



LECAAT VAN

MEJUFFROUW C. A. VAN WICKEVOORT CROMMELIN

WILDHOEF

BLOEMENDAAL

1936



~~2 Buff 1770~~

RBR A 00582





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

M. LE C.^{TE} DE BUFFON,

*Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie
Françoise, de celle des Sciences, &c.*

Tome Quatrième.

HISTOIRE DES ANIMAUX QUADRUPÈDES.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. D C C L X X V.

357100

17111111

11111111

11111111

11111111

11111111



11111111

11111111

AVERTISSEMENT.

COMME les détails de l'Histoire Naturelle ne sont intéressans que pour ceux qui s'appliquent uniquement à cette science, & que dans une exposition aussi longue que celle de l'Histoire particulière de tous les Animaux, il règne nécessairement trop d'uniformité, nous avons cru que la plupart de nos Lecteurs nous sauroient gré de couper de temps en temps le fil d'une méthode qui nous contraint, par des Discours dans lesquels nous donnerons nos réflexions sur la Nature en général, & traiterons de ses effets en grand. Nous retournerons ensuite à nos détails avec plus de courage; car j'avoue qu'il en

*faut pour s'occuper continuellement de
petits objets dont l'examen exige la
plus froide patience, & ne permet rien
au génie.*



T A B L E

De ce qui est contenu dans ce
Volume.

<i>D</i> E la Nature, première vue. page j	
De la Nature, seconde vue . . .	xxj
Le Pecari ou le Tajacu . . .	page 1
La Rouffette, la Rougette & le Vampire	10
Le Polatouche	24
Le Petit-gris	33
Le Palmiste, le Barbaresque & le Suisse	42
Le Tamanoir, le Tamandua & le Fournillier	49
Le Pangolin & le Phatagin . .	72
Les Tatous	82
Le Paca	127

<i>Le Sarigue ou l'Opossum</i>	132
<i>La Marmose</i>	178
<i>Le Cayopollin</i>	183
<i>L'Éléphant</i>	187
<i>Le Rhinocéros</i>	317



DE LA

DE LA NATURE.

PREMIÈRE VUE.

LA Nature est le systême des loix établies par le Créateur, pour l'existence des choses & pour la succession des êtres. La Nature n'est point une chose, car cette chose seroit tout ; la Nature n'est point un être, car cet être seroit Dieu ; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, & qui, subordonnée à celle du premier Être, n'a commencé d'agir que par son ordre, & n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est de la Puissance divine, la partie qui se manifeste ; c'est en même temps la cause & l'effet, le mode & la substance, le dessein & l'ouvrage : bien différente de l'art humain dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la Nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui fait tout

employer, qui travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser le rend inépuisable : le temps, l'espace & la matière sont ses moyens, l'Univers son objet, le mouvement & la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde; les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace & le temps ne peuvent que mesurer & limiter sans jamais les détruire; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir : les unes pénètrent & transportent les corps, les autres les échauffent & les animent; l'attraction & l'impulsion sont les deux principaux instrumens de l'action de cette puissance sur les corps bruts; la chaleur & les molécules organiques vivantes sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation & le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens que ne peut la Nature ? Elle pourroit tout si elle pouvoit anéantir & créer; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir, anéantir & créer sont les attributs de la toute-puis-

sance ; altérer , changer , détruire ; développer , renouveler , produire , sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables , dépositaire de ses immuables décrets , la Nature ne s'écarte jamais des loix qui lui ont été prescrites ; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés , & dans tous ses ouvrages elle présente le sceau de l'Éternel : cette empreinte divine , prototype inaltérable des existences , est le modèle sur lequel elle opère ; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables , & prononcés pour jamais : modèle toujours neuf , que le nombre des moules ou des copies , quelque infini qu'il soit , ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé & rien encore ne s'est anéanti ; la Nature balance entre ces deux limites sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre : tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense qu'elle remplit & parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets ! Un volume immense de matière qui n'eût formé qu'une inutile , une épouvantable masse , s'il n'eût été

divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses ; mais des milliers de globes lumineux , placés à des distances inconcevables , sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde ; des millions de globes opaques , circulant autour des premiers , en composent l'ordre & l'architecture mouvante : deux forces primitives agitent ces grandes masses , les roulent , les transportent & les animent ; chacune agit à tout instant , & toutes deux combinant leurs efforts , tracent les zones des sphères célestes , établissent dans le milieu du vide , des lieux fixes & des routes déterminées ; & c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes & le repos de l'Univers.

La première de ces forces est également répartie ; la seconde a été distribuée en mesure inégale : chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction , chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion ; aussi est-il des astres fixes & des astres errans , des globes qui ne semblent être faits que pour attirer , & d'autres pour pousser ou pour

être poussés, des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, & d'autres une impulsion particulière, des astres solitaires & d'autres accompagnés de satellites, des corps de lumière & des masses de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée, des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, & reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux; des soleils qui paroissent, disparaissent & semblent alternativement se rallumer & s'éteindre, d'autres qui se montrent une fois & s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands évènements; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir: un soleil qui périt & qui cause la catastrophe d'un monde ou d'un système de monde, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille & qui s'éteint: l'homme borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde & ne voit les mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine

reconnoissable parmi les autres globes , & tout-à-fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, & mille fois plus petite que d'autres planètes qui comme elle sont subordonnées à la puissance de cet astre, & forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure & le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons *notre Univers*. Toutes ces planètes avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens & presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre dont l'essieu porte toute la charge, & qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser & répandre la chaleur & la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence ; tant que ces mouvemens dureront (& ils seront éternels, à moins que la main du premier Moteur ne s'oppose & n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a fallu pour les créer), le Soleil brillera & remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde ; & comme dans

un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière & de vie ne s'épuisera, ne rarira jamais ; car les autres soleils qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes en beaucoup plus grand nombre que les planètes, & dépendantes comme elles de la puissance du Soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge & contribuent de tout leur poids à son embrasement : elles font partie de notre Univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du Soleil ; mais elles n'ont rien de commun entr'elles ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion ; elles circulent chacune dans un plan différent & décrivent des orbés plus ou moins alongés dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années ; & les autres de quelques siècles : le Soleil tournant sur lui-même, mais au reste immobile au

milieu du tout, sert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot à toutes ces parties de la machine du monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile & qu'il régit les autres globes; comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, & qu'il contient mille fois plus de matière que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui s'étendant à des distances immenses les contient toutes, & lui ramène au bout d'un temps celles qui s'éloignent le plus; quelques-unes même à leur retour s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur & de froid extrêmes, aussi-bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré & ensuite infiniment retardé: ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus

régulières, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où tout étant constant, la Nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paroît encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus & Mercure qui paroissent trop voisins de l'astre de lumière.

Aussi, avec quelle magnificence la Nature ne brille-t-elle pas sur la terre ? Une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe ; un élément transparent & léger l'environne ; une chaleur douce & féconde anime, fait éclore tous les germes de vie : des eaux vives & salubres servent à leur entretien, à leur accroissement ; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables & toujours nouvelles ; des cavités immenses faites pour les recevoir,

partagent les continens : l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre ; ce n'est point un élément froid & stérile , c'est un nouvel empire aussi riche , aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins ; si la mer anticipe sur les plages de l'occident , elle laisse à découvert celles de l'orient : cette masse immense d'eau , inactive par elle-même , suit les impressions des mouvemens célestes , elle balance par des oscillations régulières de flux & de reflux , elle s'élève & s'abaisse avec l'astre de la nuit , elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour , & que tous deux réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes , causent les grandes marées : notre correspondance avec le Ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvemens constans & généraux résultent des mouvemens variables & particuliers , des transports de terre , des dépôts qui forment au fond des eaux , des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre : des courans qui , suivant la direction de ces chaînes de montagnes , leur donnent

une figure dont tous les angles se correspondent, & coulans au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances; l'action éloignée du Soleil & de la Lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense y causent des agitations continuelles: les vents sont les courans, ils poussent, ils rassemblent les nuages, ils produisent les météores & transportent au-dessus de la surface aride des continens terrestres les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent & distribuent les pluies fécondes & les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvemens de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courans, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes, la mer irritée s'élève vers le ciel, & vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

La terre élevée au - dessus du niveau de la mer , est à l'abri de ses irruptions ; sa surface émaillée de fleurs , parée d'une verdure toujours renouvelée , peuplée de mille & mille espèces d'animaux différens , est un lieu de repos , un séjour de délices , où l'homme , placé pour seconder la Nature , préside à tous les êtres ; seul entre tous , capable de connoître & digne d'admirer , Dieu l'a fait spectateur de l'Univers & témoin de ses merveilles ; l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins ; c'est par cette lumière qu'il pense & réfléchit , c'est par elle qu'il voit & lit dans le livre du monde , comme dans un exemplaire de la Divinité.

La Nature est le trône extérieur de la magnificence Divine ; l'homme qui la contemple , qui l'étudie , s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance ; fait pour adorer le Créateur , il commande à toutes les créatures ; vassal du Ciel , roi de la Terre , il l'ennoblit , la peuple & l'enrichit ; il établit entre les êtres vivans l'ordre , la subordination , l'harmonie ; il embellit la Nature même ,

il la cultive, l'étend & la polit; en élague le chardon & la ronce, y multiplie le raisin & la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais & noirs dans toutes les parties élevées, des arbres sans écorce & sans cime, courbés, rompus, tombans de vétusté, d'autres en plus grand nombre, gissans au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La Nature, qui par-tout ailleurs brille par sa jeunesse, paroît ici dans la décrépitude, la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption: dans toutes les parties basses, des eaux mortes & croupissantes faute d'être conduites & dirigées; des terrains fangeux, qui n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, & demeurent également inutiles aux habitans de la terre & des eaux; des marécages

qui, couverts de plantes aquatiques & fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux & servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, & les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entr'elles, & qui se desséchant & repoussant successivement les unes sur les autres, forment une boue grossière épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages; l'homme obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissemens, saisi

du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin & dit : la Nature brute est hideuse & mourante, c'est Moi, Moi seul qui peut la rendre agréable & vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons - en des ruisseaux, des canaux, employons cet élément actif & dévorant qu'on nous avoit caché & que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette boue superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le trefle, les herbes douces & salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissans fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf soumis au joug, emploie ses forces & le poids de sa masse

à sillonner la terre, qu'elle rajeunisse par la culture; une Nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette Nature cultivée! que, par les soins de l'homme, elle est brillante & pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux, elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle receloit dans son sein; que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles? Les fleuts, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre, les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées: l'or, & le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre: les torrens contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer même soumise, recon nue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible par-tout, par-tout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore

plus riches ; les collines chargées de vignes & de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles & de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes & fréquentées, des communications établies par-tout comme autant de témoins de la force & de l'union de la société ; mille autres monumens de puissance & de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, & que de tout temps il partage l'empire avec la Nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de Nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière & de mousse ses plus fastueux monumens, les détruit avec le temps, & ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faure

ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, & arrivent avec la disette & la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur & de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentimens d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet ; & après ces jours de sang & de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affoiblis, son propre bonheur ruiné & sa puissance réelle anéantie.

GRAND DIEU! dont la seule présence soutient la Nature & maintient l'harmonie des loix de l'Univers ; VOUS

qui du trône immobile de l'Empirée, voyez
rouler sous vos pieds toutes les sphères
célestes sans choc & sans confusion ; QUI
du sein du repos, reproduisez à chaque
instant leurs mouvemens immenses, & seul
régissez dans une paix profonde ce nombre
infini de cieux & de mondes ; rendez, rendez
enfin le calme à la Terre agitée ! Qu'elle
soit dans le silence ! qu'à votre voix la dis-
corde & la guerre cessent de faire retentir
leurs clameurs orgueilleuses ! DIEU DE
BONTÉ, Auteur de tous les êtres, vos
regards paternels embrassent tous les objets
de la création ; mais l'homme est votre être
de choix ; vous avez éclairé son ame d'un
rayon de votre lumière immortelle ; comblez
vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un
trait de votre amour : ce sentiment divin se
répandant par-tout, réunira les natures
ennemies ; l'homme ne craindra plus l'as-
pect de l'homme, le fer homicide n'armera
plus sa main ; le feu dévorant de la guerre

XX De la Nature , &c.

*ne fera plus tarir la source des générations ;
l'espèce humaine maintenant affoiblie ,
mutilée , moissonnée dans sa fleur , germera
de nouveau & se multipliera sans nombre ;
la Nature accablée sous le poids des fléaux ,
stérile , abandonnée , reprendra bientôt
avec une nouvelle vie son ancienne fécon-
dité ; & nous, DIEU BIENFAITEUR ,
nous la seconderons , nous la cultiverons ,
nous l'observerons sans cesse pour vous
offrir à chaque instant un nouveau tribut
de reconnoissance & d'admiration ,*



DE LA NATURE.

SECONDE VUE.

UN individu, de quelque espèce qu'il soit, n'est rien dans l'Univers; cent individus, mille ne sont encore rien : les espèces sont les seuls êtres de la Nature; êtres perpétuels, aussi anciens, aussi permanens qu'elle, que pour mieux juger, nous ne considérons plus comme une collection ou une suite d'individus semblables, mais comme un tout indépendant du nombre, indépendant du temps; un tout toujours vivant, toujours le même; un tout qui a été compté pour un dans les ouvrages de la création, & qui par conséquent ne fait qu'une unité dans la Nature. De toutes ces unités, l'espèce humaine est la première; les autres, de l'éléphant jusqu'à la mite, du cèdre jusqu'à l'hysope, sont en seconde & en troisième ligne : & quoique différente par la forme, par la substance & même par la vie, chacune tient sa

place, subsiste par elle-même, se défend des autres, & toutes ensemble composent & représentent la Nature vivante, qui se maintient & se maintiendra comme elle s'est maintenue : un jour, un siècle, un âge, toutes les portions du temps ne font pas partie de sa durée ; le temps lui-même n'est relatif qu'aux individus, aux êtres dont l'existence est fugitive ; mais celle des espèces étant constante, leur permanence fait la durée, & leur différence le nombre. Comptons donc les espèces comme nous l'avons fait, donnons-leur à chacune un droit égal à la mesure de la Nature ; elles lui sont toutes également chères, puisqu'à chacune elle a donné les moyens d'être, & de durer tout aussi long-temps qu'elle.

Faisons plus, mettons aujourd'hui l'espèce à la place de l'individu ; nous avons vu quel étoit pour l'homme le spectacle de la Nature, imaginons quelle en seroit la vue pour un être qui représenteroit l'espèce humaine entière. Lorsque dans un beau jour de printemps, nous voyons la verdure naître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclore, les abeilles revivre,

l'hirondelle arriver, le rossignol chanter
l'amour, le bélier en bondir, le taureau
en mugir, tous les êtres vivans se cher-
cher & se joindre pour en produire
d'autres; nous n'avons d'autre idée que
celle d'une reproduction & d'une nou-
velle vie. Lorsque, dans la saison noire
du froid & des frimats, l'on voit les na-
tures devenir indifférentes, se fuir au lieu
de se chercher, les habitans de l'air dé-
serter nos climats, ceux de l'eau perdre
leur liberté sous des voûtes de glace,
tous les insectes disparaître ou périr, la
plupart des animaux s'engourdir, se creu-
ser des retraites, la terre se durcir, les
plantes se sécher, les arbres dépouillés se
courber, s'affaïler sous le poids de la
neige & du givre; tout présente l'idée
de la langueur & de l'anéantissement.
Mais ces idées de renouvellement & de
destruction, ou plutôt ces images de la
mort & de la vie, quelque grandes, quel-
que générales qu'elles nous paroissent,
ne sont qu'individuelles & particulières;
l'homme, comme individu, juge ainsi la
Nature; l'êrre que nous avons mis à la
place de l'espèce la juge plus grandement,

plus généralement, il ne voit dans cette destruction, dans ce renouvellement, dans toutes ces successions que permanence & durée; la saison d'une année est pour lui la même que celle de l'année précédente, la même que celle de tous les siècles; le millième animal dans l'ordre des générations, est pour lui le même que le premier animal. Et en effet, si nous vivions, si nous subsistions à jamais, si tous les êtres qui nous environnent subsistoient aussi tels qu'ils sont pour toujours, & que tout fût perpétuellement comme tout est aujourd'hui, l'idée du temps s'évanouiroit & l'individu deviendroit l'espèce.

Eh pourquoi nous refuserions-nous de considérer la Nature pendant quelques instans sous ce nouvel aspect? à la vérité l'homme en venant au monde arrive des ténèbres; l'ame aussi nue que le corps, il naît sans connoissance comme sans défense, il n'apporte que des qualités passives, il ne peut que recevoir les impressions des objets & laisser affecter ses organes; la lumière brille long-temps à ses yeux avant que de l'éclairer: d'abord
il

il reçoit tout de la Nature & ne lui rend rien : mais dès que ses sens sont affermis, dès qu'il peut comparer ses sensations, il se réfléchit vers l'Univers, il forme des idées, il les conserve, les étend, les combine ; l'homme, & sur-tout l'homme instruit, n'est plus un simple individu, il représente en grande partie l'espèce humaine entière, il a commencé par recevoir de ses pères les connoissances qui leur avoient été transmises par ses aïeux ; ceux-ci, ayant trouvé l'art divin de tracer la pensée & de la faire passer à la postérité, se sont, pour ainsi dire, identifiés avec leurs neveux ; les nôtres s'identifieront avec nous ; cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siècles, recule à l'infini les limites de son être, ce n'est plus un individu simple, borné, comme les autres, aux sensations de l'instant présent, aux expériences du jour actuel ; c'est à peu près l'être que nous avons mis à la place de l'espèce entière ; il lit dans le passé, voit le présent, juge l'avenir ; & dans le torrent des temps qui amène, entraîne, absorbe tous les individus de l'Univers, il trouve

les espèces constantes, la Nature invariable : la relation des choses étant toujours la même, l'ordre des temps lui paroît nul ; les loix du renouvellement ne font que compenser à ses yeux celles de la permanence, une succession continuelle d'êtres, tous semblables entre eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'existence perpétuelle d'un seul de ces êtres.

A quoi se rapporte donc ce grand appareil des générations, cette immense profusion de germes, dont il en avorte mille & mille pour un qui réussit ? qu'est-ce que cette propagation, cette multiplication des êtres, qui se détruisant & se renouvelant sans cesse, n'offrent toujours que la même scène, & ne remplissent ni plus ni moins la Nature ? d'où viennent ces alternatives de mort & de vie, ces loix d'accroissement & de dépérissement, toutes ces vicissitudes individuelles, toutes ces représentations renouvelées d'une seule & même chose ? elles tiennent à l'essence même de la Nature, & dépendent du premier établissement de la machine du monde ; fixe dans son tout & mobile dans chacune de ses parties, les mouvemens

généraux des corps célestes ont produit les mouvemens particuliers du globe de la Terre; les forces pénétrantes dont ces grands corps sont animés, par lesquelles ils agissent au loin & réciproquement les uns sur les autres, animent aussi chaque atome de matière, & cette propension mutuelle de toutes ces parties les unes vers les autres est le premier lien des êtres, le principe de la consistance des choses, & le soutien de l'harmonie de l'Univers. Les grandes combinaisons ont produit tous les petits rapports: le mouvement de la Terre sur son axe ayant partagé en jours & en nuits les espaces de la durée, tous les êtres vivans qui habitent la terre ont leur temps de lumière & leur temps de ténèbres, la veille & le sommeil: une grande portion de l'économie animale, celle de l'action des sens & du mouvement des membres, est relative à cette première combinaison. Y auroit-il des sens ouverts à la lumière dans un monde où la nuit seroit perpétuelle?

L'inclinaison de l'axe de la Terre produisant dans son mouvement annuel autour du Soleil des alternatives durables

xxvii] *De la Nature.*

de chaleur & de froid, que nous avons appelées *des saisons* ; tous les êtres végétaux ont aussi en tout ou en partie, leur saison de vie & leur saison de mort. La chute des feuilles & des fruits, le dessèchement des herbes, la mort des insectes dépendent en entier de cette seconde combinaison : dans les climats où elle n'a pas lieu, la vie des végétaux n'est jamais suspendue ; chaque insecte vit son âge ; & ne voyons-nous pas sous la Ligne, où les quatre saisons n'en font qu'une, la terre toujours fleurie, les arbres continuellement verts, & la Nature toujours au printemps ?

La constitution particulière des animaux & des plantes est relative à la température générale du globe de la Terre, & cette température dépend de sa situation, c'est-à-dire, de la distance à laquelle il se trouve de celui du Soleil : à une distance plus grande, nos animaux, nos plantes ne pourroient ni vivre ni végéter ; l'eau, la sève, le sang, toutes les autres liqueurs perdroient leur fluidité ; à une distance moindre, elles s'évanouiroient & se dissiperoient en vapeurs : la glace & le feu

Sont les élémens de la mort ; la chaleur tempérée est le premier germe de la vie.

Les molécules vivantes répandues dans tous les corps organisés sont relatives, & pour l'action & pour le nombre, aux molécules de la lumière qui frappent toute matière & la pénètrent de leur chaleur ; par-tout où les rayons du Soleil peuvent échauffer la terre, sa surface se vivifie, se couvre de verdure & se peuple d'animaux : la glace même, dès qu'elle se résout en eau, semble se féconder ; cet élément est plus fertile que celui de la Terre, il reçoit avec la chaleur le mouvement & la vie : la mer produit à chaque saison plus d'animaux que la terre n'en nourrit, elle produit moins de plantes ; & tous ces animaux qui nagent à la surface des eaux, ou qui en habitent les profondeurs, n'ayant pas, comme ceux de la terre, un fonds de subsistance assuré sur les substances végétales, sont forcés de vivre les uns sur les autres, & c'est à cette combinaison que tient leur immense multiplication, ou plutôt leur pullulation sans nombre.

Chaque espèce & des uns & des autres ayant été créée, les premiers individus

ont servi de modèle à tous leurs descendants. Le corps de chaque animal ou de chaque végétal, est un moule auquel s'assimilent indifféremment les molécules organiques de tous les animaux ou végétaux détruits par la mort & consumés par le temps ; les parties brutes qui étoient entrées dans leur composition, retournent à la masse commune de la matière brute ; les parties organiques, toujours subsistantes, sont reprises par les corps organisés ; d'abord repompées par les végétaux, ensuite absorbées par les animaux qui se nourrissent de végétaux, elles servent au développement, à l'entretien, à l'accroissement & des uns & des autres ; elles constituent leur vie, & circulant continuellement de corps en corps, elles animent tous les êtres organisés. Le fonds des substances vivantes est donc toujours le même, elles ne varient que par la forme, c'est-à-dire, par la différence des représentations : dans les siècles d'abondance, dans les temps de la plus grande population, le nombre des hommes, des animaux domestiques & des plantes utiles semble occuper & couvrir en entier la

surface de la terre ; celui des animaux féroces, des insectes nuisibles, des plantes parasites, des herbes inutiles reparoît & domine à son tour dans les temps de disette & de dépopulation. Ces variations, si sensibles pour l'homme, sont indifférentes à la Nature ; le ver à soie, si précieux pour lui, n'est pour elle que la chenille du mûrier : que cette chenille du luxe disparoisse, que d'autres chenilles dévorent les herbes destinées à engraisser nos bœufs, que d'autres enfin minent, avant la récolte, la substance de nos épis, qu'en général l'homme & les espèces majeures dans les animaux soient affamées par les espèces infimes, la Nature n'en est ni moins remplie ni moins vivante ; elle ne protège pas les unes aux dépens des autres, elle les soutient toutes ; mais elle méconnoît le nombre dans les individus, & ne les voit que comme des images successives d'une seule & même empreinte, des ombres fugitives dont l'espèce est le corps.

Il existe donc sur la terre, & dans l'air & dans l'eau, une quantité déterminée de matière organique que rien ne peut

détruire ; il existe en même temps un nombre déterminé de moules capables de se l'assimiler, qui se détruisent & se renouvellent à chaque instant ; & ce nombre de moules ou d'individus, quoique variable dans chaque espèce, est au total toujours le même, toujours proportionné à cette quantité de matière vivante. Si elle étoit surabondante, si elle n'étoit pas, dans tous les temps, également employée & entièrement absorbée par les moules existans, il s'en formeroit d'autres, & l'on verroit paroître des espèces nouvelles ; parce que cette matière vivante ne peut demeurer oisive, parce qu'elle est toujours agissante, & qu'il suffit qu'elle s'unisse avec des parties brutes pour former des corps organisés. C'est à cette grande combinaison, ou plutôt à cette invariable proportion, que tient la forme même de la Nature.

Et comme son ordonnance est fixe pour le nombre, le maintien & l'équilibre des espèces, elle se présenteroit toujours sous la même face, & seroit dans tous les temps & sous tous les climats, absolument & relativement la même, si son

habitude ne varioit pas autant qu'il est possible dans toutes les formes individuelles. L'empreinte de chaque espèce est un type dont les principaux traits sont gravés en caractères ineffaçables & permanens à jamais; mais toutes les touches accessoires varient, aucun individu ne ressemble parfaitement à un autre, aucune espèce n'existe sans un grand nombre de variétés: dans l'espèce humaine, sur laquelle le sceau divin a le plus appuyé, l'empreinte ne laisse pas de varier du blanc au noir, du petit au grand, &c. le Lappon, le Patagon, l'Hottentot, l'Eutopéen, l'Américain, le Nègre, quoique tous issus du même père, sont bien éloignés de se ressembler comme frères.

Toutes les espèces sont donc sujettes aux différences purement individuelles; mais les variétés constantes, & qui se perpétuent par les générations, n'appartiennent pas également à tous; plus l'espèce est élevée, plus le type en est ferme, & moins elle admet de ces variétés. L'ordre, dans la multiplication des animaux étant en raison inverse de l'ordre de grandeur, & la possibilité des différences

en raison directe du nombre dans le produit de leur génération, il étoit nécessaire qu'il y eût plus de variétés dans les petits animaux que dans les grands : il y a aussi, & par la même raison, plus d'espèces voisines ; l'unité de l'espèce étant plus resserrée dans les grands animaux, la distance qui la sépare des autres est aussi plus étendue : que de variétés & d'espèces voisines accompagnent, suivent ou précèdent l'écureuil, le rat & les autres petits animaux, tandis que l'éléphant marche seul & sans pair à la tête de tous !

La matière brute qui compose la masse de la Terre n'est pas un limon vierge, une substance intacte & qui n'ait pas subi des altérations ; tout a été remué par la force des grands & des petits agens, tout a été manié plus d'une fois par la main de la Nature ; le globe de la Terre a été pénétré par le feu, & ensuite recouvert & travaillé par les eaux ; le sable qui en remplit le dedans est une matière vitrée ; les lits épais de glaise qui le recouvrent au dehors, ne sont que ce même sable décomposé par le séjour des eaux ; le roc vif, le granite, le grès, tous les cailloux,

tous les métaux ne sont encore que cette même matière vitrée, dont les parties se sont réunies, pressées ou séparées selon les loix de leur affinité. Toutes ces substances sont parfaitement brutes, elles existent & existeroient indépendamment des animaux & des végétaux; mais d'autres substances, en très-grand nombre & qui paroissent également brutes, tirent leur origine du détriment des corps organisés; les marbres, les pierres à chaux, les graviers, les craies, les marnes ne sont composés que de débris de coquillages & des dépouilles de ces petits animaux, qui transformant l'eau de la mer en pierre, produisent le corail & tous les madrépores, dont la variété est innombrable & la quantité presque immense. Les charbons de terre, les tourbes & les autres matières qui se trouvent aussi dans les couches extérieures de la terre, ne sont que le résidu des végétaux plus ou moins détériorés, pourris & consumés. Enfin d'autres matières en moindre nombre, telles que les pierres ponce, les soufres, les mâchefers, les amiantes, les laves, ont été jetées par les volcans, & produites

par une seconde action du feu sur les matières premières. L'on peut réduire à ces trois grandes combinaisons tous les rapports des corps bruts, & toutes les substances du règne minéral.

Les loix d'affinité par lesquelles les parties constituantes de ces différentes substances se séparent des autres pour se réunir entre elles, & former des matières homogènes, sont les mêmes que la loi générale par laquelle tous les corps célestes agissent les uns sur les autres; elles s'exercent également & dans les mêmes rapports des masses & des distances; un globule d'eau, de sable ou de métal agit sur un autre globule, comme le globe de la Terre agit sur celui de la Lune: & si jusqu'à ce jour l'on a regardé ces loix d'affinité comme différentes de celles de la pesanteur, c'est faute de les avoir bien conçues, bien saisies; c'est faute d'avoir embrassé cet objet dans toute son étendue. La figure qui, dans les corps célestes, ne fait rien ou presque rien à la loi de l'action des uns sur les autres, parce que la distance est très-grande, fait au contraire presque tout lorsque la distance est

très-petite ou nulle. Si la Lune & la Terre, au lieu d'une figure sphérique, avoient toutes deux celle d'un cylindre court, & d'un diamètre égal à celui de leurs sphères, la loi de leur action réciproque ne seroit pas sensiblement altérée par cette différence de figure, parce que la distance de toutes les parties de la Lune à celles de la Terre, n'auroit aussi que très-peu varié; mais si ces mêmes globes devenoient des cylindres très-étendus & voisins l'un de l'autre, la loi de l'action réciproque de ces deux corps paroîtroit fort différente, parce que la distance de chacune de leurs parties entre elles, & relativement aux parties de l'autre, auroit prodigieusement changé; ainsi, dès que la figure entre comme élément dans la distance, la loi paroît varier, quoiqu'au fond elle soit toujours la même.

D'après ce principe, l'esprit humain peut encore faire un pas, & pénétrer plus avant dans le sein de la Nature: nous ignorons quelle est la figure des parties constituantes des corps; l'eau, l'air, la terre, les métaux, toutes les matières homogènes, sont certainement composées

de parties élémentaires semblables entre elles, mais dont la forme est inconnue : nos neveux pourront, à l'aide du calcul, s'ouvrir ce nouveau champ de connoissances, & savoir à peu près de quelle figure sont les élémens des corps; ils partiront du principe que nous venons d'établir, ils le prendront pour base : *Toute matière s'attire en raison inverse du carré de la distance, & cette loi générale ne paroît varier, dans les attractions particulières, que par l'effet de la figure des parties constituantes de chaque substance, parce que cette figure entre comme élément dans la distance.* Lorsqu'ils auront donc acquis, par des expériences réitérées, la connoissance de la loi d'attraction d'une substance particulière, ils pourront trouver par le calcul la figure de ses parties constituantes. Pour le faire mieux sentir, supposons, par exemple, qu'en mettant du vif-argent sur un plan parfaitement poli, on reconnoisse par des expériences, que ce métal fluide s'attire toujours en raison inverse du cube de la distance, il faudra chercher par des règles de fausse position, quelle est la figure qui donne cette expression, &

cette figure fera celle des parties constituantes du vif-argent : si l'on trouvoit par ces expériences que ce métal s'attire en raison inverse du carré de la distance, il seroit démontré que ses parties constituantes sont sphériques, puisque la sphère est la seule figure qui donne cette loi, & qu'à quelque distance que l'on place des globes, la loi de leur attraction est toujours la même.

Newton a bien soupçonné que les affinités chimiques, qui ne sont autre chose que les attractions particulières dont nous venons de parler, se faisoient par des loix assez semblables à celle de la gravitation ; mais il ne paroît pas avoir vu que toutes ces loix particulières n'étoient que de simples modifications de la loi générale, & qu'elles n'en paroissent différentes que parce qu'à une très-petite distance la figure des atomes qui s'attirent, fait autant & plus que la masse pour l'expression de la loi, cette figure entrant alors pour beaucoup dans l'élément de la distance.

C'est cependant à cette théorie que tient la connoissance intime de la composition des corps bruts ; le fonds de

toute matière est le même, la masse & le volume, c'est-à-dire, la forme seroit aussi la même, si la figure des parties constituantes étoit semblable. Une substance homogène ne peut différer d'une autre qu'autant que la figure de ses parties primitives est différente ; celle dont toutes les molécules sont sphériques, doit être spécifiquement une fois plus légère qu'une autre dont les molécules seroient cubiques, parce que les premières ne pouvant se toucher que par des points, laissent des intervalles égaux à l'espace qu'elles remplissent, tandis que les parties supposées cubiques peuvent se réunir toutes sans laisser le moindre intervalle, & former par conséquent une matière une fois plus pesante que la première. Et quoique les figures puissent varier à l'infini, il paroît qu'il n'en existe pas autant dans la Nature que l'esprit pourroit en concevoir ; car elle a fixé les limites de la pesanteur & de la légèreté : l'or & l'air sont les deux extrêmes de toute densité ; toutes les figures admises, exécutées par la Nature, sont donc comprises entre ces deux termes, & toutes celles qui auroient

pu produire des substances plus pesantes ou plus légères ont été rejetées.

Au reste, lorsque je parle des figures employées par la Nature, je n'entends pas qu'elles soient nécessairement ni même exactement semblables aux figures géométriques qui existent dans notre entendement, c'est par supposition que nous les faisons régulières, & par abstraction que nous les rendons simples. Il n'y a peut-être ni cubes exacts, ni sphères parfaites dans l'Univers; mais comme rien n'existe sans forme, & que selon la diversité des substances, les figures de leurs élémens sont différentes, il y en a nécessairement qui approchent de la sphère ou du cube, & de toutes les autres figures régulières que nous avons imaginées: le précis, l'absolu, l'abstrait, qui se présentent si souvent à notre esprit, ne peuvent se trouver dans le réel, parce que tout y est relatif, tout s'y fait par nuances, tout s'y combine par approximation. De même, lorsque j'ai parlé d'une substance qui seroit entièrement pleine, parce qu'elle seroit composée de parties cubiques, & d'une autre substance qui ne

seroit qu'à moitié pleine, parce que toutes ses parties constituantes seroient sphériques, je ne l'ai dit que par comparaison, & je n'ai pas prétendu que ces substances existassent dans la réalité; car l'on voit, par l'expérience des corps transparens, tels que le verre, qui ne laisse pas d'être dense & pesant, que la quantité de matière y est très-petite en comparaison de l'étendue des intervalles, & l'on peut démontrer que l'or, qui est la matière la plus dense, contient beaucoup plus de vide que de plein.

La considération des forces de la Nature est l'objet de la mécanique rationnelle, celui de la mécanique sensible n'est que la combinaison de nos forces particulières, & se réduit à l'art de faire des machines; cet art a été cultivé de tout temps, par la nécessité & pour la commodité; les Anciens y ont excellé comme nous; mais la mécanique rationnelle est une science née, pour ainsi dire, de nos jours; tous les philosophes, depuis Aristote à Descartes, ont raisonné comme le peuple sur la nature du mouvement; ils ont unanimement pris l'effet pour la

cause; ils ne connoissoient d'autres forces que celle de l'impulsion, encore la connoissoient-ils mal, ils lui attribuoient les effets des autres forces, ils vouloient y ramener tous les phénomènes du monde; pour que le projet eût été plausible & la chose possible, il auroit au moins fallu que cette impulsion, qu'ils regardoient comme cause unique, fût un effet général & constant qui appartînt à toute matière, qui s'exerçât continuellement dans tous les temps: le contraire leur étoit démontré; ne voyoient-ils pas que dans les corps en repos, cette force n'existe pas, que dans les corps lancés son effet ne subsiste qu'un petit temps, qu'il est bientôt détruit par les résistances, que pour le renouveler il faut une nouvelle impulsion, que par conséquent bien loin qu'elle soit une cause générale, elle n'est au contraire qu'un effet particulier & dépendant d'effets plus généraux?

Or un effet général est ce qu'on doit appeler une cause, car la cause réelle de cet effet général ne nous sera jamais connue, parce que nous ne connoissons rien que par comparaison, & que l'effet étant

supposé général & appartenant également à tout, nous ne pouvons le comparer à rien, ni par conséquent le connoître autrement que par le fait; ainsi, l'attraction ou, si l'on veut, la pesanteur étant un effet général & commun à toute matière, & démontré par le fait, doit être regardée comme une cause, & c'est à elle qu'il faut rapporter les autres causes particulières & même l'impulsion, puisqu'elle est moins générale & moins constante. La difficulté ne consiste qu'à voir en quoi l'impulsion peut dépendre en effet de l'attraction: si l'on réfléchit à la communication du mouvement par le choc, on sentira bien qu'il ne peut se transmettre d'un corps à un autre que par le moyen du ressort, & l'on reconnoitra que toutes les hypothèses que l'on a faites sur la transmission du mouvement dans les corps durs, ne sont que des jeux de notre esprit qui ne pourroient s'exécuter dans la Nature: un corps parfaitement dur n'est en effet qu'un être de raison, comme un corps parfaitement élastique n'est encore qu'un autre être de raison; ni l'un ni l'autre n'existent dans la réalité,

parce qu'il n'y existe rien d'absolu, rien d'extrême, & que le mot & l'idée de parfait n'est jamais que l'absolu ou l'extrême de la chose.

S'il n'y avoit point de ressort dans la matière, il n'y auroit donc nulle force d'impulsion; lorsqu'on jette une pierre, le mouvement qu'elle conserve ne lui a-t-il pas été communiqué par le ressort du bras qui l'a lancée; lorsqu'un corps en mouvement en rencontre un autre en repos, comment peut-on concevoir qu'il lui communique son mouvement, si ce n'est en comprimant le ressort des parties élastiques qu'il renferme, lequel se rétablissant immédiatement après la compression, donne à la masse totale la même force qu'il vient de recevoir; on ne comprend point comment un corps parfaitement dur pourroit admettre cette force, ni recevoir du mouvement; & d'ailleurs il est très-inutile de chercher à le comprendre, puisqu'il n'en existe point de tel. Tous les corps au contraire sont doués de ressort; les expériences sur l'électricité prouvent que sa force élastique appartient généralement à toute matière; quand il

n'y auroit donc dans l'intérieur des corps d'autre ressort que celui de cette matière électrique, il suffiroit pour la communication du mouvement, & par conséquent c'est à ce grand ressort, comme effet général, qu'il faut attribuer la cause particulière de l'impulsion.

Maintenant, si nous réfléchissons sur la mécanique du ressort, nous trouverons que sa force dépend elle-même de celle de l'attraction; pour le voir clairement, figurons-nous le ressort le plus simple, un angle solide de fer ou de tout autre matière dure; qu'arrive-t-il lorsque nous le comprimons? nous forçons les parties voisines du sommet de l'angle de fléchir, c'est-à-dire, de s'écarter un peu les unes des autres; & dans le moment que la compression cesse, elles se rapprochent & se rétablissent comme elles étoient auparavant; leur adhérence, de laquelle résulte la cohésion du corps, est comme l'on fait, un effet de leur attraction mutuelle; lorsque l'on presse le ressort, on ne détruit pas cet adhérence, parce que quoiqu'on écarte les parties, on ne les éloigne pas assez les unes des autres,

pour les mettre hors de leur sphère d'attraction mutuelle ; & par conséquent dès qu'on cesse de presser, cette force qu'on remet, pour ainsi dire, en liberté, s'exerce, les parties séparées se rapprochent, & le ressort se rétablit : si au contraire, par une pression trop forte, on les écarte au point de les faire sortir de leur sphère d'attraction, le ressort se rompt, parce que la force de la compression a été plus grande que celle de la cohérence, c'est-à-dire plus grande que celle de l'attraction mutuelle qui réunit les parties ; le ressort ne peut donc s'exercer qu'autant que les parties de la matière ont de la cohérence, c'est-à-dire, autant qu'elles sont unies par la force de leur attraction mutuelle, & par conséquent le ressort en général qui seul peut produire l'impulsion, & l'impulsion elle-même, se rapportent à la force d'attraction, & en dépendent comme des effets particuliers d'un effet général.

Quelque nettes que me paroissent ces idées, quelque fondées que soient ces vues, je ne m'attends pas à les voir adopter ; le peuple ne raisonnera jamais

xlviij *De la Nature, &c.*

que d'après ses sensations, & le vulgaire des Physiciens d'après des préjugés : or il faut mettre à part les unes, & renoncer aux autres pour juger de ce que nous proposons, peu de gens en jugeront donc, & c'est le lot de la vérité ; mais aussi très-peu de gens lui suffisent, elle se perd dans la foule ; & quoique toujours auguste & majestueuse, elle est souvent obscurcie par de vieux fantômes, ou totalement effacée par des chimères brillantes. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je vois, que j'entends la Nature (peut-être est-elle encore plus simple que ma vue) ; une seule force est la cause de tous les phénomènes de la matière brute, & cette force réunie avec celle de la chaleur, produit les molécules vivantes desquelles dépendent tous les effets des substances organisées.





HISTOIRE NATURELLE.

LE PECARI

O U

LE TAJACU (a).

L'ESPÈCE du Pecari est une des plus nombreuses & des plus remarquables

(a) Le *Pecari*, le *sanglier pecari*, nom que les François habitués dans l'Amérique méridionale ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Sanglier appelé *Pecari*. Voyage de Desmarchais, tome III, page 312. — Cochon qu'on appelle *pecari*. Voyage de Wafer imprimé à la suite de celui de Dampier. Rouen, 1715, tome IV, page 222. — *Pecaris*, espèce de cochons sauvages. Voyage de Dampier, tome IV, page 69.

Nota. Il y a peu d'animaux qui aient reçu autant de différens noms que celui-ci : les Sauvages du Brésil l'appeloient *Tajassou* suivant de Lery; *Tajacu* suivant Tome IV. Quadrupèdes. A

parmi les animaux du nouveau monde. Le

Pison & Marcgrave ; *Caaigoara* aussi suivant Marcgrave ; *Tajoussou* suivant Coreal (Voyage aux Indes orientales. Paris , 1722 , tome I , page 173). Les Mexicains l'appeloient *Quauhtla coyomatl*, ou *Quapizotl* ou *Coyametl*. Les Voyageurs l'ont aussi désigné par des noms différens ; il s'appelle *Pelas* à la baie de tous les Saints suivant Dampier (tome IV , page 69). *Javari* ou *Paquire* à l'île de Tabago suivant Rochefort (Relation de l'île de Tabago. Paris , 1666 , page 32). *Paquiræ* dans le pays des Amazones selon Jumilla (Avignon , 1758 , tome II , page 6). *Saino* ou *Zaino* dans plusieurs endroits de l'Amérique selon Jeseph Acosta (Paris , 1600 , page 196). *Chuchie* selon Oviedo (Vide Hernand. Hist. Mex. pag. 649.) *Coscui* selon Coreal (Voyage de Coreal , tome I , page 84).

Aper Mexicanus. Faber , apud Hernand. Hist. Mex. pag. 637.

Sus umbilicum in dorso habens. Aldrov. de quadrup. bisul. pag. 939.

Tajacu. Pison , Hist. Brasil. pag. 98 ; & Marcgr. Hist. nat. Brasil. pag. 229.

Tajacu seu aper Mexicanus moschiferus. Ray , Synops. quadrup. pag. 97.

Sus minor umbilico in dorso. Cochon noir. Barrère , Hist. Franc. équin. pag. 161.

Sus dorso cystifero caudâ nullâ. Linn. Syst. nat. edit. IV , pag. 69 ; & edit. VI , pag. 12. — *Tajacu*. *Sus dorso cystifero caudâ nullâ* , edit. X , pag. 50.

Sus ecaudatus , folliculum ichorosum in dorso gerens. *Aper Mexicanus*. Le sanglier du Mexique. Brisson , Regn. animal. pag. 111.

du Pecari ou du Tajacu. 3

pecari ressemble au premier coup d'œil à notre sanglier, ou plutôt au cochon de Siam qui, comme nous l'avons dit, n'est, ainsi que notre cochon domestique, qu'une variété du sanglier ou cochon sauvage; aussi le pecari a-t-il été appelé *Sanglier* ou *Cochon d'Amérique*: cependant il est d'une espèce particulière, & qui ne peut se mêler avec celle de nos sangliers ou cochons, comme nous nous en sommes assurés par des essais réitérés, ayant nourri & gardé pendant plus de deux ans un pecari avec des truies sans qu'il ait rien produit. Il diffère encore du cochon par plusieurs caractères essentiels, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; il est de moindre corpulence & plus bas sur ses jambes; il a l'estomac & les intestins différemment conformés; il n'a point de queue, ses soies sont beaucoup plus rudes que celles du sanglier; & enfin il a sur le dos, près de la croupe, une fente de deux ou trois lignes de largeur, qui pénètre à plus d'un pouce de profondeur, par laquelle suinte une humeur ichoreuse fort abondante & d'une odeur très-désagréable: c'est de tous les animaux le seul qui ait une ouverture

dans cette région du corps ; les civettes , le blaireau , la genette ont le réservoir de leur parfum au-dessous des parties de la génération ; l'ondatra ou rat musqué de Canada , le musc ou chevreuil de musc font sous le ventre. La liqueur qui sort de cette ouverture , que le pecari a sur le dos , est fournie par de grosses glandes que M. Daubenton a décrites avec soin (b) , aussi-bien que toutes les autres singularités de conformation qui se trouvent dans cet animal. On en voit aussi une bonne description faite par Tyson dans les Transactions Philosophiques , numero 153. Je ne m'arrêterai pas à exposer en détail les observations de ces deux habiles Anatomistes , & je remarquerai seulement que le Docteur Tyson s'étoit trompé en assurant que cet animal avoit trois estomacs , ou , comme le dit Ray (c) , un gésier & deux estomacs , M. Daubenton démontre clairement qu'il n'a qu'un seul estomac , mais partagé par deux étranglemens qui en font paroître trois ; qu'il n'y a qu'une seule de

(b) Voyez la description du pecari , tome XX de l'édition en trente - un volumes.

(c) Ray , *Synops. quadrup.* pag. 99.

du Pecari ou Tajacu. §

cés trois poches qui ait une issue de sortie ou pylore, & que par conséquent on ne doit regarder les deux autres poches que comme des appendices, ou plutôt des portions du même estomac, & non pas comme des estomacs différens.

Le pecari pourroit devenir animal domestique comme le cochon; il est à peu près du même naturel; il se nourrit des mêmes alimens; sa chair, quoique plus sèche & moins chargée de lard que celle du cochon, n'est pas mauvaise à manger; elle deviendroit meilleure par la castration; lorsqu'on veut manger de cette viande, il faut avoir grand soin d'enlever au mâle non-seulement les parties de la génération, comme l'on fait au sanglier, mais encore toutes les glandes qui aboutissent à l'ouverture du dos dans le mâle & dans la femelle, il faut même faire ces opérations au moment qu'on met à mort l'animal; car si l'on attend seulement une demi-heure, sa chair prend une odeur si forte qu'elle n'est plus mangeable.

Les pecaris sont très-nombreux dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale; ils vont ordinairement par

6 *Histoire Naturelle*

troupes, & sont quelquefois deux ou trois cents ensemble ; ils ont le même instinct que les cochons pour se défendre, & même pour attaquer ceux sur-tout qui veulent ravir leurs petits ; ils se secourent mutuellement, ils enveloppent leurs ennemis, & blessent souvent les chiens & les Chasseurs. Dans leur pays natal, ils occupent plutôt les montagnes que les lieux bas ; ils ne cherchent pas les marais & la fange comme nos sangliers ; ils se tiennent dans les bois où ils vivent de fruits sauvages, de racines, de graines ; ils mangent aussi les serpens, les crapaux, les lézards qu'ils écorchent auparavant avec leurs pieds : ils produisent en grand nombre & peut-être plus d'une fois par an ; les petits suivent bientôt leur mère & ne s'en séparent que quand ils sont adultes : on les apprivoise, ou plutôt on les prive aisément en les prenant jeunes ; ils perdent leur férocité naturelle, mais sans se dépouiller de leur grossièreté, car ils ne connoissent personne, ne s'attachent point à ceux qui les soignent ; seulement ils ne font point de mal, & l'on peut, sans inconvéniens, les laisser

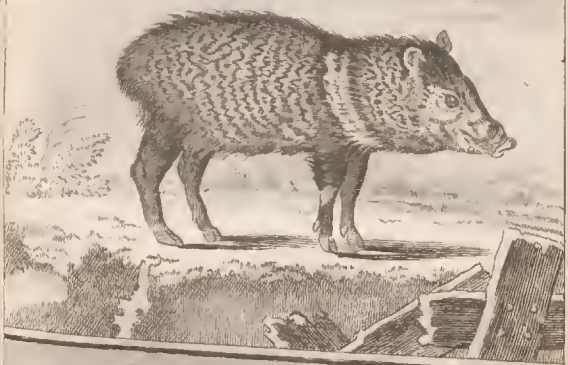
du Pecari ou du Tajacu. 7

aller & venir en liberté; ils ne s'éloignent pas beaucoup, reviennent d'eux-mêmes au gîte, & n'ont de querelle qu'auprès de l'auge ou de la gamelle, lorsqu'on la leur présente en commun: ils ont un grognement de colère plus fort & plus dur que celui du cochon, mais on les entend très-rarement crier; ils soufflent aussi comme le sanglier lorsqu'on les surprend & qu'on les épouvante brusquement; leur haleine est très-forte, leur poil se hérissé lorsqu'ils sont irrités; il est si rude qu'il ressemble plutôt aux piquans du hérisson qu'aux soies du sanglier.

L'espèce du pecari s'est conservée sans altération & ne s'est point mêlée avec celle du *cochon marron*; c'est ainsi qu'on appelle le cochon d'Europe transporté & devenu sauvage en Amérique: ces animaux se rencontrent dans les bois & vont même de compagnie sans qu'il en résulte rien; il en est de même du cochon de Guinée qui s'est aussi multiplié en Amérique, après y avoir été transporté d'Afrique. Le cochon d'Europe, le cochon de Guinée & le pecari

sont trois espèces qui paroissent être fort voisines, & qui cependant sont distinctes & séparées les unes des autres, puisqu'elles subsistent toutes trois dans le même climat sans mélange & sans altération: notre sanglier est le plus fort, le plus robuste & le plus redoutable des trois; le pecari quoiqu'assez féroce est plus foible, plus pesant & plus mal armé; ces grandes dents tranchantes qu'on appelle *défenses*, sont beaucoup plus courtes que dans le sanglier; il craint le froid & ne pourroit subsister sans abri dans notre climat tempéré, comme notre sanglier ne peut lui-même subsister dans les climats trop froids: ils n'ont pu ni l'un ni l'autre passer d'un continent à l'autre par les terres du nord; ainsi l'on ne doit pas regarder le pecari comme un cochon d'Europe dégénéré ou dénaturé sous le climat d'Amérique, mais comme un animal propre & particulier aux terres méridionales de ce nouveau continent.

Ray & plusieurs autres Auteurs ont prétendu que la liqueur du pecari, qui suinte par l'ouverture du dos, est une espèce de musc, un parfum agréable,



LE PECARI OU LE TAJACU.

Benard del.

du Pecari ou du Tajacu. 9

même au sortir du corps de l'animal ; que cette odeur agréable se fait même sentir d'assez loin , & parfume les endroits où il passe & les lieux qu'il habite. J'avoue que nous avons éprouvé mille fois tout le contraire ; l'odeur de cette liqueur , au sortir du corps de l'animal , est si désagréable que nous ne pouvions la sentir , ni la faire recueillir sans un extrême dégoût ; il semble seulement qu'elle devienne moins fétide en se desséchant à l'air , mais jamais elle ne prend l'odeur suave du musc ni le parfum de la civette , & les Naturalistes auroient parlé plus juste s'ils l'eussent comparé à celle du Castoreum.



LA ROUSSETTE (a),

la ROUGETTE (b) & le VAMPIRE (c).

LA Rouffette & la Rougette nous paroissent faire deux espèces distinctes, mais

(a) La Rouffette. Vulgairement le Chien-volant.

Vespertilio ingens. Clusii, *Exotic.* pag. 94.

Vespertilio. Gesn. *Hist. avium.* pag. 772.

Canis volans ternatanus orientalis. Seba, vol. I, pag. 91, Tab. 57, fig. n.^o 1 & 2.

Vespertilio caudâ nullâ. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 66; edit. VI, pag. 7. — *Vampirus*. *Vespertilio ecaudatus naso simplici, membranâ inter femora divisâ*. edit. X, pag. 31.

Vespertilio cynocephalus ternatanus. Klein, *de quadr.* pag. 61.

Pteropus rufus aut niger, auriculis brevibus acutiusculis . . . La Rouffette. Brisson, *Regn. animal.* pag. 216.

The Great bat, from Madagascar. Edwards, *Hist. of Birds*, part. IV, pag. 180.

(b) La Rougette. Le Chien-volant à col rouge.

Pteropus fuscus, auriculis brevibus acutiusculis, collo superiore rubro . . . La Rouffette à col rouge. Brisson, *Regn. animal.* pag. 217.

Nota. Que M. Brisson a séparé avec raison le genre de la rouffette & de la rougette de celui des

de la Rouffette, de la Rougette, &c. 11

qui font si voisines l'une de l'autre, & qui se ressemblent à tant d'égards, que nous

chauve-fouris, & que M. Linnæus s'est trompé lorsqu'il a dit que les chauve-fouris & les rouffettes avoient également quatre dents incisives à la mâchoire supérieure, & autant à l'inférieure : cela est vrai des rouffettes, mais cela est autrement dans les chauve-fouris ; elles ont, à la vérité, quatre dents incisives à la mâchoire supérieure, mais en même temps elles en ont six à la mâchoire inférieure, ainsi elles ne peuvent être du même genre dans une méthode qui, comme celle de cet Auteur, est fondée sur le nombre & l'ordre des dents.

(c) Le *Vampire*, animal de l'Amérique qui n'a été indiqué que par les noms vagues de *grande Chauve-fouris d'Amérique*, ou de *Chien-volant de la nouvelle Espagne*.

Nota. Que M. Linnæus a donné ce même nom, *Vampirus*, à la rouffette ; ce n'est cependant pas de la rouffette des Indes orientales à laquelle M. Linnæus applique ce nom de *Vampire*, mais de l'animal d'Amérique dont il est ici question, que les Voyageurs ont dit qu'il suçoit le sang des hommes sans les éveiller ; c'est donc à cette troisième espèce & non pas à la première qu'on peut donner le nom de *Vampire*.

Canis volans maximus, auritus, ex novâ Hispaniâ.
Seba, vol. I, pag. 92, Tab. 58, fig. n.º 1.

Vespertilio cynocephalus maximus, auritus, ex novâ Hispaniâ. Klein, de quadrup. pag. 62.

Speñrum, vespertilio ecaudatus naso infundibuli formæ lanceolato. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 31.

Pteropus auriculis longis patulis, naso membranâ antrosum inflexâ aucto. Brisson, *Regn. animal.* pag. 217.

croyons devoir les présenter ensemble. La seconde ne diffère de la première que par la grandeur du corps & les couleurs du poil ; la rouffette dont le poil est d'un roux-brun, a neuf pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité du corps, & trois pieds d'envergure lorsque les membranes qui lui servent d'ailes sont étendues ; la rougette, dont le poil est cendré-brun, n'a guère que cinq pouces & demi de longueur & deux pieds d'envergure ; elle porte sur le cou un demi-collier d'un rouge vif, mêlé d'oranger dont on n'apperçoit aucun vestige sur le cou de la rouffette : elles sont toutes deux à peu près des mêmes climats chauds de l'ancien continent ; on les trouve à Madagascar (*d*), à l'île de Bourbon, à Ternate, aux Philippines & dans les autres îles de l'Archipel indien, où il paroît qu'elles sont plus communes que dans la terre ferme des continens voisins.

(*d*) Aux îles de Mascareigne & de Madagascar ; le chauve-fouris sont grosses comme des poules, & si communes que quelquefois j'en ai vu l'air obscurci. Leur cri est épouvantable. *Voyage de Madagascar, par de V. Paris, 1722, pages 83 & 245.*

On trouve auffi dans les pays les plus chauds du nouveau monde un autre quadrupède volant, dont on ne nous a pas transmis le nom américain, & que nous appellerons *Vampire*, parce qu'il suce le fang des hommes & des animaux qui dorment, fans leur causer affez de douleur pour les éveiller : cet animal d'Amérique est d'une espèce différente de celles de la rouffette & de la rougette, qui toutes deux ne se trouvent qu'en Afrique & dans l'Asie méridionale. Le vampire est plus petit que la rougette qui est plus petite elle-même que la rouffette ; le premier, lorsqu'il vole, paroît être de la grosseur d'un pigeon, la seconde de la grandeur d'un corbeau, & la troisième de celle d'une grosse poule. La rougette & la rouffette ont toutes deux la tête affez bien faite ; les oreilles courtes, le museau bien arrondi & à peu près de la forme de celui d'un chien. Le vampire au contraire a le museau plus alongé, il a l'aspect hideux comme les plus laides chauve-souris, la tête informe & surmontée de grandes oreilles fort ouvertes & fort

droites; il a le nez contrefait, les narines en entonnoir, avec une membrane au-dessus qui s'élève en forme de corne ou de crête pointue & qui augmente de beaucoup la difformité de sa face. Ainsi, l'on ne peut douter que cette espèce ne soit toute autre que celles de la rouffette & de la rougette : le vampire est aussi mal-faisant que difforme, il inquiète l'homme, tourmente & détruit les animaux. Nous ne pouvons citer un témoignage plus authentique & plus récent que celui de M. de la Condamine : « les » chauve-souris, dit-il (e), qui sucent le » sang des chevaux, des mulets, & même » des hommes quand ils ne s'en garantissent pas en dormant à l'abri d'un » pavillon, sont un fléau commun à la » plupart des pays chauds de l'Amérique ; il y en a de monstrueuses pour la » grosseur ; elles ont entièrement détruit » à *Borja* & en divers autres endroits le » gros bétail que les Missionnaires y » avoient introduit, & qui commençoit à

(e) Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine. Paris, 1745, page 171.

s'y multiplier ». Ces faits sont confirmés par plusieurs autres Historiens & Voyageurs. Pierre Martyr (f), qui a écrit assez peu de temps après la conquête de l'Amérique méridionale, dit qu'il y a dans les terres de l'isthme de Darien, des chauve-souris qui sucent le sang des hommes & des animaux, pendant qu'ils dorment, jusqu'à les épuiser & même au point de les faire mourir; Jumilla (g)

(f) *In Dariene novi orbis regione Hispani noctu vespertilionum morfibus torquebantur, quæ si dormientem forte momorderint quempiam, exhausto sanguine trahunt in vitæ discrimen & mortuos fuisse nonnullos ex ea tabe compertum est. Petrus Martyr, Oceani decadis tertiæ, lib. IV.*

(g) Dans l'Amérique méridionale les chauve-souris sont encore un fléau si cruel & si funeste qu'il faut l'avoir éprouvé pour le croire : il y en a de deux sortes, les unes sont de la grosseur de celles que nous voyons en Espagne, les autres sont si grosses qu'elles ont trois quarts d'aune de longueur d'un bout de l'aile à l'autre. Les unes & les autres sont d'adroites sangsues s'il en fut jamais, qui rôdent toute la nuit pour boire le sang des hommes & des bêtes : si ceux que leur état oblige de dormir par terre n'ont pas soin de se couvrir depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui est extrêmement incommode dans des pays aussi chauds, ils doivent s'attendre à être piqués des chauve-souris ; à l'égard de ceux qui dorment dans les maisons sous des *mosquiteros*, quand ils n'auroient que le front découvert, ils en sont infailiblement mordus, & si par malheur ces

assure la même chose , aussi-bien que Don George Juan & Don Antoine de Ulloa (h). Il paroît, en conférant ces témoignages, que l'espèce de ces chauve-souris qui sucent le sang est nombreuse & très-commune dans toute l'Amérique méridionale, néanmoins nous n'avons pu jusqu'ici nous en procurer un seul individu, mais on peut voir dans Seba la figure & la description de cet animal, dont le nez est si extraordinaire que je suis très-étonné que les Voyageurs ne l'aient pas remarqué & ne se soient point écriés sur cette difformité qui saute aux yeux,

oiseaux leur piquent une veine, ils passent des bras du sommeil dans ceux de la mort, à cause de la quantité de sang qu'ils perdent sans s'en apercevoir, tant leur piqure est subtile; outre que battant l'air avec leurs ailes, elles rafraîchissent le dormeur auquel elles ont dessein d'ôter la vie. *Histoire naturelle de l'Orenoque, par le Père Jumilla, traduite de l'espagnol, par M. Eidous. Avignon, 1758, tome III, page 100.*

(h) Les chauve-souris sont communes à Carthagène; elles saignent fort adroitement les habitans en leur tirant assez de sang, sans les éveiller, pour les affoiblir extrêmement. *Extrait de la Relation historique du voyage de l'Amérique méridionale, par D. George Juan & D. Antoine de Ulloa, &c. Bibliothèque raisonnée, tome XLIV, page 409.*

& de laquelle cependant ils n'ont fait aucune mention. Il se pourroit donc que l'animal étrange dont Seba nous a donné la figure, ne fût pas celui que nous indiquons ici sous le nom de *vampire*, c'est-à-dire, celui qui suce le sang; il se pourroit aussi que cette figure de Seba fût infidèle ou chargée, enfin il se pourroit que ce nez difforme fût une monstruosité ou une variété accidentelle, quoiqu'il y ait des exemples de ces difformités constantes dans quelques autres espèces de chauve-souris : le temps éclaircira ces obscurités & fixera nos incertitudes.

A l'égard de la rouffette & de la rougette, elles sont toutes deux au Cabinet du Roi, & elles sont venues de l'île de Bourbon; ces deux espèces ne se trouvent que dans l'ancien continent & ne sont nulle part aussi nombreuses, en Afrique & en Asie, que celle du vampire l'est en Amérique. Ces animaux sont plus grands, plus forts & peut-être plus méchans que le vampire; mais c'est à force ouverte, en plein jour aussi-bien que la nuit qu'ils font leur dégât, ils tuent les volailles & les petits animaux, ils se

jettent même sur les hommes, les insultent & les blessent au visage par des morsures cruelles; & aucun Voyageur ne dit qu'ils sucent le sang des hommes & des animaux endormis.

Les Anciens connoissoient imparfaitement ces quadrupèdes ailés, qui sont des espèces de monstres, & il est vraisemblable que c'est d'après ces modèles bizarres de la Nature que leur imagination a dessiné les harpies. Les ailes, les dents, les griffes; la cruauté, la voracité, la saleté, tous les attributs difformes, toutes les facultés nuisibles des harpies conviennent assez à nos rouffettes. Hérodote *(i)* paroît les avoir indiquées lorsqu'il a dit qu'il y avoit de grandes chauve-souris qui incommodoient beaucoup les hommes qui alloient recueillir la casse autour des marais de l'Asie; qu'ils étoient obligés de se couvrir de cuir le corps & le visage pour se garantir de leurs morsures dangereuses.

(i) Herodot. Lib. III. Nota. Il est singulier que Pline qui nous a transmis comme vrais tant de faits apocryphes & même merveilleux, accuse ici Hérodote de mensonge, & dise que ce fait des chauve-souris, qui se jettent sur les hommes, n'est qu'un conte de la vieille & fabuleuse antiquité.

Strabon (*k*) parle de très-grandes chauve-souris dans la Mésopotamie, dont la chair est bonne à manger. Parmi les modernes, Albert, Isidore, Scaliger ont fait mention, mais vaguement, de ces grandes chauve-souris. Linscot, Nicolas Mathias (*l*), François Pyrard (*m*) en ont parlé plus précisément, & Oliger Jacobeus (*n*)

(*k*) *In Mesopotamiâ inter Euphratis conversiones, est maxima vespertilionum multitudo, qui longe majores sunt quam in cæteris locis. Capiuntur, & in esum con-diuntur.* Strabon, lib. XVI.

(*l*) Nicolas Mathias, dans son voyage imprimé à Visurghourg, en Suédois, dit, page 223, que ces grandes chauve-souris, volent en troupe pendant la nuit, qu'elles boivent du suc des palmiers en si grande quantité qu'elles s'enivrent, & tombent comme mortes au pied des arbres; que lui-même en avoit pris une dans cet état, & que l'ayant attachée avec des clous à une muraille, elle rongea les clous & les arrondit avec ses dents comme si on les eût limés; il dit aussi que son museau ressembloit à celui d'un renard.

(*m*) On voit dans l'île de Saint-Laurent & aux Maldives, des chauve-souris plus grosses que des corbeaux. *Voyage de Pirard. Paris, 1629, tome I, pages 38 & 132.* — Les chauve-souris volent en plein jour dans le Malabar; elles sont grosses comme des chats, & on les mange sans répugnance. *Extrait de la Relation des Missions du Tranguebar. Bibliothèque raisonnée, tome XXXII, page 194*

(*n*) Il y a deux de ces chauve-souris dans le *Museum*

en a donné une courte description avec la figure; enfin l'on en trouve des descriptions & des figures bien faites dans Seba & dans Edwards, lesquelles s'accordent avec les nôtres.

Les rouffettes font des animaux carnassiers, voraces & qui mangent de tout; car lorsque la chair ou le poisson leur manque, elles se nourrissent de végétaux & de fruits de toute espèce (o), elles

regium. Haffnia, 1696, pag. 12, Tab. 5, fig. 3. Il dit que chacune de ces chauve-fouris étoient grandes comme un gros corbeau; qu'elles avoient, de la tête en bas, un pied de longueur; que le membre génital avoit deux pouces de long; & il ajoute, d'après *Linscot*, que les Indiens les mangent & les trouvent aussi bonnes que des perdrix.

(o) Aux îles Manilles on voit sur les arbres une infinité de grandes chauve-fouris qui pendent attachées les unes aux autres sur les arbres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit pour aller chercher leur nourriture dans les bois fort éloignés: elles volent quelquefois en si grand nombre & si serrées qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois six palmes d'étendue: elles savent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont mûrs; elles les dévorent pendant toute la nuit avec un bruit qui se fait entendre de deux milles, & vers le jour elles retournent vers leurs retraites. Les Indiens qui voient manger leurs meilleurs fruits par ces animaux leur font la guerre, non-seulement pour se venger, mais

de la Rouffette, de la Rougette, &c. 21

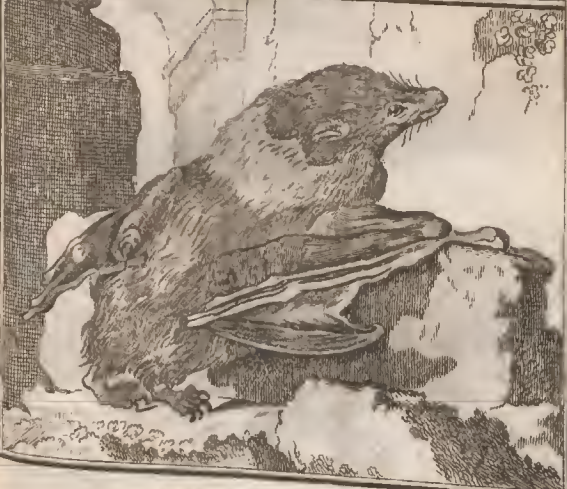
boivent le suc des palmiers; & il est aisé de les enivrer & de les prendre en mettant à portée de leur retraite des vases remplis d'eau de palmier ou de quelque autre liqueur fermentée: elles s'attachent & se suspendent aux arbres avec leurs ongles; elles vont ordinairement en troupe, & plus la nuit que le jour; elles fuient les lieux trop fréquentés & demeurent dans des déserts, sur-tout dans les îles inhabitées. Elles se portent au coït avec ardeur: le sexe dans le mâle est très-apparent; la verge n'est point engagée dans un fourreau comme celle des quadrupèdes, elle est hors du corps à peu près comme dans l'homme & le singe (p); le sexe des femelles est aussi fort apparent; elles n'ont que deux mamelles placées sur la poitrine, & ne produisent qu'un petit nombre, mais plus d'une fois par an. La chair de ces animaux, sur-tout

pour se nourrir de leur chair à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. *Histoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevost, tome X, page 389.*

(p) *In hoc animali uterque sexus dignoscebatur: nam eorum aliquot qui mihi conspecti sunt satis longum exercuntque penem habebant quales fere simiarum est.* Carol. Clusii. *Exotic. Raphelingix, 1605, tom. II, pag. 94.*

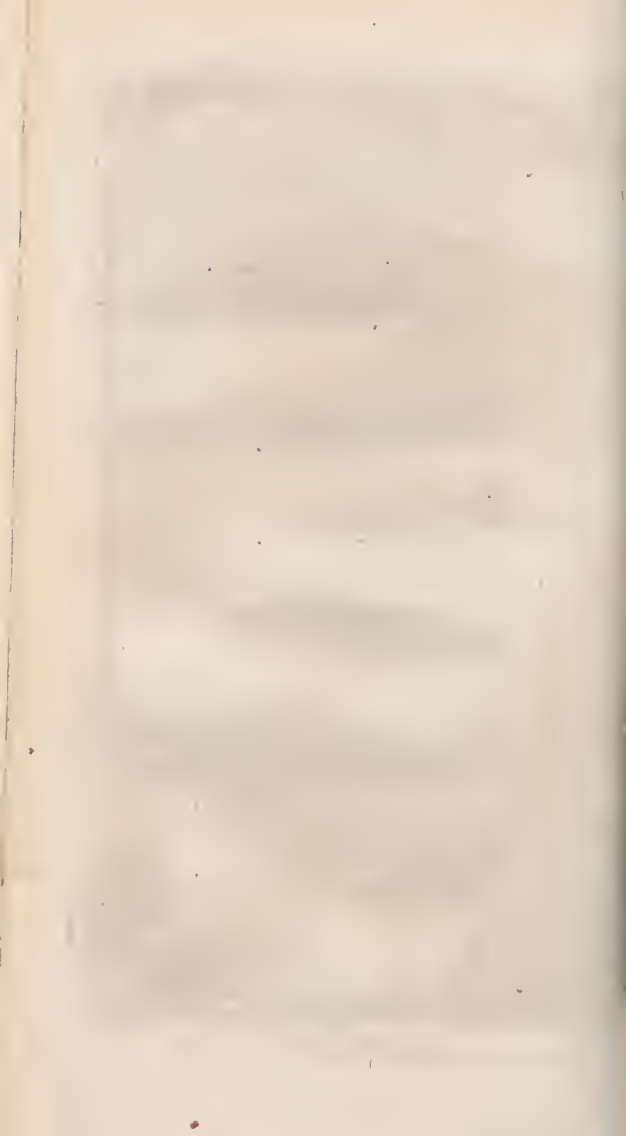
lorsqu'ils sont jeunes, n'est pas mauvaise à manger, les Indiens la trouvent bonne, & ils en comparent le goût à celui de la perdrix ou du lapin.

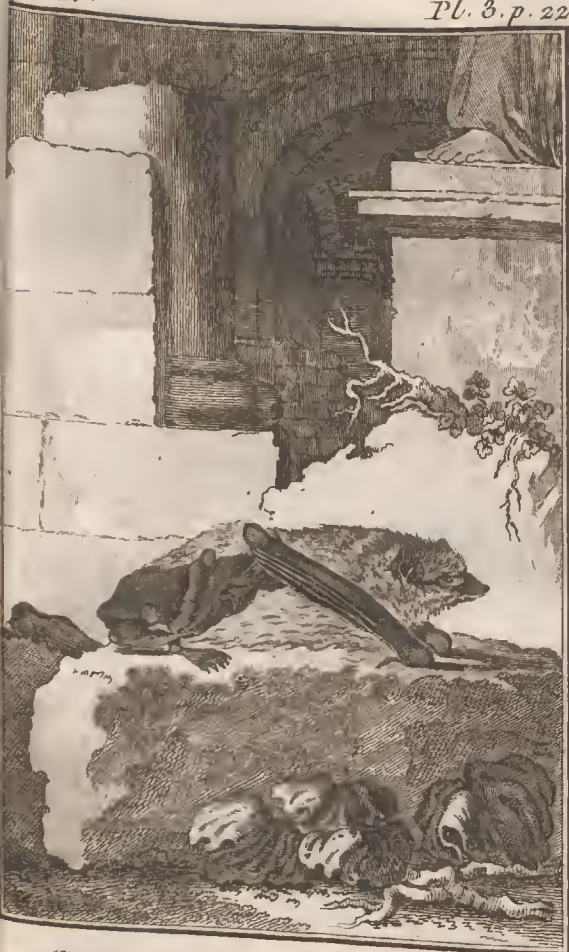
Les voyageurs de l'Amérique s'accordent à dire que les grandes chauve-souris de ce nouveau continent, sucent, sans les éveiller, le sang des hommes & des animaux endormis. Les Voyageurs de l'Asie & de l'Afrique, qui font mention de la rouffette ou de la rougette; ne parlent pas de ce fait singulier; néanmoins leur silence ne fait pas une preuve complète, sur-tout y ayant tant de conformité & tant d'autres ressemblances entre les rouffettes & ces grandes chauve-souris que nous avons appelées *Vampires*; nous avons donc cru devoir examiner comment il est possible que ces animaux puissent sucer le sang sans causer en même temps une douleur au moins assez sensible pour éveiller une personne endormie. S'ils entamoient la chair avec leurs dents, qui sont très-fortes & grosses comme celles des autres quadrupèdes de leur taille, l'homme le plus profondément endormi, & les animaux sur-tout, dont le sommeil



LA ROUGETTE.

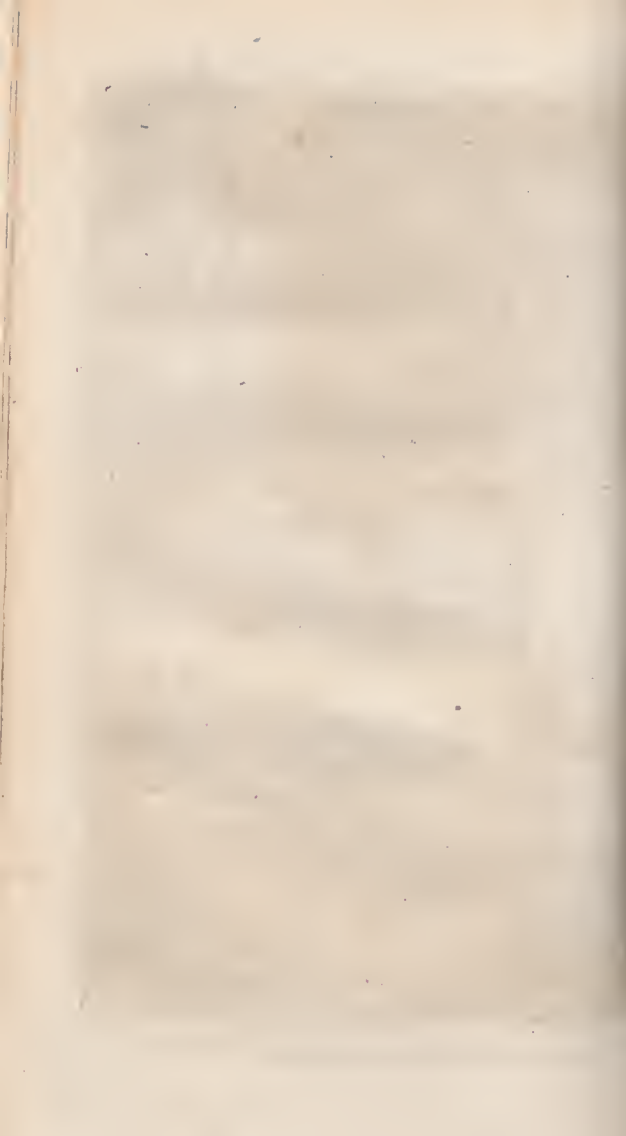
B. del.

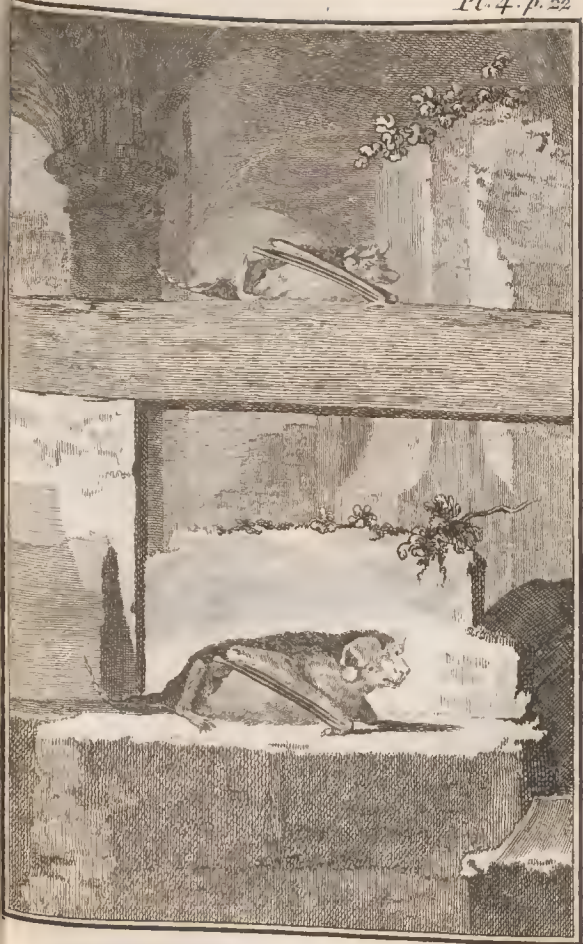




CHAUVE-SOURIS ÉTRANGERES.

B. dit

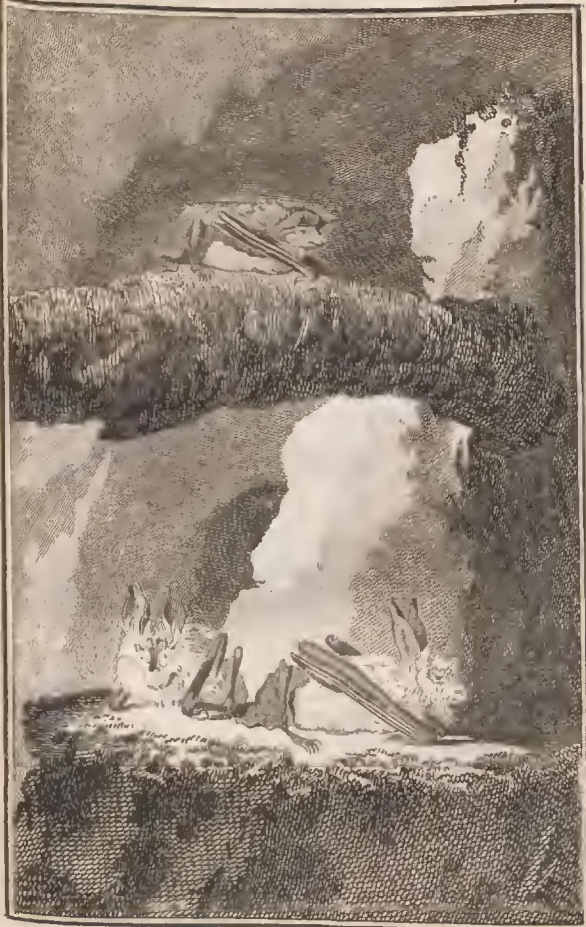




CHAUVE-SOURIS ÉTRANGERES.

B. dir.





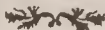
B. del.

CHAUVE-SOURIS ÉTRANGÈRES .

de la Rouffette, de la Rougette, &c. 23

est plus léger que celui de l'homme, seroient brusquement réveillés par la douleur de cette morsure : il en est de même des blessures qu'ils pourroient faire avec leurs ongles ; ce n'est donc qu'avec la langue qu'ils peuvent faire des ouvertures assez subtiles dans la peau pour en tirer du sang & ouvrir les veines sans causer une vive douleur. Nous n'avons pas été à portée de voir la langue du vampire, mais celle des rouffettes que M. Daubenton a examinée avec soin (q) semble indiquer la possibilité du fait : cette langue est pointue & hérissée de papilles dures très-fines, très-aiguës & dirigées en arrière ; ces pointes qui sont très-fines peuvent s'insinuer dans les pores de la peau, les élargir & pénétrer assez avant pour que le sang obéisse à la succion continuelle de la langue. Mais c'est assez raisonner sur ce fait dont toutes les circonstances ne nous sont pas bien connues, & dont quelques-unes sont peut-être exagérées ou mal rendues par les Ecrivains qui nous les ont transmises.

(q) Voyez au tome XX de l'édition en trente-un volumes, la description des parties intérieures de la Rouffette.



LE POLATOUCHE (a).

Nous avons mieux aimé conferver à cet animal le nom qu'il porte dans son pays natal, que d'adopter les noms

(a) Le Polatouche. *Polatucha*, nom de cet animal en Russie, que nous avons adopté; *Létaga*, en Moscovie; *Wiewiorka*, *lataica* en Pologne; *Sahouesquanta* chez les Sauvages du Canada; *Affapanick* & *Ruimichpatlan* chez les Indiens des autres parties du nord & de l'ouest de l'Amérique.

Mus Ponticus aut Scythicus, *sciurusve alius*, *quens volantem cognominant*. Gefner, *Icon. quadr.* pag. 111.

Sciurus Americanus volans. Flying Squirrel. Ray; *Synops. quadrup.* pag. 215.

Flying Squirrel. *Transact. Philosoph. ann.* 1733, pag. 35.

Écureuil volant. Catesby. *Histoire naturelle de la Caroline*, tome II, pages 76 & 77.

Sciurus volans. Seba, vol. I, pag. 67, Tab. 42, fig. 3.

Sciurus hypocondriis prolaxis volitans. Linn. *Syff. nat.* edit. IV, pag. 67; edit. VI, pag. 9; edit. X, pag. 64.

Sciurus obscure cinereus aut rufescens, *cute ab anticis cruribus ad postica*, *membranæ in modum extensæ*, *volans*. . . . *Sciurus volans*. L'écureuil-volant. Brisson; *Regn. animal.* pag. 157.

The Flying Squirrel, Edwards, *Hist. of Birds*, part. IV, pag. 191, où l'on en voit une assez bonne figure.

vagues

vagues & précaires que lui ont donné les Naturalistes ; ils l'ont appelé *Rat-volant*, *Écureuil-volant*, *Loir-volant*, *Rat de Pont*, *Rat de Scythie*, &c. Nous excluons tant que nous pourrons, de l'Histoire Naturelle, ces dénominations composées, parce que la liste de la Nature, pour être vraie, doit être tout aussi simple qu'elle. Le Polatouche est d'une espèce particulière qui se rapproche seulement par quelques caractères de celles de l'écureuil, du loir & du rat ; il ne ressemble à l'écureuil que par la grosseur des yeux & par la forme de la queue, qui cependant n'est ni aussi longue, ni fournie d'aussi longs poils ; il approche plus du loir par la figure du corps, par celle des oreilles qui sont courtes & nues, par les poils de la queue qui sont de la même forme & de la même grandeur que ceux du loir ; mais il n'est pas comme lui sujet à l'engourdissement par l'action du froid. Le Polatouche n'est donc ni écureuil, ni rat, ni loir, quoiqu'il participe un peu de la nature de tous trois.

M. Klein est le premier qui ait donné

Tome IV. Quadrupèdes. B

une description exacte de cet animal dans les Transactions Philosophiques, année 1733. Il étoit cependant connu longtemps auparavant; on le trouve également dans les parties septentrionales de l'ancien & du nouveau continent (b); il

(b) Les Hurons du Canada ont de trois sortes d'écureuils. Les plus estimés sont les écureuils-volans, nommés *Sahouesquanta*, qui ont la couleur cendrée, la tête un peu grosse, & sont munis d'une panne qui leur prend des deux côtés d'une patte de derrière à celle de devant, lesquelles ils étendent quand ils veulent voler. Ils produisent trois ou quatre petits, &c. *Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat, pages 305 & 306.* — Il y a un autre petit animal que les Indiens de Virginie appellent *Affapanick*, & les Anglois *Escurieu-volant*, lequel en élargissant les jambes & étendant la peau, comme si c'étoit des ailes, vole par fois trente ou quarante verges de dix pieds de long. *Histoire du nouveau monde, par Jean de Laët. Leyde, 1640, liv. III, page 88.* — Les écureuils-volans sont de la grosseur d'un gros rat, couleur de gris-blanc: ils sont aussi endormis que les autres sont éveillés; on les appelle *volans* parce qu'ils volent d'un arbre à l'autre par le moyen d'une certaine peau qui s'étend en forme d'aile lorsqu'ils font ces petits vols. *Voyage de la Hontan, tome II, page 42.* — Les écureuils-volans viennent du nord de l'Amérique, mais on en a depuis peu trouvé en Pologne. *Voyez Edwards, Hist. nat. of Birds, pag. 291; & Catelby, Hist. nat. de la Caroline, tome II, pages 76 & 77.*

est seulement plus commun en Amérique qu'en Europe, où il ne se trouve que rarement & dans quelques provinces du Nord, telles que la Lithuanie & la Russie. Ce petit animal habite sur les arbres comme l'écureuil; il va de branches en branches, & lorsqu'il saute pour passer d'un arbre à un autre ou pour traverser un espace considérable, sa peau qui est lâche & plissée sur les côtés du corps, se tire au dehors, se bande & s'élargit par la direction contraire des pattes de devant qui s'étendent en avant, & de celles de derrière qui s'étendent en arrière dans le mouvement du saut. La peau ainsi rendue & tirée en dehors de plus d'un pouce, augmente d'autant la surface du corps sans en accroître la masse, & retarde par conséquent l'accélération de la chute, en sorte que d'un seul saut l'animal arrive à une assez grande distance: ainsi, ce mouvement n'est point un vol comme celui des oiseaux, ni un voltigement comme celui des chauve-souris, qui se font tous deux en frappant l'air par des vibrations réitérées; c'est un simple saut dans lequel tout dépend de la première

impulsion dont le mouvement est seulement prolongé & subsiste plus longtemps, parce que le corps de l'animal, présentant une plus grande surface à l'air, éprouve une plus grande résistance & tombe plus lentement. On peut voir le détail de la mécanique & du jeu de cette extension singulière de la peau*, qui n'appartient qu'au polatouche, & qui ne se trouve dans aucun autre animal; ce seul caractère suffiroit donc pour le distinguer de tous les autres écureuils, rats ou loirs; mais les choses mêmes les plus singulières de la Nature sont-elles jamais uniques? devoit-on s'attendre à trouver dans le même genre un autre animal avec une pareille peau, & dont les prolongemens s'étendent non-seulement d'une jambe à l'autre, mais de la tête à la queue. Cet animal, dont la figure & la description nous ont été données par Seba (c), sous le nom d'*Écureuil-volant* de Virginie, paroît assez différent du polatouche pour constituer une autre espèce; cependant nous ne

* Description du Polatouche, *tome XX* de l'édition en trente - un volumes.

(c) Seba, *vol. I*, pag 72, *Tab. 44*, *fig. n.º 3*,

nous presserons pas de prononcer sur sa nature, il est probable que c'est un animal dont l'espèce est réellement existante & différente de celle du polatouche; mais ce pourroit être aussi une simple variété dans cette espèce, & peut-être enfin n'est-ce qu'une production accidentelle ou une monstruosité; car aucun Voyageur, aucun Naturaliste n'a fait mention de cet animal; *Seba* est le seul qui l'ait vu dans le cabinet de *Vincent*, & je me défie toujours de ces descriptions faites dans des cabinets d'après des animaux que souvent on ajuste pour les rendre plus extraordinaires.

Nous avons vu & gardé long-temps le polatouche vivant; il a été bien indiqué par les Voyageurs: *Sagard Théodat* (*d*), *Jean de Laët* (*e*), *Fernandès* (*f*),

(*d*) Voyage au pays des Hurons, par *Sagard Théodat*, page 305.

(*e*) Histoire du nouveau monde, par *Jean de Laët*, page 88.

(*f*) *Quimichpatlan seu mus volans fusco pilo nigroque promiscue tegitur qui prope brachia & crura est prolaxior ac parvarum alarum formâ Est autem cæteris minor, parvo & murino capite, magnis auriculis, &c.*
Fernand. Hist. nov. Hisp. pag. 9. N O T A. Que
 B iij

la Hontan (*g*), Denys (*h*), en ont tous fait mention, ainsi que Mrs Catesby (*i*), Dumont (*k*), le Page du Pratz (*l*), &c.

Cet Auteur se trompe en ce qu'il dit que ce sont de longs poi's qui lui tiennent lieu d'ailes, au lieu que ce sont en effet des prolongemens de la peau.

(*g*) Voyage de la Hontan, *tome II, page 42.*

(*h*) Les écureuils-volans ont le poil un peu plus noir que ceux de France; ils ont des ailes qui les prennent du train de derrière à celui de devant, qui s'ouvrent de la largeur de deux bons doigts; c'est une petite toile fort mince, couverte dessus d'un petit poil follet; toute sa volée ne peut aller qu'à trente ou quarante pas; mais s'il vole d'un arbre à un autre, il volera bien le double. *Description géographique de l'Amérique septentrionale, par Denys. Paris, 1672, tome II, pages 331 & 332.*

(*i*) Catesby, *Hist. nat. de la Caroline, page 76.*

(*k*) Les écureuils sont fort communs à la Louisiane, où l'on en distingue de deux sortes; les uns sont en tout semblables à ceux que nous connoissons en France; les seconds sont d'une couleur un peu plus cendrée, & ont à leurs deux pattes de devant une espèce de peau ou de membrane, au moyen de laquelle ils peuvent s'élancer d'un arbre à un autre à une distance assez éloignée, &c. *Mémoire sur la Louisiane, par Dumont, pages 81 & 82.*

(*l*) Les écureuils-volans sont ainsi nommés parce qu'ils sautent d'un arbre à un autre à la distance de vingt-cinq à trente pieds & plus; leur poil est d'un cendré-foncé: cet animal est de la grosseur d'un rat;

& M.^{rs} Klein, Seba & Edwards en ont donné de bonnes descriptions avec la figure. Ce que nous avons vu nous-mêmes de cet animal s'accorde très-bien avec ce qu'ils en disent : communément il est plus petit que l'écureuil ; celui que nous avons eu ne pefoit guère que deux onces, c'est-à-dire, autant qu'une chauve-fouris de la moyenne espèce, & l'écureuil pèse huit ou neuf onces. Cependant il y en a de plus grands ; nous avons une peau de polatouche *, qui ne peut provenir que d'un animal plus grand que le polatouche ordinaire.

Le polatouche approche, en quelque sorte, de la chauve-fouris par cette extension de la peau qui, dans le saut, réunit les jambes de devant à celles de derrière ; & qui lui sert à se soutenir en l'air : il paroît aussi lui ressembler un peu par le naturel, car il est tranquille &

ses pattes de derrière tiennent à celles de devant par deux membranes qui le soutiennent en l'air lorsqu'il saute, de sorte qu'il paroît voler, mais il va toujours en baissant, &c. *Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 98.*

* Voyez-en la description au tome XX de l'édition en trente-un volumes.

pour ainsi dire, endormi pendant le jour ; il ne prend de l'activité que le soir. Il est très-facile à apprivoiser, mais il est en même temps sujet à s'enfuir, & il faut le garder dans une cage ou l'attacher avec une petite chaîne : on le nourrit de pain, de fruits, de graines, il aime sur-tout les boutons & les jeunes pousses du pin & du bouleau ; il ne cherche point les noix & les amendes comme les écureuils ; il se fait un lit de feuilles dans lequel il s'enfouit & où il demeure tout le jour, il n'en sort que la nuit & quand la faim le presse. Comme il a peu de vivacité, il devient aisément la proie des martes & des autres animaux qui grimpent sur les arbres ; aussi l'espèce subsistante est-elle en très-petit nombre, quoiqu'il produise ordinairement trois ou quatre petits.





LE POLATOUCHE.

B. dir.



LE POLATOUCHE ÉTENDU ET VU PAR DERRIÈRE.

B. del.





LE POLATOUCHIE VU PAR DEVANT.

B. du

LE PETIT-GRIS (a).

ON trouve dans les parties septentrionales de l'un & de l'autre continent l'animal que nous donnons ici sous le nom de *Petit-gris*, il ressemble beaucoup à l'Écureuil, & n'en diffère à l'extérieur que par les caractères suivans : il est plus grand que l'écureuil ; il n'a pas le poil roux, mais d'un gris plus ou moins foncé ; les oreilles sont dénuées de ces longs poils qui surmontent l'extrémité de celles de l'écureuil. Ces différences qui sont constantes, paroissent suffisantes pour constituer une espèce particulière à laquelle nous avons donné

(a) *Petit-gris*, nom que nous avons donné à cet animal qu'on appelle *Écureuil gris*, *grand écureuil gris*, *écureuil de Canada*, *écureuil de Virginie*.

Sciurus Virginianus cinereus major. Ray ; *Synops. quadrup.* pag. 215.

Grand écureuil gris. Catesby, *Hist. naturelle de la Caroline*, tome II, page 74.

Sciurus cinereus, *auriculis ex albo flavicantibus*. . .
Sciurus Virginianus. L'écureuil de Virginie. Brisson, *Regn. animal.* pag. 153.

le nom de *petit-gris*, parce que l'on connoît sous ce même nom la fourrure de cet animal. Plusieurs Auteurs prétendent que les petits-gris d'Europe sont différens de ceux d'Amérique; que ces petits-gris d'Europe sont des écureuils de l'espèce commune, dont la saison change seulement la couleur dans le climat de notre nord. Sans vouloir nier absolument ce dernier fait, qui cependant ne nous paroît pas assez constaté; nous regardons le petit-gris d'Europe & celui d'Amérique comme le même animal, & comme une espèce distincte & séparée de celle de l'écureuil commun; car on trouve dans l'Amérique septentrionale & dans le nord de l'Europe nos écureuils; ils y sont de la même grosseur & de la même couleur, c'est-à-dire, d'un rouge ou roux plus ou moins vif, selon la température du pays; & en même temps on y voit d'autres écureuils qui sont plus grands, & dont le poil est gris ou noirâtre dans toutes les saisons. D'ailleurs la fourrure de ces petits-gris est beaucoup plus fine & plus douce que celle de nos écureuils; ainsi, nous croyons pouvoir

affurer que ce sont des animaux, dont les différences étant constantes, les espèces; quoique voisines, ne se font pas mêlées, & doivent par conséquent avoir chacune leur nom. M. Regnard (b) dit affirmati-

(b) Ces petits-gris sont ce que nous appelons *Écureuils* en France, qui changent leur couleur rousse lorsque l'hiver & les neiges leur en font prendre une grise; plus ils sont avant vers le Nord, & plus ils sont gris: les Lapons leur font beaucoup la guerre pendant l'hiver, & leurs chiens sont si bien faits à cette chasse, qu'ils n'en laissent passer aucuns sans les apercevoir sur les arbres les plus élevés, & avertir par leur aboiement les Lapons qui étoient avec nous. Nous en tuames quelques-uns à coups de fusil, car les Lapons n'avoient pas pour lors leurs flèches rondes avec lesquelles ils les assomment, & nous eumes le plaisir de les voir écorcher avec une vitesse surprenante. Ils commencent à faire la chasse aux petits-gris vers la Saint-Michel, & tous les Lapons généralement s'occupent à cet emploi, ce qui fait qu'ils sont à grand marché, & qu'on en donne un timbre pour un écu; ce timbre est composé de quarante peaux. Mais il n'y a point de marchandises où l'on soit plus trompé qu'à ces petits-gris & aux hermines, parce que vous achetez la marchandise sans la voir & que la peau est retournée, en sorte que la fourrure est en dedans. Il n'y a point de distinction à faire, toutes sont de même prix, & il faut prendre les méchantes comme les belles, qui ne coûtent pas plus les unes que les autres. Nous apprimes avec nos Lapons une particularité surprenante touchant les petits-gris, & qui nous a été confirmée par notre

vement que les petits-gris de Lapponie sont les mêmes animaux que nos écureuils de France ; ce témoignage est si positif qu'il seroit suffisant, s'il n'étoit pas contredit par d'autres rémoignages ; mais expérience : on ne rencontre pas toujours de ces animaux dans une même quantité, ils changent bien souvent de pays, & l'on n'en trouvera pas un dans tout un hiver où l'année précédente on en aura trouvé des milliers. Ces animaux changent de contrée ; lorsqu'ils veulent aller en un autre endroit, & qu'il faut passer quelque lac ou quelque rivière, qui se rencontre à chaque pas dans la Lapponie, ces petits animaux prennent une écorce de pin ou de bouleau qu'ils tirent sur le bord de l'eau, sur laquelle ils se mettent & s'abandonnent ainsi au gré du vent, élevant leurs queues, en forme de voiles, jusqu'à ce que le vent se faisant un peu fort & la vague élevée, elle renverse en même temps & le vaisseau & le pilote. Ce naufrage, qui est bien souvent de trois ou quatre milles voiles, enrichit ordinairement quelques Lapons qui trouvent ces débris sur le rivage, & les font servir à leur usage ordinaire, pourvu que ces petits animaux n'aient pas été trop long-temps sur le sable ; il y en a quantité qui font une navigation heureuse & qui arrivent à bon port, pourvu que le vent leur ait été favorable & qu'il n'ait point causé de tempêtes sur l'eau, qui ne doit pas être bien violente pour engloutir tous ces petits bâtimens. Cette particularité pourroit passer pour un conte si je ne la tenois par ma propre expérience. *Oeuvres de M. Regnard, Paris, 1742, tome I, page 163.*

M. Regnard, qui nous a donné d'excellentes pièces de théâtre, ne s'étoit pas fort occupé d'histoire naturelle; & il n'a pas demeuré assez long-temps en Lapponie pour avoir vu de ses yeux les écureuils changer de couleur. Il est vrai que des Naturalistes, entr'autres M. Linnæus, ont écrit que dans le Nord le poil de l'écureuil change de couleur en hiver (c). Cela peut être vrai, car les lièvres, les loups, les belettes changent aussi de couleur dans ce climat; mais c'est du fauve ou du roux au blanc que se fait ce changement, & non pas du fauve ou du roux au gris-cendré: & pour ne parler que de l'écureuil, M. Linnæus, dans le *Fauna Suecica*, dit, *æstate ruber, hyeme incanus*, il change donc du rouge au blanc, ou plutôt du roux au blanchâtre; & nous ne croyons pas que cet auteur ait eu de fortes raisons pour substituer, comme il l'a fait, à ce mot *incanus* celui de *cinereus*, qui se trouve dans sa dernière

(c) *Sciurus vulgaris* . . . *habitat in arboribus frequens, æstate ruber, hyeme incanus*. *Fauna Suecica*. Stockholm, 1746, page 9. — *Sciurus vulgaris* *Æstate ruber, hyeme cinereus*. *Syst. nat. edit. X*, pag. 63.

édition du *Systema naturæ* : M. Klein (d) assure au contraire que les écureuils autour de Dantzic sont rouges en hiver comme en été, & qu'il y en a communément en Pologne de gris & de noirâtres qui ne changent pas plus de couleur que les roux ; ces écureuils gris & noirâtres se retrouvent en Canada (e) & dans toutes les parties septentrionales de l'Amérique : ainsi, nous nous croyons fondés à regarder le petit-gris, ou, si l'on

(d) *Sciurus vulgaris rubicundus Nostrates tam in silvis quam in caveis vulgares & hyeme & estate rubri In Poloniâ utique vulgares cinerei non mutantem pellem; haud rari quoque vulgares nigricantes, &c. Klein, de quadrup. pag. 53. — In Ukrainâ, inter sciuros coloris rutili, nigricantes spectantur. Rzaczynski, aut. Hist. nat. Polon. pag. 321.*

(e) Les escurieux de Virginie approchent fort de la grandeur de nos connils; ils sont noirs ou mêlés de noir & de blanc. Toutefois la plus grande partie sont cendrés. *Description des Indes occidentales, par Jean de Laët, page 88. — La plus fine pelletterie du pays des Iroquois est la peau des écureuils noirs. Cet animal est gros comme un chat de trois mois, d'une grande vivacité, fort doux & très-facile à apprivoiser. Les Iroquois en font des robes qu'ils vendent jusqu'à sept ou huit pistoles. Histoire de la nouvelle France, par le Père Charlevoix, Paris, 1744, tome I, page 273.*

veut, l'écureuil gris comme un animal commun aux deux continens, & d'une espèce différente de celle de l'écureuil ordinaire.

D'ailleurs, nous ne voyons pas que les écureuils, qui sont en assez grand nombre dans nos forêts, se réunissent en troupes; nous ne voyons pas qu'ils voyagent de compagnie, qu'ils s'approchent des eaux, ni qu'ils se hasardent à traverser les rivières sur des écorces d'arbres; ils diffèrent donc des petits-gris, non-seulement par la grandeur & la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles; car quoique ces navigations des petits-gris paroissent peu croyables, elles sont attestées par un si grand nombre de témoins (*f*) que nous ne pouvons les nier.

(*f*) *Rei veritate nititur, quod Gesnerus ex Vincentio Beluacensi & Olao M. refert: sciuros, quando aquam transire cupiunt, lignum levissimum aquæ imponere eique insidentes & caudâ non tamen ut vult, erectâ sed continuo mota, velificantes, neque flante vento, sed tranquillo æquore transvehi; quod fide dignus fidusque meus emissarius ad insulas Gothlandiæ plus simplici vice observavit, & cum spoliis in littoribus ibidem collectis redux, mirabundus mihi rettulit. Dissertatio de sciuro volante. Transact. Angl. n.º 427, pag. 38. Klein, de quadrup. pag. 53. — Cortice interdum sciurus navigat. Linnæi, Syst. nat. edit. X, pag. 63.*

Au reste, de tous les animaux quadrupèdes non domestiques, l'écureuil est peut-être celui qui est le plus sujet aux variétés, ou du moins celui dont l'espèce a le plus d'espèces voisines. L'écureuil blanc de Sibérie (*g*) ne paroît être qu'une variété de notre écureuil commun. L'écureuil noir (*h*) & l'écureuil gris-foncé (*i*), tous deux de l'Amérique, pourroient bien n'être aussi que des variétés de l'espèce du petit-gris. L'écureuil de Barbarie, le palmiste & l'écureuil Suisse, dont nous parlerons dans l'article suivant, sont trois espèces fort voisines l'une de l'autre.

On a peu d'autres faits sur l'histoire des petits-gris; Fernandès (*k*) dit que l'écureuil gris ou noirâtre d'Amérique se

(*g*) *Sciurus albus Sibericus*. L'écureuil blanc de Sibérie. Briffon, *Regn. animal.* pag. 151.

(*h*) *Sciurus Mexicanus*. Hernandès, *Hist. Mexic.* pag. 582. — *Sciurus niger*. L'écureuil noir. Briffon, *Regn. animal.* pag. 151.

(*i*) L'écureuil d'Amérique. Seba, *vol. I, page 78, pl. XLVIII, fig. 5.* — *Sciurus obscure cinereus*. . . . *Sciurus Americanus*. L'écureuil d'Amérique. Briffon, *Regn. animal.* pag. 152.

(*k*) Francisci Fernand. *Hist. animal. nov. orbis,* pag. 8.

tient ordinairement sur les arbres & particulièrement sur les pins, qu'il se nourrit de fruits & de graines, qu'il en fait provision pour l'hiver, qu'il les dépose dans le creux d'un arbre où il se retire lui-même pour passer la mauvaise saison, qu'il y fait aussi ses petits, &c. Ces habitudes du petit-gris sont encore différentes de celles de l'écureuil, lequel se construit un nid au-dessus des arbres comme font les oiseaux : cependant nous ne prétendons pas assurer positivement que cet écureuil noirâtre de Fernandès soit le même que l'écureuil gris de Virginie, & que tous deux soient aussi les mêmes que le petit-gris du nord de l'Europe ; nous le disons seulement comme une chose qui nous paroît être très-vraisemblable, parce que ces trois animaux sont à peu près de la même grandeur, de la même couleur & du même climat froid, qu'ils sont précisément de la même forme, & qu'on emploie également leurs peaux dans les fourrures qu'on appelle *Petit-gris*.



LE PALMISTE (a).

LE BARBARESQUE (b), ET LE SUISSSE (c).

LE Palmiste est de la grosseur d'un Rat ou d'un petit écureuil ; il passe sa vie sur les palmiers, & c'est de-là qu'il a tiré

(a) Le Palmiste. Rat palmiste. Ecureuil des palmiers.

Mustela Africana. Clusii, *Exotic.* pag. 112.

Mustela Libyca. Nierenberg, *Hist. nat.* Antwerp. 1635, pag. 172.

Sciurus coloris ex rufo & nigro mixti, tæniis in dorso flavicantibus Sciurus palmarum vulgo. L'écureuil palmiste, vulgairement rat palmiste. Brisson, *Regn. animal.* pag. 156.

(b) Le Barbaresque ou l'Écureuil de Barbarie.

Sciurus Getulus, Cæius apud Gesnerum, *Hist. quadr.* pag. 847. — Gesner, *Icon. quadrup.* pag. 112.

Sciurus Getulus. Aldrov. *de quadrup. digit. vivip.* pag. 105 & 106.

Getulus. Sciurus fuscus, striis quatuor albidis longitudinalibus. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 64.

The Barbary Squirrel, Edwards of *Birds*, p. 198.

Sciurus coloris ex rufo & nigro mixti, tæniis in lateribus alternatim albis, & fuscis aut nigris . . . Sciurus Getulus, Écureuil de Barbarie. Brisson, *Regn. animal.* p. 157.

(c) Le Suisse. L'Écureuil suisse, l'Écureuil de terre, Ohioin chez les Hurons.

son nom; les uns l'appellent *Rat-palmiste*,

La seconde espèce d'écureuils que les Hurons appellent *Ohiohin*, & nous *Suisse*, à cause de la beauté & diversité de leur poil, sont ceux qui sont rayés & barrés depuis le devant jusqu'au derrière d'une barre ou raie blanche, plus, d'une rousse-grife & noirâtre, &c. *Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat. Paris 1632, pages 305 & 306.*

Écureuil suisse. Les écureuils Suisses sont de petits animaux comme de petits rats. On les appelle *Suisses* parce qu'ils ont sur le corps un poil rayé de noir & de blanc qui ressemble à un pourpoint de Suisse. *Voyage de la Hontan, tome II, page 43.*

Il y a une espèce d'écureuil dans l'Amérique septentrionale qui est un peu plus petite que notre écureuil commun. On nomme *Suisse* ce petit écureuil, parce qu'il est rayé de la tête à la queue par raies blanches, rousses & noires, toutes d'une même longueur d'environ la moitié d'un travers de doigt. *Description de l'Amérique septentrionale, par Denys. Paris, 1632, tome II, pages 331 & 332.*

Sciurus Listeri. Ray, *Synops. quadrup.* pag. 216.

Écureuil de terre. Catesby, *Hist. de la Caroline, tome II, pag. 75.*

Petit écureuil de la Caroline, qu'on appelle aussi *écureuil de terre*, parce qu'il ne vit pas sur les arbres comme les autres écureuils, mais qu'il gratte la terre comme les lapins & qu'il s'y terre. Edwards, *Hist. des oiseaux, page 181.*

Sciurus rufus, tæniis in dorso nigris, tæniis ex albo flavicantibus intermixtis . . . Sciurus Carolinensis. Écureuil de la Caroline. Brisson, *Regn. anim.* pag. 155.

& les autres l'*Écureuil des palmiers* ; & comme il n'est ni écureuil, ni rat, nous l'appellerons simplement *Palmiste*. Il a la tête à peu près de la même forme que celle du campagnol, & couverte de même de poils hérissés ; sa longue queue n'est pas traînante comme celle des rats, il la porte droite & relevée verticalement, sans cependant la renverser sur son corps comme fait l'écureuil ; elle est couverte d'un poil plus long que celui du corps, mais bien plus court que le poil de la queue de l'écureuil ; il a sur le milieu du dos, tout le long de l'épine depuis le cou jusqu'à la queue, une bande blanchâtre accompagnée de chaque côté d'une bande brune, & ensuite d'une autre bande blanchâtre. Ce caractère si marqué, par lequel il paroît qu'on pourroit distinguer le palmiste de tous les autres animaux, se trouve à peu près le même dans l'écureuil de Barbarie & dans l'écureuil Suisse, qu'on a aussi appelé *Écureuil de terre*. Ces trois animaux se ressemblent à tant d'égards que M. Ray (*d*)

(*d*) *Sciurus Getulus Caii, mustela Africana Clusii, eadem nobis videtur . . . Descriptio mustela Africanæ*

du Palmiste, du Barbaresque, &c. 45

a pensé qu'ils ne faisoient tous trois qu'une seule & même espèce, mais si l'on fait attention que les deux premiers, c'est-à-dire, le palmiste & l'écureuil de Barbarie que nous appelons *Barbaresque*, ne se trouvent que dans les climats chauds de l'ancien continent; qu'au contraire le suisse, ou l'écureuil Suisse, décrit par Lister, Catelby (e) & Edwards (f) ne se trouve que dans les régions froides & tempérées du nouveau monde, on jugera que ce sont des espèces différentes; & en effet, en les examinant de plus près, on voit que les bandes brunes & blanches du suisse sont disposées dans un autre ordre que celles du palmiste; la bande blanche qui s'étend dans le palmiste, le long de l'épine du dos, est noire ou brune dans le suisse, les bandes blanches sont à côté de la noire, comme les noires

eum sciuri Getuli descriptione satis bene convenit, ut non dubitem idem animal esse : huic similis est sciurus à clarissimo Dom. Lister, observatus & descriptus. Ray, Synopsis quadrup. pag. 216.

(e) Catelby, *Histoire nat. de la Caroline*, tome II, pag. 75.

(f) Edwards, *Nat. hist. of Birds*. London, 1741, part. IV, pag. 181.

font à côté de la blanche dans le palmiste ; & d'ailleurs il n'y a que trois bandes blanches sur le palmiste, au lieu qu'il y en a quatre sur le suisse, celui-ci renverse sa queue sur son corps, le palmiste ne la renverse pas, il n'habite que sur les arbres, le suisse se tient à terre, & c'est cette différence qui l'a fait appeler *Écureuil de terre* ; enfin il est plus petit que le palmiste, ainsi l'on ne peut douter que ce ne soient deux animaux différens.

A l'égard du barbaresque, comme il est du même continent, du même climat, de la même grosseur & à peu près de la même figure que le palmiste, on pourroit croire qu'ils seroient tous deux de la même espèce & qu'ils seroient seulement variété dans cette espèce. Cependant en comparant la description & la figure du barbaresque ou *écureuil de Barbarie*, donnée par Caius (*g*) & copiée par Aldrovande (*h*) & Jonston (*i*), avec la description & la figure que nous donnons ici du

(*g*) *Sciurus Getulus. Caii apud Gesnerum. Hist quadrup. pag. 847.*

(*h*) *Aldrov. de quadrup. digit. pag. 405.*

(*i*) *Jonst. de quadrup. pag. 113.*

du Palmiste, du Barbaresque, &c. 47

palmiste ; & en comparant ensuite la figure & la description de ce même écureuil de Barbarie , donnée par Edwards , on y trouvera des différences très-remarquables & qui indiquent assez que ce sont des animaux différens : nous les avons tous deux au Cabinet du Roi aussi-bien que le suisse. Le barbaresque a la tête & le chanfrein plus arqué, les oreilles plus grandes, la queue garnie de poils plus touffus & plus longs que le palmiste ; il est plus écureuil que rat, & le palmiste est plus rat qu'écureuil par la forme du corps & de la tête. Le barbaresque a quatre bandes blanches, au lieu que le palmiste n'en a que trois ; la bande blanche du milieu se trouve dans le palmiste sur l'épine du dos, tandis que dans le barbaresque il se trouve sur la même partie une bande noire mêlée de roux, &c. Au reste, ces animaux ont à peu près les mêmes habitudes & le même naturel que l'écureuil commun ; comme lui le palmiste & le barbaresque vivent de fruits, & se servent de leurs pieds de devant pour les saisir & les porter à leur gueule ; ils ont la même voix, le même cri, le même

instinct, la même agilité; ils sont très-vifs & très-doux, ils s'apprivoisent fort aisément & au point de s'attacher à leur demeure, de n'en sortir que pour se promener, d'y revenir ensuite d'eux-mêmes sans être appelés ni contraints; ils sont tous deux d'une très-jolie figure, leur robe, rayée de blanc, est plus belle que celle de l'écureuil, leur taille est plus petite, leur corps est plus léger & leurs mouvemens sont aussi prestes. Le palmiste & le barbaresque se tiennent, comme l'écureuil, au-dessus des arbres, mais le suisse se tient à terre & s'y pratique, comme le mulot, une retraite impénétrable à l'eau: il est aussi moins docile & moins doux que les deux autres: il mord sans ménagement (*k*), à moins qu'il ne soit entièrement apprivoisé. Il ressemble donc plus aux rats ou aux mulots qu'aux écureuils, par le naturel & par les mœurs.

(*k*) Voyage du pays des Hurons, par Sagard Théodat. Paris, 1632, page 306.

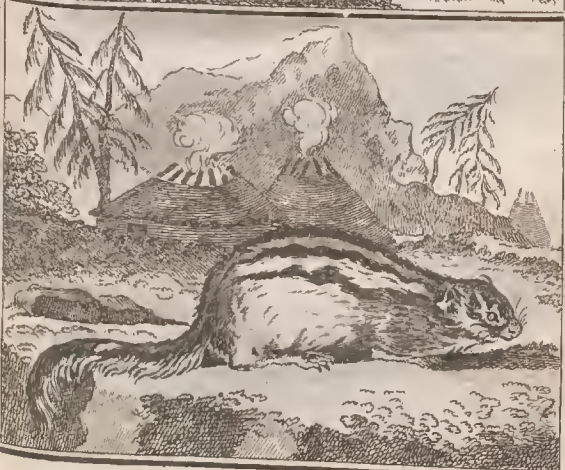




LE PALMISTE.

B. de





ÉCUREUIL SUISSE.

B. dir



LE TAMANOIR (a),
LE TAMANDUA (b)
ET LE FOURMILLER (c).

IL existe dans l'Amérique méridionale trois espèces d'animaux à long museau, à gueule étroite & sans aucunes dents,

(a) Le Tamanoir, le Fourmillier - Tamanoir, le Mange-fourmis, le gros mangeur de fourmis. Les Brésiliens appellent cet animal *Tamandua - guacu*, les Naturels de la Guiane l'appellent *Ouariri*. Le nom *Tamanoir* que lui ont donné les François, habitués en Amérique paroît dériver de *Tamandua*.

Tamandua - guacu sive major. Pison, *Hist. Brasil.* page 320.

Tamandua - guacu Brasiliensibus. Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* page 225.

Mange-fourmis ou Renard Américain. *Voyages de Desmarchais*, tome III, page 307.

Tamandua major caudâ panniculatâ. Barrère, *Hist. Franc. équin.* pag. 162.

Myrmecophaga manibus tridactylis, plantis pentadactylis. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 63. — *Myrmecophaga palmis tridactylis, plantis pentadactylis*,

edit. VI, pag. 8. — *Tridactyla Myrmecophagapalmis tridactylis, plantis pentadactylis*, edit. X, pag. 35.

Nota. Qu'il y a erreur dans toutes ces phrases, cet animal ayant quatre doigts ou plutôt quatre ongles, & non pas trois aux pieds de devant : cette erreur

Tome IV. Quadrupèdes.

à langue ronde & longue qu'ils insinuent dans les fourmillères & qu'ils retirent

vient originairement de Seba ; M. Linnæus s'en est apparemment rapporté aux descriptions imparfaites de cet Auteur , & il a cru que les animaux dont il donne les figures (*pl. XXXVII. n.º 2 ; & pl. XL, n.º 2 , vol. I*) étoient le *tamandua-guacu* ; il suffisoit cependant de consulter Marcgrave , Pison , Desmarchais , &c. pour s'assurer du contraire.

Mamandua-guacu , id est , myrmecophaga omnium maxima. Klein , de *quadrup.* pag. 45 , Tab. 5 , fig. n.º 1. *Nota.* M. Brisson remarque avec raison que cette figure donnée par M. Klein , est défectueuse en ce que la tête , le cou & le museau de l'animal sont trop longs , & que l'extrémité du museau en est informe.

Tyrmecophaga rostro longissimo , pedibus anticis tetradactylis , posticis pentadactylis , caudâ longissimis pilis vestitâ . . . Myrmecophaga tamanoir dicta. Le fourmiller-tamanoir. Brisson , *Regn. animal.* pag. 24.

(*b*) Le *Tamandua* , nom de cet animal au Brésil , & que nous avons adopté.

Tamandua -i Brasiliensibus. Pison , *Hist. Brasil.* pag. 321. — Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 225.

Tyrmecophaga manibus tetradactylis ; plantis pentadactylis. Linn. *Syst. nat.* edit. vi , pag. 8. — *Tetradactyla.* *Myrmecophaga palmis tetradactylis , plantis pentadactylis* , edit. x , pag. 35.

Myrmecophaga rostro longissimo , pedibus anticis tetradactylis , posticis pentadactylis , caudâ fere nudâ . . . Myrmecophaga. Le fourmiller. Brisson , *Regn. anim.* pag. 26.

du Tamanoir, *Tamandua*, &c. 51

pour avaler les fourmis dont ils font leur principale nourriture. Le premier de ces

(c) Le *Fourmiller*, le plus petit fourmiller, le petit mangeur de fourmis, animal Américain que les naturels de la Guiane appellent *Ouatiriouaou*.

Tamandua minor flavescens. Barrère, *Hist. Franc. equin.* pag. 163.

Tamandua seu coati Americana alba altera. Seba, vol. I, pag. 60, Tab. 37, fig. n.º 3.

Myrmecophaga manibus monodactylis, *plantis tetradactylis*. Linnæi, *Syst. nat.* edit. IV, pag. 63. *Nota.* Qu'il y a erreur dans cette phrase, cet animal ayant deux doigts ou plutôt deux ongles, & non pas un seul doigt ou un seul ongle aux pieds de devant; seulement le second, qui est l'interne est beaucoup plus petit que le premier qui est l'externe; M. Linnæus avoit probablement construit cette phrase indicative comme celle du tamanoir sur les figures données par Seba, qui dit en effet, page 60 de son *Thesaurus*, que l'animal dont il est ici question n'a qu'un doigt à chaque pied de devant; ce trésor de Seba est un magasin mal rangé rempli de pareilles fautes; M. Linnæus a reconnu & corrigé celle-ci dans les éditions suivantes de son Ouvrage. *Myrmecophaga manibus didactylis*, *plantis tetradactylis*. Linnæi, *Syst. nat.* edit. VI, pag. 8; & edit. X, pag. 35.

Myrmecophaga rostro brevi, *pedibus anticis didactylis*, *posticis tetradactylis* *Myrmecophaga*. Le petit fourmiller. Brisson, *Regn. animal.* pag. 28.

The little ant-eater. Edwards *Glanures*. London; 1758, page 20.

mangeurs de fourmis est celui que les Brasiiliens appellent *Tamandua-guacu*, c'est-à-dire, *grand Tamandua*, & auquel les François habitués en Amérique, ont donné le nom de *Tamanoir*, c'est un animal qui a environ quatre pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, la tête longue de quatorze à quinze pouces, le museau très-alongé, la queue longue de deux pieds & demi, couverte de poils rudes & longs de plus d'un pied; le cou court, la tête étroite, les yeux petits & noirs, les oreilles arrondies, la langue menue, longue de plus de deux pieds, qu'il replie dans sa gueule lorsqu'il la retire toute entière. Ses jambes n'ont qu'un pied de hauteur, celles de devant sont un peu plus hautes & plus menues que celles de derrière: il a les pieds ronds; ceux de devant sont armés de quatre ongles, dont les deux du milieu sont les plus grands; ceux de derrière ont cinq ongles. Les poils de la queue, comme ceux du corps, sont mêlés de noir & de blanchâtre; sur la queue ils sont disposés en forme de panache:

du Tamanoir, Tamandua, &c. 53

l'animal la retourne sur le dos, s'en couvre tout le corps lorsqu'il veut dormir ou se mettre à l'abri de la pluie & de l'ardeur du soleil; les longs poils de la queue & du corps ne sont pas ronds dans toute leur étendue, ils sont plats à l'extrémité & secs au toucher comme de l'herbe desséchée: l'animal agite fréquemment & brusquement sa queue lorsqu'il est irrité, mais il la laisse traîner en marchant quand il est tranquille, & il balaie le chemin par où il passe: les poils des parties antérieures de son corps sont moins longs que ceux des parties postérieures; ceux-ci sont tournés en arrière & les autres en avant; il y a plus de blanc sur les parties antérieures, & plus de noir sur les parties postérieures: il y a aussi une bande noire sur le poitrail qui se prolonge sur les côtés du corps & se termine sur le dos près des lombes: les jambes de derrière sont presque noires, celles de devant presque blanches avec une grande tache noire vers le milieu. Le tamanoir marche lentement, un homme peut aisément l'atteindre à la course; ses pieds paroissent moins faits pour marcher

que pour grimper & pour saisir des corps arrondis, aussi serre-t-il avec une si grande force une branche ou un bâton qu'il n'est pas possible de les lui arracher.

Le second de ces animaux est celui que les Américains appellent simplement *Tamandua*, & auquel nous conserverons ce nom; il est beaucoup plus petit que le tamanoir; il n'a qu'environ dix-huit pouces depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue: sa tête est longue de cinq pouces, son museau est alongé & courbé en dessous; il a la queue longue de dix pouces & dénuée de poils à l'extrémité, les oreilles droites, longues d'un pouce, la langue ronde, longue de huit pouces, placée dans une espèce de gouttière ou de canal creux au dedans de la mâchoire inférieure; ses jambes n'ont guère que quatre pouces de hauteur, ses pieds sont de la même forme & ont le même nombre d'ongles que ceux du tamanoir, c'est-à-dire, quatre ongles à ceux de devant & cinq à ceux de derrière. Il grimpe & serre aussi-bien que le tamanoir, & ne marche pas mieux; il ne se couvre pas de sa queue qui ne

pourroit lui servir d'abri étant en partie dénuée de poil, lequel d'ailleurs est beaucoup plus court que celui de la queue du tamanoir : lorsqu'il dort il cache sa tête sous son cou & sous ses jambes de devant.

Le troisième de ces animaux est celui que les Naturels de la Guiane appellent *Quatiriouaou*. Nous lui donnons le nom de *Fourmiller* pour le distinguer du tamanoir & du tamandua. Il est encore beaucoup plus petit que le tamandua, puisqu'il n'a que six ou sept pouces de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; il a la tête longue de deux pouces; le museau proportionnellement beaucoup moins alongé que celui du tamanoir ou du ramandua; sa queue longue de sept pouces, est recourbée en dessous par l'extrémité qui est dégarnie de poils; sa langue est étroite, un peu aplatie & assez longue; le cou est presque nul, la tête est assez grosse à proportion du corps, les yeux sont placés bas & peu éloignés des coins de la gueule, les oreilles sont petites & cachées dans le poil, les jambes n'ont que trois pouces de hauteur, les pieds de devant n'ont

que deux ongles, dont l'externe est bien plus gros & bien plus long que l'interne; les pieds de derrière en ont quatre, le poil du corps est long d'environ neuf lignes; il est doux au toucher & d'une couleur brillante, d'un roux mêlé de jaune-vif; les pieds ne sont pas faits pour marcher, mais pour grimper & pour saisir; il monte sur les arbres & se suspend aux branches par l'extrémité de sa queue.

. Nous ne connoissons dans ce genre d'animaux que les trois espèces desquelles nous venons de donner les indications. M. Brisson fait mention, d'après Seba, d'une quatrième espèce sous le nom de *Fourmillers aux longues oreilles*, mais nous regardons cette espèce comme douteuse, parce que dans l'énumération que fait Seba des animaux de ce genre, il nous a paru qu'il y avoit plus d'une erreur: il dit expressément, *nous conservons dans notre Cabinet six espèces de ces animaux mangeurs de fourmis*, cependant il ne donne la description que de cinq; & parmi ces cinq animaux, il place l'*Ysqiapatl* ou *Mouffette* qui est un animal

du Tamanoir, Tamandua, &c. 57

non-seulement d'une espèce, mais d'un genre très-éloigné de celui des mangeurs de fourmis, puisqu'il a des dents (*d*), & la langue plate & courte comme celle des autres quadrupèdes, & qu'il approche beaucoup du genre des belettes ou des mattes. De ces six espèces prétendues & conservées dans le cabinet de Seba, il n'en reste donc déjà que quatre, puisque l'ysquiepatl qui faisoit la cinquième n'est point du tout un mangeur de fourmis, & qu'il n'est question nulle part de la sixième, à moins que l'Auteur n'ait sous-entendu comprendre parmi ces animaux le Pangolin (*e*), ce qu'il ne dit pas dans la description qu'il donne ailleurs de cet animal. Le pangolin se nourrit de fourmis; il a le museau allongé, la gueule étroite & sans aucune dent apparente, la

(*d*) *Vapulavit aliquando optimus autor de nominibus propriis, si ysquiepatl seu vulpeculam Mexicanam, tamanduanam dixit, pag. 66. Quasi aliquam omnino speciem, canis septentrionalis feræ æmulam, maxillâ inferiore crassâ & rotundâ, binis insignibus dentibus armatâ, cum tamen de sex diversis speciebus sit professus, quod omnes dentibus careant. Klein, de quadrup. pag. 43.*

(*e*) C'est le nom que nous donnerons au Lézard écailleux.

langue ronde ; caractères qui lui sont communs avec les mangeurs de fourmis ; mais il en diffère , ainsi que de tous les autres quadrupèdes , par un caractère unique qui est d'avoir le corps couvert de grosses écailles au lieu de poil : d'ailleurs c'est un animal des climats les plus chauds de l'ancien continent , au lieu que les mangeurs de fourmis dont le corps est couvert de poil , ne se trouvent que dans les parries méridionales du nouveau monde ; il ne reste donc plus que quatre espèces au lieu des six annoncées par Seba , & de ces quatre espèces , il n'y en a qu'une de reconnoissable par ses descriptions : c'est la troisième de celles que nous décrivons ici , c'est-à-dire , celle du fourmiller auquel , à la vérité , Seba ne donne qu'un doigt à chaque pied de devant (*f*) , quoiqu'il en ait deux , mais

(*f*) N.º 3. *Tamandua* ou *Coati d'Amérique blanche* différente. Cet animal est tout-à-fait différent du précédent (Il entend celui de la planche XXXVII , fig. n.º 2. Voyez la note suivante). La tête en est beaucoup plus courte & les oreilles beaucoup plus petites , les yeux un peu plus grands & la partie inférieure du museau tant soit peu plus longue. Leurs langues sont plus ressemblantes ; l'une &

qui malgré ce caractère manchot, ne peut être que notre fourmiller. Les trois autres sont si mal décrits qu'il n'est pas possible de les rapporter à leur véritable espèce. J'ai cru devoir citer ici ces descriptions en entier, non-seulement pour prouver ce que je viens d'avancer, mais pour donner une idée de ce gros ouvrage de Seba, & pour qu'on juge de la confiance qu'on peut accorder à cet Écrivain. L'animal qu'il désigne par le nom de *Tamandua murmecophage d'Amérique*, tome I, page 60, & dont il donne la figure, pl. XXXVII, n.º 2, ne peut se rapporter à aucun des trois dont il est ici question; il ne faut pour en être convaincu, que lire la description de

l'autre est longue & étroite, & propre à prendre & à avaler des fourmis. Les épaules sont larges, le corps court & épais, les pieds de devant présentent un doigt armé d'un ongle large & courbé. Les jambes & les pieds de derrière imitent ceux d'un singe. Son poil blanchâtre & laineux est plus court que celui du précédent; il en est de même de sa queue crépue; cet animal est compté parmi un des plus rares de son espèce. Les Éthiopiens de Surinam les appellent *Coati*, & racontent que quand ils se sentent pris ils se mettent tellement en rond, ayant leurs pieds si fermement attachés l'un contre l'autre,

l'Auteur (g). Le second qu'il indique sous

qu'à moins qu'ils ne se redressent d'eux-mêmes , il ne seroit pas possible d'en venir à bout de force. Ils meurent dans un moment dès qu'on les trempe dans l'esprit-de-vin ou dans la liqueur *kilduivel*. Seba , vol. I, pages 60 & 61 , pl. XXXVII , fig. n.º 3.

(g) N.º 2. *Tamandua murmecophage d'Amérique*. Cet animal est extrêmement commun dans les Indes occidentales , mais nous n'en avons jamais vu qu'on eût transporté des Indes orientales , ni entendu dire qu'il s'en trouvât. Quelques Savans se font des idées toutes merveilleuses de cet animal ; les uns le prennent pour le lion *formicarius* , les autres pour le *formica-leo* , ceux-ci pour le *formica-vulpes* , & les autres pour le *formica-lupus*. M. Poupard , page 235 des *Mémoires de l'Académie royale des Sciences* , année 1704 , a remarqué que cet animal étoit gris , semblable à une araignée , & qu'il tendoit même des embûches aux fourmis. Cette comparaison ne nous paroît pas fort juste. Bastamantanus qui a fait un livre entier sur les reptiles , dont il est fait mention dans les Livres saints , regarde le *murmecoleo* , nom que quelques personnes lui donnent , pour une espèce d'escarbot qu'on appelle *Escarbot cornu* , & que les Allemands nomment *Cers-volant* (tout ceci est , comme l'on voit , fort important & fort utile pour la description d'un animal quadrupède) : mais , continue l'auteur , toutes ces descriptions & plusieurs autres n'expriment point la nature de cet animal dont nous donnons la figure prise sur l'original : celui que l'on voit ici est incarnat , couvert d'un poil doux & comme la laine , au cou court , aux épaules larges , à la tête & au museau long & étroit , d'où sort une longue langue propre à prendre

du Tamanoir, Tamandua, &c. 61

le nom de *Tamandua-guacu du Bresil*, ou & à avaler les fourmis qui lui servent de nourriture. La sagesse du Créateur a donné à ces animaux les organes qui leur étoient nécessaires pour qu'ils pussent se pourvoir de leur nourriture à leur goût & à leur volonté. Les pattes de devant, ainsi que celles d'un ours, ont chacune, outre les doigts ordinaires trois autres doigts qui ont crû par-dessus les autres & qui sont armés d'un ongle crochu, lequel est principalement très-grand dans le doigt du milieu. C'est-là avec quoi ils grattent la terre & en tirent les nids des fourmis. Les narines placées très-proche de la gueule, sont étroites, rudes & garnies de poils, dont ils se servent pour flairer où est leur manger. Les oreilles sont oblongues ou pendantes; les pieds de derrière, dans cette espèce de tamandua comme dans les ours, sont partagés en cinq doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & sont contenus outre cela sur des talons très-larges. La queue longue & velue finit en pointe, & ils s'en servent, ainsi que les singes, à se tenir fortement attachés aux arbres: la partie propre à la génération dans les mâles est remarquable; ils portent leurs testicules cachés sous la peau & en dedans. Les fourmis, tant grandes que petites, deviennent la proie de ces animaux, qui à leur tour servent aux hommes, sur-tout dans la Médecine. Seba, vol. I, page 60, pl. XXXVII, fig. n.º 2. Il faut être bien aveuglément confiant pour établir quelque chose sur une pareille description, & pour la rapporter au tamanoir ou tamandua-guacu, comme l'a fait M. Linnæus, & de ne donner en même temps à cet animal que trois doigts aux pieds de devant, tandis que par cette description même, il y en a trois outre les doigts ordinaires, trois,

l'Ours qui mange les fourmis (h), pages 65

dit-on, qui ont crû par-dessus les autres, chose absurde & qui auroit dû faire douter de tout le reste.

(h) N.º 2. *Tamandua-guacu* du Brésil, ou l'Ours qui mange les fourmis. C'est ici la plus grande de toutes ces espèces d'animaux que nous ayons vu. Marcgrave la nomme *Tamandua-guacu*, & Cardan, *Ursus formicarius*, c'est-à-dire, l'Ours qui mange les fourmis. Cet animal a le corps long, les épaules hautes & larges, la tête fort étendue, le museau diminuant insensiblement, & les narines amples & ouvertes. Sa longue langue qu'il peut tirer en avant d'un huitième de coudée, ce qui lui est très-avantageux pour attraper les fourmis, finit en une pointe dont le bout forme un petit rond; ses oreilles sont longues & pendantes, ses yeux assez grands sont défendus par d'épaisses paupières; son museau est long, tout ridé, garni de peu de poil; sa tête qui est plate & petite est couverte de poils assez pressés; tout le reste du corps de cet animal est velu de poils longs & épais assez semblables à des foies de cochon, mais qui cependant près de la peau deviennent cotonneux & plus fins; leur couleur est d'un châtain-clair, & sous le ventre d'un brun plus foncé; le dessus de la queue, qui est longue & finissant en pointe, est d'un fauve-clair; sa femelle, ici dépeinte, a huit tettes qui sortent hors du ventre, à savoir trois de chaque côté, & deux entre les pieds de devant. Des témoins dignes de foi rapportent qu'elle met bas à chaque portée autant de petits qu'elle a de tettes, en quoi elle auroit conformité avec les truies qui ne mettent bas beaucoup de petits d'une ventrée, que lorsqu'elles ont plusieurs tettes. Les pieds de devant & de derrière

du Tamanoir, Tamandua, &c. 63

É. 66, pl. XL, fig. n.º 1, est indiqué ne différent de ceux qu'on a décrits au n.º 2 de la planche précédente (il auroit dû dire de la pl. XXXVII; car la planche précédente à celle-ci est la planche XXXIX, où il n'est pas question des mangeurs de fourmis) qu'en ce qu'ils sont plus grands; les plus grosses fourmis lui servent de nourriture.

Nous conservons dans notre Cabinet six espèces de ces animaux mangeurs de fourmis, qui diffèrent entre eux ou par une forme particulière ou par la tête, les pieds & les ongles. La tamandua, représentée au n.º 2, qui suit (NOTA. Qu'il s'agit ici de l'ysquiepatl qui est plus différente d'un Tamandua qu'un chat ne l'est d'un chien), est d'un quart plus petite que celle-ci, & a aussi la tête, les oreilles & les yeux plus petits: son pied de devant a un seul ongle fort & crochu; & celui de derrière a trois doigts & trois ongles, au lieu que les quatre autres espèces ont cinq doigts armés d'autant d'ongles. Leur poil est doux, cotonneux, de la couleur de celui d'un jeune lièvre. La cinquième espèce de tamandua est de la même figure, d'un poil rouge-pâle qui est sur le dos d'un blanc-argenté, & dessous d'un cendré-jaunâtre; cette espèce a quatre têtes & quatre mamelons, deux sous les jambes de devant & deux sous celles de derrière (cette cinquième espèce, qui est de la même figure que celle qui la précède, est donc encore une espèce d'ysquiepatl & non pas de tamandua). La sixième espèce a le museau plus long & les oreilles éteffées comme celles d'un renard; toutes ces espèces n'ont point de dents. Seba, vol. I, pages 65 & 66, Tab. 40, fig. n.º 1. On ne fait ce que veut dire ici l'Auteur, ni ce que ce peut être que cette sixième espèce: on voit seulement qu'il se contredit d'une manière manifeste lorsqu'il avance que toutes ces espèces n'ont point de dents,

d'une manière vague & équivoque ; cependant je penserois, avec M.^{rs} Klein (i) & Linnaeus, que ce pourroit être le vrai *tamandua-guacu* ou *tamanoir*, mais si mal décrit & si mal représenté que M. Linnaeus (k) a réuni sous une seule espèce le premier & le second de ces animaux de Seba, c'est-à-dire, celui de la *pl. XXXVII*, *fig. n.º 2*, & celui de la *planche XL*, *fig. n.º 1*. M. Brisson a regardé ce dernier comme une espèce particulière, mais je ne crois pas que l'établissement de cette espèce soit fondé, non plus que le reproche qu'il fait à M. Klein de l'avoir confondue avec celle du tamanoir : il paroît que le seul reproche qu'on puisse faire à M. Klein, est d'avoir joint à la bonne description

puisque l'ysquiepatil, qui est nommément compris dans les six, a des dents, & même en grand nombre. En voilà plus qu'il n'en faut pour juger & l'ouvrage & l'auteur. Il est fâcheux que la plupart des gens qui font des cabinets d'Histoire Naturelle, ne soient pas assez instruits, & que pour satisfaire leur petite vanité & faire valoir leur collection, ils entreprennent d'en publier des descriptions toujours remplies d'exagérations, d'erreurs & de bévues qui demandent plus de temps pour être réformées qu'il n'en a fallu pour les écrire.

(i) Klein, de *quadrup.* pag. 45.

(k) Linn. *Sysl. nat.* edit. X, pag. 35.

qu'il nous donne de cet animal, dont la peau bourrée est conservée dans le cabinet de Dresde, les indications fautives de Seba. Enfin le troisième de ces animaux, dont on trouve la figure dans cet ouvrage, *vol. II, page 48, pl. XLVII, n.º 2*, est si mal décrit que je ne puis me persuader, malgré la confiance que j'ai à M.^{rs} Linnaeus & Brisson, qu'on puisse sur la description & la figure de l'Auteur, rapporter, comme ils l'ont fait, cet animal au *tamandua-i*, que j'appelle simplement *tamandua* : je demande seulement qu'on lise encore cette description (1) & qu'on juge. Quelque désagréables, quelque ennuyeuses que soient des discussions de cette espèce, on ne peut les éviter dans les détails de l'Histoire Naturelle : il faut,

(1) *Tamandua d'Amérique petit, ou le mangeur de fourmis, dépeint avec un nid de ces insectes.* Voilà comme il embrasse avec les ongles de ses pieds de devant le nid de fourmis, desquelles il fait uniquement ses repas. Voyez sa tête oblongue, mince, étroite, ses oreilles courtes, son museau pointu qui cache sa langue grande & menue, avec laquelle il attrape les fourmis & les avale, ainsi que nous nous proposons de le montrer à l'œil dans les planches qui suivront (*Il ne montre rien dans les planches suivantes*); sa tête, ses jambes, ses pieds, sa queue

avant d'écrire sur un sujet, souvent très-peu connu, en écarter autant qu'il est possible toutes les obscurités, marquer en passant les erreurs qui ne manquent jamais de se trouver en nombre sur le chemin de la vérité à laquelle il est souvent très-difficile d'arriver, moins par la faute de la Nature que par celle des Naturalistes.

Ce qui résulte de plus certain de cette critique; c'est qu'il existe réellement trois espèces d'animaux auxquels on a donné le nom commun de *mangeurs de fourmis*; que ces trois espèces sont le tamanoir, le tamandua & le fourmiller; que la quatrième espèce, donnée sous le nom de *fourmiller aux longues oreilles* par M. Brisson, est douteuse aussi-bien que les autres espèces indiquées par Seba. Nous & le devant de son corps sont jaune-paillé, le derrière du corps est d'un roux-brun; il porte en bandoulière, sur la poitrine, un baudrier de poils soyeux qui se perdent vers le milieu du dos avec les autres soies qui commencent dès-lors à le couvrir; sa queue est courte, presque rase & recourbée en dedans. Seba, vol. II, pag. 48, Tab. 47, fig. n.º 2.

NOTA. Les derniers caractères de cette description conviennent assez au tamandua, mais en général elle est trop peu exacte pour qu'on puisse l'affirmer.

du Tamanoir, Tamandua, &c. 67

avons vu le tamanoir & le fourmiller, nous en avons les dépouilles au Cabinet du Roi; ces espèces sont certainement très-différentes l'une de l'autre & telles que nous les avons décrites, mais nous n'avons pas vu le tamandua, & nous n'en parlons que d'après Pison & Marcgrave qui sont les seuls Auteurs qu'on puisse consulter sur cet animal, puisque tous les autres n'ont fait que les copier.

Le tamandua fait, pour ainsi dire, la moyenne proportionnelle entre le tamanoir & le fourmiller pour la grandeur du corps, il a, comme le tamanoir, le museau fort alongé & quatre doigts aux pieds de devant; mais il a, comme le fourmiller, la queue dégarnie de poil à l'extrémité, par laquelle il se suspend aux branches des arbres. Le fourmiller a aussi la même habitude: dans cette situation, ils balancent leur corps, approchent leur museau des trous & des creux d'arbres, ils y insinuent leur longue langue & la retirent ensuite brusquement pour avaler les insectes qu'elle a ramassés.

Au reste, ces trois animaux, qui diffèrent si fort par la grandeur & par les

proportions du corps , ont néanmoins beaucoup de choses communes , tant pour la conformation que pour les habitudes naturelles : tous trois se nourrissent de fourmis , & plongent aussi leur langue dans le miel & dans les autres substances liquides ou visqueuses ; ils ramassent assez promptement les miettes de pain & les petits morceaux de viande hachée ; on les apprivoise & on les élève aisément ; ils soutiennent long-temps la privation de toute nourriture ; ils n'avalent pas toute la liqueur qu'ils prennent en buvant , il en retombe une partie qui passe par les narines ; ils dorment ordinairement pendant le jour , & changent de lieu pendant la nuit ; ils marchent si mal qu'un homme peut les atteindre facilement à la course dans un lieu découvert. Les Sauvages mangent leur chair qui cependant est d'un très-mauvais goût.

On prendroit de loin le tamanoir pour un grand renard , & c'est par cette raison que quelques Voyageurs l'ont appelé *Renard américain* ; il est assez fort pour se défendre d'un gros chien & même

du Tamanoir, Tamandua, & c. 69

d'un Jaguar ; lorsqu'il en est attaqué il se bat d'abord debout , & , comme l'ours , il se défend avec les mains dont les ongles sont meurtriers ; ensuite il se couche sur le dos pour se servir des pieds comme des mains , & dans cette situation il est presque invincible & combat opiniâtrément jusqu'à la dernière extrémité , & même lorsqu'il a mis à mort son ennemi , il ne le lâche que très-long-temps après ; il résiste plus qu'un autre au combat , parce qu'il est couvert d'un grand poil touffu , d'un cuir fort épais , & qu'il a la chair peu sensible & la vie très-dure.

Le tamanoir , le tamandua & le fourmiller sont des animaux naturels aux climats les plus chauds de l'Amérique , c'est-à-dire , au Brésil , à la Guiane , aux pays des Amazones , &c. On ne les trouve point en Canada ni dans les autres contrées froides du nouveau monde , on ne doit donc pas les retrouver dans l'ancien continent ; cependant Kolbe (*m*) & Desmarchais (*n*) ont écrit qu'il y avoit de ces animaux en Afrique , mais il me

(*m*) Description du Cap de Bonne-espérance , par Kolbe , tome III , page 43.

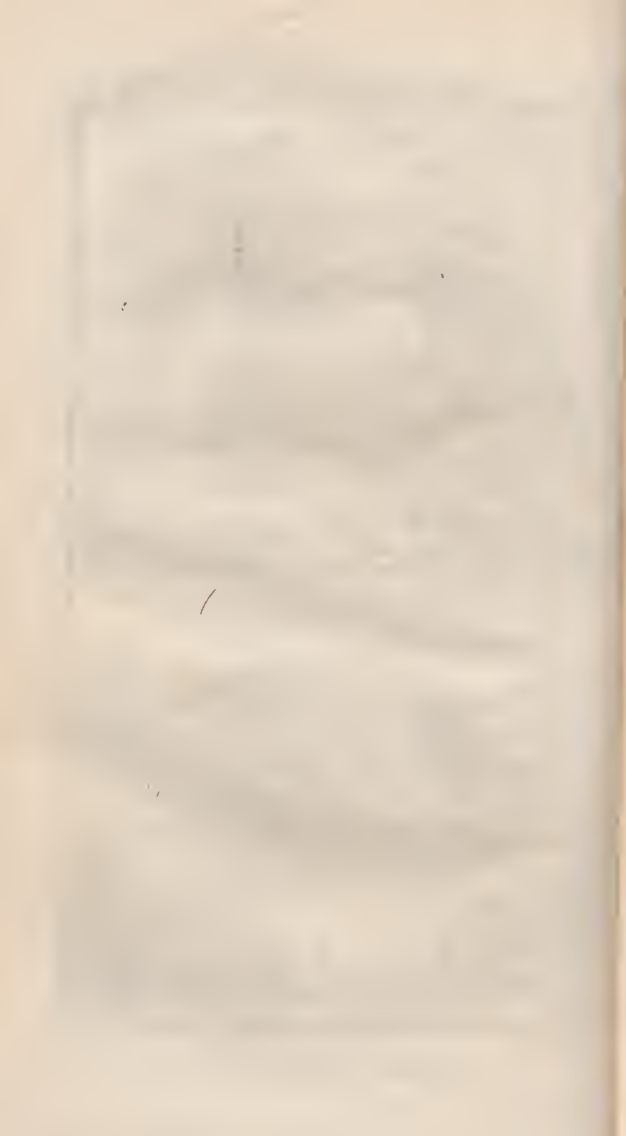
(*n*) Voyage de Desmarchais , tome III , page 307.

patoît qu'ils ont confondu le pangolin ou lézard écaillé avec nos fourmilliers. C'est peut-être d'après un passage de Marcgrave où il est dit : *Tamandua-guacu Brasiliensibus, Congensibus (ubi & frequens est) umbulu dictus*, que Kolbe & Desmarchais sont tombés dans cette erreur ; & en effet, si Marcgrave entend par *Congensibus* les Naturels de Congo, il aura dit le premier que le tamanoir se trouvoit en Afrique, ce qui cependant n'a été confirmé par aucun autre témoin digne de foi. Marcgrave lui-même n'avoit certainement pas vu cet animal en Afrique, puisqu'il avoue qu'en Amérique même il n'en a vu que les dépouilles. Desmarchais en parle assez vaguement, il dit simplement qu'on trouve cet animal en Afrique comme en Amérique, mais il n'ajoute aucune circonstance qui puisse prouver le fait ; & à l'égard de Kolbe nous comptons pour rien son témoignage, car un homme qui a vu au Cap de Bonne-espérance des élans & des loups-cerviers tous semblables à ceux de Prusse, peut bien aussi y avoir vu des tamandua. Aucun des Auteurs qui ont écrit sur les productions de l'Afrique



LE FOURMILLER.

B. dir.



du Tamanoir, Tamandua, &c. 71

& de l'Asie, n'ont parlé des tamandua, & au contraire tous les Voyageurs & presque tous les Historiens de l'Amérique en font mention précise; de Léry, de Laët (o), le P. d'Abbeville (p), Maffé (q), Faber, Nieremberg (r), & M. de la Condamine (s), s'accordent à dire avec Pison, Barrère, &c. que ce sont des animaux Naturels aux pays chauds de l'Amérique; ainsi nous ne doutons pas que Desmarchais & Kolbe ne se soient trompés, & nous croyons pouvoir assurer de nouveau que ces trois espèces d'animaux n'existent pas dans l'ancien continent.

(o) Description des Indes occidentales, par Jean de Laët, pages 485 & 556.

(p) Mission en l'île de Maragnon, par le Père d'Abbeville. Paris, 1614, page 248.

(q) Histoire des Indes, par Maffé, traduite par de Pure. Paris, 1665, page 72.

(r) Euseb. Nieremberg, *Hist. nat.* Antuerpix, 1635, pag. 190 & 191.

(s) Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, page 167.



LE PANGOLIN (a),
 ET
LE PHATAGIN (b).

CES animaux sont vulgairement connus sous le nom de *Lézards écailleux* ; nous avons cru devoir rejeter cette dénomination,

(a) *Pangolin* ou *Panggoeling*, nom que les Indiens de l'Asie méridionale donnent à cet animal : & que nous avons adopté. Les François habitués aux Indes orientales, l'ont appelé *Lézard écailleux* & *Diable de Java*. *Panggoeling*, selon Seba, signifie, dans la langue de Java, un animal qui se met en boule.

Lacertus Indicus squamosus. Bontii, *Ind. orient. &c.* page 60.

Lézard écaille. *Mémoire pour servir à l'Histoire des Animaux*, partie III, page 87.

Armodillus squamatus major Ceylanicus, seu *Diabolus Tajovanicus dictus*. Seba, vol. I, pag. 88, Tab. 54, fig. 1; & Tab. 53, fig. 5.

Myrmecophaga pedibus pentadactylis. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 63. — *Manis pedibus pentadactylis*, *palmis pentadactylis*, edit. VI, pag. 8. — *Manis manibus pentadactylis*, *pedibus pentadactylis*, edit. X, pag. 36.

Pholidotus pedibus anticis & posticis pentadactylis, *squamis subrotundis*. *Pholidotus*. Le Pholidote. Brisson, *Regn. animal.* pag. 29.

(b) Le

du Pangolin & du Phatagin. 73

dénomination, 1.^o parce qu'elle est composée, 2.^o parce qu'elle est ambiguë & qu'on l'applique à ces deux espèces, 3.^o parce qu'elle a été mal imaginée; ces animaux étant non-seulement d'un autre genre, mais même d'une autre classe que les lézards qui sont des reptiles ovipares,

(b) Le *Phatagin* ou *Phatagen*, nom de cet animal aux Indes orientales, & que nous avons adopté.

Lacertus squamosus peregrinus. Clusii, *Exotic.* pag. 374.

Lacerta Indica Yvannæ congener. Aldrov. *de quadr. digit. ovipar.* pag. 667 & 668 *Nota*. Qu'il y a erreur dans cette phrase indicative, le pangolin étant non-seulement d'un genre, mais d'une classe différente de l'iguane qui est un lézard ovipare.

Lézard de Clusius. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux*, partie III, page 89.

Lézard des Indes orientales, appelé par les gens du pays, *Phatagen*. *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, année 1703, page 39.

Pholidotus pedibus anticis & posticis tetradaçylis, squamis mucronatis, caudâ longissimâ . . . Pholidotus longicaudatus. Le Pholidote à longue queue. Briffon, *Regn. animal.* pag. 31. *Nota*. Qu'il y a erreur dans cette phrase indicative, le phatagin ayant, comme le pangolin, cinq doigts, ou plutôt cinq ongles, à tous les pieds *Voyez au tome XXI de l'édition en trente-un volumes, la description & la comparaison de ces deux animaux avec la figure qui représente ces cinq doigts.*

Tome IV. Quadrupèdes. D

au lieu que le Pangolin & le Phatagin sont des quadrupèdes vivipares : ces noms sont d'ailleurs ceux qu'ils portent dans leur pays natal, nous ne les avons pas créés, nous les avons seulement adoptés.

Tous les lézards sont recouverts en entier & jusque sous le ventre d'une peau lisse & bigarrée de taches qui représentent des écailles, mais le pangolin & le phatagin n'ont point d'écailles sous la gorge, sous la poitrine, ni sous le ventre; le phatagin, comme tous les autres quadrupèdes, a du poil sur toutes ces parties inférieures du corps; le pangolin n'a qu'une peau lisse & sans poils. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux ne sont pas collées en entier sur la peau, elles y sont seulement infixées & fortement adhérentes par leur partie inférieure; elles sont mobiles comme les piquans du porc-épic, & elles se relèvent ou se rabaissent à la volonté de l'animal, elles se hérissent lorsqu'il est irrité, elles se hérissent encore plus lorsqu'il se met en boule comme le hérisson : ces écailles sont si grosses, si dures & si poignantes

du Pangolin & du Phatagin. 75

qu'elles rebutent tous les animaux de proie, c'est une cuirasse offensive qui blesse autant qu'elle résiste; les plus cruels & les plus affamés, tels que le tigre, la panthère, &c. ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés, ils les foulent, ils les roulent, mais en même temps ils se font des blessures douloureuses dès qu'ils veulent les saisir; ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraser, ni les étouffer en les surchargeant de leur poids. Le renard qui craint de prendre avec la gueule le hérisson en boule dont les piquans lui déchirent le palais & la langue, le force cependant à s'étendre en le foulant aux pieds & le pressant de tout son poids; dès que la tête paroît, il la saisit par le bout du museau & met ainsi le hérisson à mort; mais le pangolin & le phatagin sont de tous les animaux, sans en excepter même le porc-épic, ceux dont l'armure est la plus forte & la plus offensive, en sorte qu'en contractant leur corps & présentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Au reste, lorsque le pangolin & le

phatagin se resserrent, ils ne prennent pas, comme le hérisson, une figure globuleuse & uniforme, leur corps en se contractant se met en peloton, mais leur grosse & longue queue reste au dehors & sert de cercle ou de lien au corps; cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux pourroient être saisis, se défend d'elle-même, elle est garnie dessus & dessous d'écaillés aussi dures & aussi tranchantes que celles dont le corps est revêtu, & comme elle est convexe en dessus & plate en dessous, & qu'elle a la forme à peu près d'une demipyramide, les côtés anguleux sont revêtus d'écaillés en équerre pliées à angle droit, lesquelles sont aussi grosses & aussi tranchantes que les autres, en sorte que la queue paroît être encore plus soigneusement armée que le corps dont les parties inférieures sont dépourvues d'écaillés.

Le pangolin est plus gros que le phatagin, & cependant il a la queue beaucoup moins longue; ses pieds de devant sont garnis d'écaillés jusqu'à l'extrémité, au lieu que le phatagin a les pieds, &

du Pangolin & du Phatagin. 77

même une partie des jambes de devant dégarnis d'écaillés & couverts de poil. Le pangolin a aussi les écaillés plus grandes, plus épaisses, plus convexes & moins cannelées que celles du phatagin qui sont armées de trois pointes très-piquantes, au lieu que celles du pangolin sont sans pointes & uniformément tranchantes. Le phatagin a du poil aux parties inférieures, le pangolin n'en a point du tout sous le corps, mais entre les écaillés qui lui couvrent le dos il sort quelques poils gros & longs comme des soies de cochon, & ces longs poils ne se trouvent pas sur le dos du phatagin. Ce sont-là toutes les différences essentielles que nous avons remarquées en observant les dépouilles de ces deux animaux qui sont si différens de tous les autres quadrupèdes, qu'on les a regardés comme des espèces de monstres. Les différences que nous venons d'indiquer étant générales & constantes, nous croyons pouvoir assurer que le pangolin & le phatagin sont deux animaux d'espèces distinctes & séparées; nous avons reconnu ces rapports & ces différences,

non-seulement par l'inspection des trois sujets que nous avons vus , mais aussi par la comparaison de tous ceux qui ont été observés par les Voyageurs & indiqués par les Naturalistes.

Le pangolin a jusqu'à six, sept & huit pieds de grandeur, y compris la longueur de la queue, lorsqu'il a pris son accroissement entier, la queue qui est à peu près de la longueur du corps, paroît être moins longue quand il est jeune ; les écailles sont aussi moins grandes, plus minces & d'une couleur plus pâle, elles prennent une teinte plus foncée lorsque l'animal est adulte, & elles acquièrent une dureté si grande qu'elles résistent à la balle du mousquet. Le phatagin est, comme nous l'avons dit, bien plus petit que le pangolin ; tous deux ont quelques rapports avec le tamanoir & le tamandua ; comme eux, le pangolin & le phatagin ne vivent que de fourmis ; ils ont aussi la langue très-longue, la gueule étroite & sans dents apparentes, le corps très-alongé, la queue aussi fort longue & les ongles des pieds à peu près de la même grandeur & de

du Pangolin & du Phatagin. 79

la même forme, mais non pas en même nombre; le pangolin & le phatagin ont cinq ongles à chaque pied, au lieu que le tamanoir & le tamandua n'en ont que quatre aux pieds de devant; ceux-ci sont couverts de poil; les autres sont armés d'écaillés, & d'ailleurs ils ne sont pas originaires du même continent; le tamanoir & le tamandua se trouvent en Amérique, le pangolin & le phatagin aux Indes orientales & en Afrique où les Nègres les appellent *Quogelo* (c); ils en

(c) On trouve dans les bois un animal à quatre pieds que les Nègres appellent *Quogelo*. Depuis le cou jusqu'à l'extrémité de la queue, il est couvert d'écaillés faites à peu près comme les feuilles de l'artichaud, un peu plus pointues: elles sont serrées, assez épaisses & suffisamment fortes pour le défendre des griffes & des dents des animaux qui l'attaquent. Les tigres & les léopards lui donnent la chasse sans relâche, & n'ont pas de peine à le joindre, parce qu'il s'en faut bien qu'il aille aussi vite que ces animaux; il ne laisse pas de fuir, mais comme il est bientôt attrapé, & que ses ongles & sa gueule lui seroient de foibles défenses contre des animaux qui ont de terribles dents & des griffes bien fortes & bien aiguës, la Nature lui a enseigné de se mettre en boule en pliant sa queue sous son ventre & se ramassant de telle manière qu'il ne présente de tous côtés que les pointes de

mangent la chair qu'ils trouvent délicate & saine ; ils se servent des écailles à plusieurs petits usages. Au reste , le pangolin & le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure ; ils sont doux , innocens & ne font aucun mal ; ils ne se nourrissent que d'insectes ; ils courent lentement & ne peuvent échapper à l'homme qu'en se

ses écailles. Le tigre ou le léopard ont beau le tourner doucement avec leurs griffes , ils se piquent dès qu'ils veulent le faire un peu rudement , & sont contraints de le laisser en repos. Les Nègres l'affoiment à coups de bâton , l'écorchent , vendent sa peau aux Blancs & mangent sa chair ; ils disent qu'elle est blanche & délicate. Sa tête & son museau , que sa figure pourroit faire prendre pour une tête & un bec de canard , renferme une langue extrêmement longue , imbibée d'une liqueur onctueuse & tenace ; il cherche les fourmillères & les lieux de passage de ces insectes ; il étend sa langue & la fourre dans leur trou , ou l'aplatit sur le passage ; ces insectes y courent aussitôt attirés par l'odeur , & demeurent empêtrés dans la liqueur onctueuse , & quand l'animal sent que sa langue est bien chargée de ces insectes , il la retire & en fait sa curée. Cet animal n'est point méchant , il n'attaque personne , il ne cherche qu'à vivre , & pourvu qu'il trouve des fourmis , il est content & fait bonne chère. Les plus grands qu'on ait vus de cette espèce avoient huit pieds de longueur , y compris la queue qui en a bien quatre. *Voyage de Desmarchais , tome I, pages 200 & 211.*



LE PHATAGIN.

B. dir.



du Pangolin & du Phatagin. 81

cachant dans des trous de rochers ou dans des terriers qu'ils se creusent & où ils font leurs petits. Ce sont deux espèces extraordinaires, peu nombreuses, assez inutiles, & dont la forme bizarre ne paroît exister que pour faire la première nuance de la figure des quadrupèdes à celle des reptiles.



LES TATOUS (a).

LORSQUE l'on parle d'un quadrupède, il semble que le nom seul emporte l'idée d'un animal couvert de poil; & de même lorsqu'il est question d'un oiseau ou d'un poisson, les plumes & les écailles s'offrent à l'imagination, & paroissent être des attributs inséparables de ces êtres. Cependant la Nature, comme si elle vouloit se soustraire à toute méthode & échapper à nos vues les plus générales, dément nos idées, contredit nos dénominations; méconnoît nos caractères & nous étonne encore plus par ses exceptions que par ses loix. Les animaux quadrupèdes qu'on doit regarder comme faisant la première classe de

(a) *Tatu* ou *Tatou*, nom générique de ces animaux au Brésil. *Tatusia*, selon Maffée, *Histoire des Indes*. Paris, 1665, page 69. Les Espagnols ont appelé ces animaux *Armadillo*. Nous avons rejeté cette dernière dénomination, parce qu'on l'a également appliquée au pangolin & au phatagin qui sont des animaux très-différens des tatous pour l'espèce & pour le climat.

la Nature vivante, & qui sont, après l'homme, les êtres les plus remarquables de ce monde, ne sont néanmoins ni supérieurs en tout, ni séparés par des attributs constans, ou des caractères uniques de tous les autres êtres. Le premier de ces caractères, qui constitue leur nom & qui consiste à avoir quatre pieds, se retrouve dans les lézards, les grenouilles, &c. lesquels néanmoins diffèrent des quadrupèdes à tant d'autres égards, qu'on en a fait avec raison une classe séparée. La seconde propriété générale, qui est de produire des petits vivans, n'appartient pas uniquement aux quadrupèdes, puisqu'elle leur est commune avec les cétacées. Et enfin le troisième attribut qui paroït le moins équivoque, parce qu'il est le plus apparent, & qui consiste à être couvert de poil, se trouve, pour ainsi dire, en contradiction avec les deux autres dans plusieurs espèces qu'on ne peut cependant retrancher de l'ordre des quadrupèdes, puisqu'à l'exception de ce seul caractère, elles leur ressemblent par tous les autres. Et comme ces exceptions

apparentes de la Nature ne sont dans le réel que les nuances qu'elle emploie pour rapprocher les êtres même les plus éloignés, il faut ne pas perdre de vue ces rapports singuliers & tâcher de les saisir à mesure qu'ils se présentent. Les tatous au lieu de poil, sont couverts comme les tortues, les écrevisses & les autres crustacées d'une croûte ou d'un têt solide; les pangolins sont armés d'écaillés assez semblables à celles des poissons; les porc-épics portent des espèces de plumes piquantes & sans barbe, mais dont le tuyau est pareil à celui des plumes des oiseaux; ainsi, dans la classe seule des quadrupèdes, & par le caractère même le plus constant & le plus apparent des animaux de cette classe, qui est d'être couverts de poils, la Nature varie en se rapprochant de trois autres classes très-différentes, & nous rappelle les oiseaux, les poissons à écailles & les crustacées. Aussi faut-il bien se garder de juger la nature des êtres par un seul caractère, il se trouveroit toujours incomplet & fautif; souvent même deux & trois caractères, quelque généraux qu'ils puissent

être, ne suffisent pas encore; & ce n'est, comme nous l'avons dit & redit, que par la réunion de tous les attributs & par l'énumération de tous les caractères qu'on peut juger de la forme essentielle de chacune des productions de la Nature. Une bonne description & jamais de définitions, une exposition plus scrupuleuse sur les différences que sur les ressemblances, une attention particulière aux exceptions & aux nuances même les plus légères sont les vraies règles, & j'ose dire les seuls moyens que nous ayons de connoître la nature de chaque chose; & si l'on eût employé à bien décrire tout le temps qu'on a perdu à définir & à faire des Méthodes, nous n'eussions pas trouvé l'Histoire Naturelle au berceau, nous aurions moins de peine à lui ôter ses hochets, à la débarrasser de ses langes, nous aurions peut-être avancé son âge, car nous eussions plus écrit pour la science & moins contre l'erreur.

Mais revenons à notre objet. Il existe donc parmi les animaux quadrupèdes & vivipares plusieurs espèces d'animaux qui

ne sont pas couverts de poil. Les tatous sont eux seuls un genre entier dans lequel on peut compter plusieurs espèces qui nous paroissent être réellement distinctes & séparées les unes des autres : dans toutes, l'animal est revêtu d'un têt semblable pour la substance à celle des os ; ce têt couvre la tête, le cou, le dos, les flancs, la croupe & la queue jusqu'à l'extrémité, il est lui-même recouvert au dehors par un cuir mince, lisse & transparent ; les seules parties sur lesquelles ce têt ne s'étend pas, sont la gorge, la poitrine & le ventre qui présentent une peau blanche & grenue, semblable à celle d'une poule plumée ; & en regardant ces parties avec attention, l'on y voit de place en place des rudimens d'écailles qui sont de la même substance que le têt du dos ; la peau de ces animaux, même dans les endroits où elle est la plus souple, tend donc à devenir osseuse, mais l'ossification ne se réalise en entier qu'où elle est la plus épaisse, c'est-à-dire, sur les parties supérieures & extérieures du corps & des membres. Le têt qui recouvre toutes ces parties supérieures, n'est pas d'une seule

pièce comme celui de la tortue ; il est partagé en plusieurs bandes sur le corps, lesquelles sont attachées les unes aux autres par autant de membranes qui permettent un peu de mouvement & de jeu dans cette armure. Le nombre de ces bandes ne dépend pas, comme on pourroit l'imaginer, de l'âge de l'animal, les tatous qui viennent de naître & les tatous adultes ont, dans la même espèce, le même nombre de bandes, nous nous en sommes convaincus en comparant les petits aux grands, & quoique nous ne puissions pas assurer que tous ces animaux ne se mêlent ni ne peuvent produire ensemble ; il est au moins très-probable, puisque cette différence du nombre des bandes mobiles est constante, que ce sont ou des espèces réellement distinctes, ou au moins des variétés durables & produites par l'influence des divers climats. Dans cette incertitude que le temps seul pourra fixer, nous avons pris le parti de présenter tous les tatous ensemble & de faire néanmoins l'énumération de chacun d'eux, comme si c'étoit en effet autant d'espèces particulières.

Le Père d'Abbeville (b) nous paroît être le premier qui ait distingué les tatous par des noms ou des épithètes qui ont été pour la plupart adoptées par les Auteurs qui ont écrit après lui. Il en indique assez clairement six espèces. 1.° Le *Tatououassou*, qui probablement est celui que nous appelons *Kabassou*; 2.° le *Tatouète*, que Marcgrave a aussi appelé *Tatuète*, & auquel nous conserverons ce nom; 3.° le *Tatou-peb*, qui est le *Tatupeba* ou l'*Encuberto* de Marcgrave, auquel nous conserverons ce dernier nom; 4.° le *Tatou-apar* qui est le *Tatu-apara* de Marcgrave, auquel nous conserverons encore son nom; 5.° le *Tatou-ouinchum* qui nous paroît être le même que le *Cirquinchum*, & que nous appellerons *Cirquinçon*; 6.° le *Tatou-miri*, le plus petit de tous, qui pourroit bien être celui que nous appellerons *Cachicame*. Les autres Voyageurs ont confondu les espèces, ou ne les ont indiquées que par des noms génériques. Marcgrave a distingué & décrit l'*Apar*, l'*Encubert* & le

(b) Mission au Maragnon, par le Père d'Abbeville, Capucin. Paris, 1614, page 247.

Tatuète ; Wormius & Grew ont décrit le *Cachicame*, & Grew seul a parlé du *Cirquinçon*; mais nous n'avons eu besoin d'emprunter que les descriptions de l'apar & du cirquinçon, car nous avons vu les quatre autres espèces.

Dans toutes, à l'exception de celle du cirquinçon, l'animal a deux boucliers osseux, l'un sur les épaules & l'autre sur la croupe; ces deux boucliers sont chacun d'une seule pièce, tandis que la cuirasse, qui est osseuse aussi & qui couvre le corps, est divisée transversalement & partagée en plus ou moins de bandes mobiles & séparées les unes des autres par une peau flexible. Mais le cirquinçon n'a qu'un bouclier, & c'est celui des épaules; la croupe, au lieu d'être couverte d'un bouclier, est revêtue jusqu'à la queue par des bandes mobiles pareilles à celles de la cuirasse du corps. Nous allons donner des indications claires & de courtes descriptions de chacune de ces espèces. Dans la première, la cuirasse qui est entre les deux boucliers est composée de trois bandes, dans la seconde elle l'est de six, dans la troisième de huit, dans la

quatrième de neuf, dans la cinquième de douze, & enfin dans la sixième il n'y a, comme nous venons de le dire, que le bouclier des épaules, qui soit d'une seule pièce; l'armure de la croupe, ainsi que celle du corps, sont partagées en bandes mobiles qui s'étendent depuis le bouclier des épaules jusqu'à la queue, & qui sont au nombre de dix-huit.

L'APAR (c) ou le TATOU à trois bandes.

Le premier auteur qui ait indiqué cet

(c) Apar, *Tatu apara*, nom de cet animal au Brésil, & que nous avons adopté.

Armadillo seu Tatu genus alterum. Clusii. Exotie. pag. 109.

Tatu apara. Marcgrav. Hist. Brasil. pag. 232.

Tatu seu Armadillo. Pison, Hist. nat. Brasil. pag. 100.

Tatu apara. Armadilli tertia species Marcgravii. Ray, Synops. quadrup. pag. 234.

Tatu seu Armadillo orientalis, loricâ ossâ toto corpore tectus. Seba, vol. I, pag. 62. Tab. 38, fig. 2 & 3. Nota. Qu'il y a erreur dans cette phrase indicative, cet animal ne se trouvant qu'en Amérique & point aux Indes Orientales.

Tatu Gesneri, Tatu apara Marcgravii. Barrère, Hist. Franc. equin. pag. 163.

animal par une description, est Charles de l'Écluse (*Clusius*), il ne l'a décrit que d'après une figure ; mais on reconnoît aisément aux caractères qu'elle représente, & qui sont trois bandes mobiles sur le dos, & la queue très-courte, que c'est le même animal que celui dont Marcgrave nous a donné une bonne description sous le nom de *Tatu-apara* ; il a la tête oblongue & presque pyramidale, le museau pointu, les yeux petits, les oreilles courtes & arrondies, le dessus de la tête couvert d'un casque d'une seule pièce ; il a cinq doigts à tous les pieds, dans ceux du devant les deux ongles du milieu sont très-grands, les deux latéraux sont plus petits, & le cinquième, qui est l'extérieur & qui est fait en forme d'ergot, est encore plus petit que tous les autres ; dans les pieds de derrière les cinq ongles

Erinaceus loricatus cingulis tribus. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 66. — *Dasypus cingulis tribus*, edit. VI, pag. 6. — *Tricinctus. Dasypus cingulis tribus*, edit. X. pag. 51.

Cataphractus scutis duobus, cingulis tribus
Armadillo orientalis. L'armadille oriental. Brisson, *Regn. animal.* pag. 38. *Nota.* Même erreur au sujet de l'épithète *oriental*, copiée de Seba.

sont plus courts & plus égaux. La queue est très-courte, elle n'a que deux pouces de longueur, & elle est revêtue d'un têt tout autour; le corps a un pied de longueur sur huit pouces dans sa plus grande largeur. La cuirasse qui le couvre est partagée par quatre commissures ou divisions, & composée de trois bandes mobiles & transversales qui permettent à l'animal de se courber & de se contracter en rond; la peau qui forme les commissures est très-souple. Les boucliers qui couvrent les épaules & la croupe, sont composés de pièces à cinq angles très-élegamment rangées; les trois bandes mobiles entre ces deux boucliers sont composées de pièces quarrées ou barlongues, & chaque pièce est chargée de petites écailles lenticulaires d'un blanc-jaunâtre, Marcgrave ajoute que quand l'apar se couche pour dormir, ou que quelqu'un le touche & veut le prendre avec la main, il rapproche & réunit, pour ainsi dire, en un point ses quatre pieds, ramène sa tête sous son ventre, & se courbe si parfaitement en rond, qu'alors on le prendroit plutôt pour une coquille de mer que pour un

animal terrestre. Cette contraction si serrée se fait au moyen de deux grands muscles qu'il a sur les côtés du corps, & l'homme le plus fort a bien de la peine à le desserrer & à le faire étendre avec les mains. Pison & Ray n'ont rien ajouté à la description de Marcgrave qu'ils ont entièrement adoptée ; mais il est singulier que Seba, qui nous a donné une figure & une description qui se rapportent évidemment à celle de Marcgrave, non-seulement paroisse l'ignorer puisqu'il ne le cite pas, mais nous dise (d) avec ostentation, qu'*aucun Naturaliste n'a connu cet animal, qu'il est extrêmement rare, qu'il ne se trouve que dans les contrées les plus reculées des Indes orientales, &c.* tandis que c'est en effet l'apar du Bresil très-bien décrit par Marcgrave, & dont l'espèce est aussi connue qu'aucune autre, non pas aux Indes orientales, mais en Amélique où on le trouve assez communément. La seule différence réelle qui soit entre

(d) *Hunc remotissimi & maxime versùs orientem siti Indiae loci proferunt. . . . Animal hocce rarum admodum & haud vulgare est, nec ejus mentionem ab ullo auctorum factam reperimus, &c.* Seba, vol. I, pag. 62.

la description de Seba & celle de Marcgrave, est que celui-ci donne à l'apat cinq doigts à tous les pieds, au lieu que Seba ne lui en donne que quatre. L'un des deux s'est trompé, car c'est évidemment le même animal dont tous deux ont entendu parler.

Fabius Columna (e) a donné la description des figures d'un têt de tatou desséché & contracté en boule, qui paroît avoir quatre bandes mobiles. Mais comme cet auteur ne connoissoit en aucune manière l'animal dont il décrit la dépouille; qu'il ignoroit jusqu'au nom de *tatou*, duquel cependant Bellon avoit parlé plus de cinquante ans auparavant; que dans cette ignorance Columna lui compose un nom tiré du grec (*Cheloniscus*); que d'ailleurs il avoue que la dépouille qu'il décrit, a été recollée & qu'il y manquoit des pièces; nous ne croyons pas qu'on doive, comme l'ont fait nos nomenclateurs modernes (f),

(e) *Aquatil. & terrestrium animal. Obs.* Fab. Columna, auctore. Romæ, 1606, pag. 15, Tab. pag. 16, fig. 1, 2 & 3.

(f) *Quadricinctus. Dasypus cingulis quatuor.* Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 51, n.º 3.

Cataphractus scutis duobus, cingulis quatuor. . . .

prononcer qu'il existe réellement dans la Nature une espèce de tatou à quatre bandes mobiles; d'autant plus que depuis ces indications imparfaites données en 1606 par Fabius Columna, on ne trouve aucune notice dans les ouvrages des Naturalistes de ce tatou à quatre bandes, qui, s'il existoit en effet, se seroit certainement retrouvé dans quelques cabinets, ou bien auroit été remarqué par les voyageurs.

L'ENCUBERT (*g*) ou le TATOU
à six bandes.

L'Encoubert est plus grand que

Armadillo Indicus. L'armadille des Indes. Brisson, *Regn. animal.* pag. 39.

(*g*) Encoubert, *Encuberto* ou *Encubertado*, nom que les Portugais ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Tatou. *Obs. de Bellon*, pag. 211. *Nota*. Quoique Bellon ne parle pas dans sa description du nombre des bandes de son tatou, l'on peut croire que c'est le tatou à six bandes à l'inspection de sa figure, qui cependant est fort mal faite & très-dysproportionnée à tous autres égards.

Tatus seu *Echinus Brasilianus*. Aldrov. *de quadrup.*

l'Apar, il a le dessus de la tête, du
cou

digit. vivip. pag. 478, fig. pag. 480. *Nota.* Aldrovande ne parle pas du nombre des bandes, mais sa figure en indique distinctement six.

Tatupeba Brasilianis. Encuberto Lusitanis In dorso septem sunt divisuræ, cute fuscâ inter mediâ. Marc' grav. *Hist. Brasil.* pag. 231. *Nota.* Que ce mot *divisuræ*, ainsi que ceux de *juncturæ* & de *commisuræ*, signifient les intervalles entre les bandes, & non pas les bandes mêmes; en sorte que quand un auteur dit qu'il y a sept divisions, jointures ou commissures, cela n'indique que six bandes & non pas sept, le nombre de divisions étant nécessairement plus grand d'une unité que celui des bandes; je fais cette remarque parce que ces *juncturæ* ou *divisuræ* ont été prises pour les bandes elles-mêmes par quelques-uns de nos Naturalistes.

Tatu sive Armadillo prima Marcgravii. Ray, *Syn. quadrup.* pag. 233.

Sex cinctus. Dasypus cingulis senis, pedibus pentadactylis. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 51.

Cataphractus scutis duobus, cingulis sex . . . Armadillo Mexicanus L'armadille du Mexique. Brisson, *Regn. animal.* pag. 40. *Nota*, qu'il est très-incertain que l'*Aiotochtili* de Hernandès & de Nieremberg, & que le *Tatou* de Clusius & de Laët soient en effet l'*Encoubert* ou *Tatou* à six bandes, comme l'indique M. Brisson par sa nomenclature; aucun de ces Auteurs n'a fait mention du nombre des bandes, & il paroît par leur figure que celle de l'*Aiotochtili* de Hernandès indique plutôt le *Tatou* à huit bandes, & que celle de Nieremberg indiqueroit le *Tatou* à
neuf

cou & du corps entier, les jambes & la queue tout autour, revêtus d'un têt osseux très-dur & composé de plusieurs pièces assez grandes & très-élegamment disposées. Il a deux boucliers, l'un sur les épaules & l'autre sur la croupe, rous deux d'une seule pièce ; il y a seulement au-delà du bouclier des épaules & près de la tête une bande mobile entre deux jointures qui permet à l'animal de courber le cou. Le bouclier des épaules est formé par cinq rangs parallèles qui sont composés de pièces dont les figures sont à cinq ou neuf bandes, qui sont deux espèces que nous connoissons & desquelles nous parlerons bientôt. Nie-remberg dit seulement, en faisant mention des différens *Tatous*, qu'il y en a une espèce qui n'a que six bandes, mais il n'en donne ni la description ni la figure : & à l'égard de Clusius, & de Laët qui a copié Clusius, on ne peut pas dire qu'ils aient entendu parler du tatou à six bandes, puisqu'ils ne font aucune mention du nombre de ces bandes, & que leurs figures indiquent dix bandes qu'on doit réduire à huit, parce que dans tous les tatous les deux boucliers, quoique d'une seule pièce chacun, ont tous deux sur leurs bords, & du côté de la cuirasse du dos, un rang dont la mosaïque ressemble à celle des bandes mobiles de cette cuirasse.

six angles avec une espèce d'ovale dans chacune ; la cuirasse du dos, c'est-à-dire, la partie du têt qui est entre les deux boucliers, est partagée en six bandes qui anticipent peu les unes sur les autres, & qui tiennent entr'elles & aux boucliers par sept jointures d'une peau souple & épaisse ; ces bandes sont composées d'assez grandes pièces carrées & barlongues : de cette peau des jointures il sort quelques poils blanchâtres & semblables à ceux qui se voient aussi en très-petit nombre sous la gorge, la poitrine & le ventre ; toutes ces parties inférieures ne sont revêtues que d'une peau grenue & non pas d'un têt osseux comme les parties supérieures du corps. Le bouclier de la croupe a un bord dont la mosaïque est semblable à celle des bandes mobiles, & pour le reste il est composé de pièces à peu près pareilles à celles du bouclier des épaules. Le têt de la tête est long, large & d'une seule pièce jusqu'à la bande mobile du cou. L'encoubert a le museau aigu, les yeux petits & enfoncés, la langue étroite & pointue, les oreilles sans poil & sans

têt, nues, courtes & brunes comme la peau des jointures du dos; dix-huit dents de grandeur médiocre à chaque mâchoire, cinq doigts à tous les pieds avec des ongles assez longs, arrondis & plutôt étroits que larges; la tête & le groin à peu près semblables à ceux du cochon de lait; la queue grosse à son origine, & diminuant toujours jusqu'à l'extrémité où elle est fort menue & arrondie par le bout. La couleur du corps est d'un jaune-roussâtre; l'animal est ordinairement épais & gras, & le mâle a le membre génital fort apparent. Il fouille la terre avec une extrême facilité, tant à l'aide de son groin que de ses ongles; il se fait un terrier où il se tient pendant le jour, & n'en sort que le soir pour chercher sa subsistance; il boit souvent, il vit de fruits, de racines, d'insectes & d'oiseaux lorsqu'il peut en saisir.

Le TATUÈTE (h) ou TATOU à huit bandes.

Le Tatuète n'est pas si grand à

(h) *Tatuète, Tatu-été*, nom de cet animal au Brésil, & que nous avons adopté.

beaucoup près que l'Encoubert; il a la

Tatus. Gesner, *Hist. quadrup.* pag. 935. *Nota.* La figure donnée par Gesner a été faite d'après Nature. Quoiqu'elle paroisse présenter dix bandes, les deux dernières ne doivent point être comptées, parce que la première & la dernière ne sont pas mobiles, & que dans tous les tatous ces deux bandes forment la bordure des boucliers auxquels elles sont réunies & adhérentes.

Aiotochtili. Hernandès, *Hist. Mex.* pag. 314.

Tatu seu Armadillo. Clusii, *Exotic.* pag. 330.

Tatou. *Description des Indes occidentales*, par de Laët, page 486.

Tatuete Brasiliensibus, verdadeiro Lusitanis. Marcgrav. *Hist. Brasil.* pag. 231.

Tatou ou Armadille. *Histoire générale des Antilles*; par le Père du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 298, pl. 23, fig. n.º 6. *Nota.* Que cet auteur donne dix bandes à son tatou dans sa description, néanmoins il y a toute apparence, à l'inspection seule de sa figure, qu'il a compris, dans ce nombre de dix bandes, les deux bords des boucliers dont la mosaïque est en effet la même que celle des bandes mobiles; car, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, ces bords ne sont pas séparés du reste du bouclier, ils y sont au contraire tout-à-fait adhérens; on ne doit donc pas les compter dans le nombre des bandes mobiles qui, par conséquent, se réduit à huit dans la figure donnée par le Père du Tertre.

Tatuete Brasiliensibus, Armadilli secunda species Marcgravii. Ray, *Synops. quadrup.* pag. 233.

tête petite, le museau pointu, les oreilles droites, un peu alongées, la queue encore plus longue & les jambes moins basses à proportion que l'encoubert; il a les yeux petits & noirs, quatre doigts aux pieds de devant & cinq à ceux de derrière; la tête est couverte d'un casque, les épaules d'un bouclier, la croupe d'un autre bouclier, & le corps d'une cuirasse composée de huit

Septem cinctus. Dasypus cingulis septenis, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 51, n.º 5. *Nota.* Il y a erreur dans cette phrase indicative, cet animal ayant huit bandes mobiles & non pas sept.

Cataphractus scutis duobus, cingulis octo... *Armadillo Brasil.* L'armadille du Bresil. Briffon. *Regn. animal.* pag. 41. *NOTA.* Qu'il n'est nullement prouvé que l'*Armadillo* seu *Aiorochtili* de Nieremberg, & que le *Tatus major moschum redolens* de Barrère, soient en effet le *Tatuète* ou *Tatou* à huit bandes, comme M. Briffon l'indique par sa nomenclature. La figure de Nieremberg présente onze bandes qu'on doit réduire à neuf & non pas à huit. A l'égard de Barrère, il ne donne ni description ni figure des animaux qu'il indique, mais par sa phrase on voit que c'est de l'un des plus grands tatous dont il a voulu parler. Son *Tatus major* n'est donc pas le *Tatuète* de Marcgrave qui, de l'aveu de tous les Auteurs, est un des plus petits.

bandes mobiles qui tiennent entr'elles & aux boucliers par neuf jointures de peau flexible ; la queue est revêtue de même d'un têt composé de huit anneaux mobiles & séparés par neuf jointures de peau flexible. La couleur de la cuirasse sur le dos est d'un gris-de-fer, sur les flancs & sur la queue elle est d'un gris-blanc avec des taches gris-de-fer. Le ventre est couvert d'une peau blanchâtre, grenue & semée de quelques poils. L'individu de cette espèce qui a été décrit par Marcgrave avoit la tête de trois pouces de longueur, les oreilles de près de deux, les jambes d'environ trois pouces de hauteur, les deux doigts du milieu des pieds de devant d'un pouce, les ongles d'un demi-pouce ; le corps depuis le cou jusqu'à l'origine de la queue avoit sept pouces & la queue neuf pouces de longueur ; le têt des boucliers paroît semé de petites taches blanches, proéminentes & larges comme des lentilles ; les bandes mobiles qui forment la cuirasse du corps sont marquées par des figures triangulaires ; ce têt n'est pas

dur, le plus petit plomb suffit pour le percer & pour tuer l'animal, dont la chair est fort blanche & très-bonne à manger.

Le CACHICAME (i) ou TATOU
à neuf bandes.

Nieremberg n'a, pour ainsi-dire ;

(i) *Cachicame, Cachicamo*. Les Espagnols appellent *Armadillo* l'animal connu des Indiens sous le nom de *Cachicamo*, d'*Aruco*, de *che de chuca*, &c. *Histoire naturelle de l'Orenoque, par Gumilla. Avignon, 1758, tome III, page 225*. Nous avons adopté pour cette espèce le nom de *Cachicame*, afin de la distinguer des autres.

Armadillo seu Aiotochli. Nieremberg, Hist. nat. Peregr. pag. 158.

Armadillo Reliquum dorfi novem ambitur circulis. Museum Wormianum, pag. 335.

The pig-headed Armadillo Grew, Mus. Soc. Reg. Lond. pag. 18.

Tatou ou Armadille. Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique. Paris, 1722, tome II, page 387, figure.

Tatu seu Armadillo Americanus. Seba, vol. I, pag. 45, Tab. 29, fig. 1. Nota. Que quoique l'auteur fasse mention de dix bandes dans sa description, il n'y en a que neuf dans la figure.

Tatu porcinus, tatu simpliciter, porcellus Cataphractus,
E iiiij

qu'indiqué cet animal dans la description imparfaite qu'il en donne; Wormius & Grew l'ont beaucoup mieux décrit: l'individu qui a servi de sujet à Wormius étoit adulte & des plus grands de cette

Armadillo communiter. Klein, *de quadrup.* pag. 48. *Nota.* Que cet Auteur suit à la lettre la description de Seba, & qu'il se trompe comme lui en donnant dix bandes au lieu de neuf à cet animal.

Erinaceus loriceatus, cingulis novem, manibus tri-dactylis. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 66. — *Dasypus cingulis novem, Pedes 3 — 5*, edit. VI, pag. 6. *Nota.* Qu'il y a erreur dans ces phrases indicatives, cet animal ayant quatre doigts & non pas trois aux pieds de devant; M. Linnæus s'est corrigé lui-même dans les éditions suivantes.

Novem cinctus. Dasypus cingulis novem, palmis tetradactylis plantis pentadactylis An a sequente sufficienter distinctus. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 51, n.º 6. *Nota.* Que ce doute de M. Linnæus au sujet de la distinction de cette espèce avec la précédente ne nous paroît pas sans fondement; nous avons plusieurs individus de l'une & de l'autre, & l'on verra par nos descriptions que tout, jusqu'aux plus petites parties, est si semblable dans le tatuète & dans le cachicame qu'on peut présumer avec vraisemblance qu'ils sont tous deux de la même espèce, quoique l'un ait une bande de plus que l'autre.

Cataphraetus scutis duobus cingulis novem . . . Armadillo Guianensis. L'armadille de Cayenne. Brisson, *Regn. animal.* pag. 42.

espèce ; celui de Grew étoit plus jeune & plus petit , nous ne donnerons pas ici leurs descriptions en entier , d'autant qu'elles s'accordent avec la nôtre , & que d'ailleurs il est à présumer que ce tatou à neuf bandes , ne fait pas une espèce réellement distincte du tatuète qui n'en a que huit , & auquel , à l'exception de cette différence , il nous a paru ressembler à tous autres égards. Nous avons deux tatous à huit bandes qui sont desséchés & qui paroissent être deux mâles , nous avons sept ou huit tatous à neuf bandes , un bien entier qui est femelle & les autres desséchés , dans lesquels nous n'avons pu reconnoître le sexe ; il se pourroit donc , puisque ces animaux se ressemblent parfaitement , que le tatuète ou tatou à huit bandes , fût le mâle , & le cachicame ou tatou à neuf bandes la femelle. Ce n'est qu'une conjecture que je hasarde ici , parce que l'on verra dans l'article suivant la description de deux autres tatous , dont l'un a plus de rangs que l'autre sur le bouclier de la croupe , & qui cependant se ressemblent à tant d'autres égards

qu'on pourroit penser que cette différence ne dépend que de celle du sexe ; car il ne seroit pas hors de toute vraisemblance que ce plus grand nombre de rangs sur la croupe , ou bien celui des bandes mobiles de la cuirasse appartenissent aux femelles de ces espèces, comme nécessaires pour faciliter la gestation & l'accouchement dans des animaux dont le corps est si étroitement cuirassé. Dans l'individu dont Wormius a décrit la dépouille , la tête avoit cinq pouces depuis le bout du museau jusqu'aux oreilles , & dix-huit pouces depuis les oreilles jusqu'à l'origine de la queue , qui étoit longue d'un pied , & composée de douze anneaux. Dans l'individu de la même espèce , décrit par Grew , la tête avoit trois pouces , le corps sept pouces & demi , la queue onze pouces ; les proportions de la tête & du corps s'accordent , mais la différence de la queue est trop considérable , & il y a grande apparence que dans l'individu décrit par Wormius , la queue avoit été cassée , car elle auroit eu plus d'un pied de longueur ; comme dans

cette espèce la queue diminue de gros-
 seur au point de n'être à l'extrémité pas
 plus grosse qu'une petite aleine & qu'elle
 est en même temps très-fragile, il est
 rare d'avoir une dépouille où la queue
 soit entière comme dans celle qu'a décrit
 Grew. L'individu décrit par M. Dau-
 benton *, s'est trouvé avoir à très-peu
 près les mêmes dimensions & proportions
 que celui de Grew.

* Voyez-en la description au *tome XXI* de l'édition
 en trente - un volumes.

Le KABASSOU (k), ou TATOU
à douze bandes.

Le Kabassou nous paroît être le plus

(k) *Kabassou*, nom qu'on donne à Cayenne à la
 grande espèce de tatous, & que nous avons adopté.

Tatus major moschum redolens. Tatuete Brasiliensi-
bus, Marcgravii. Tatou-kabassou. Barrère, Hist. Franc.
équin. pag. 163. NOTA. 1.º Que Barrère ne devoit pas
 rapporter ce tatou qui est de la plus grande espèce au
 tatuète de Marcgrave qui est une des plus petites.
Nota. 2.º Que comme Barrère n'a donné ni descrip-
 tion ni figure de son tatou-kabassou, nous n'assurons
 pas positivement que ce soit le même que celui dont
 il est ici question & qui a douze bandes, c'est par
 conjecture que nous en avons ainsi jugé, attendu
 que c'est le plus grand des tatous, & celui par

grand de tous les tatous, il a la tête plus grosse, plus largé & le museau moins effilé que les autres, les jambes plus épaisses, les pieds plus gros, la queue sans têt, particularité qui seule suffiroit pour faire distinguer cette espèce

conséquent qui se rapporte le mieux à son mot indicatif, *Tatus major*.

Tatu seu Armadillo Africanus. Seba, vol. I, pag. 47. Tab. 30, fig. n.^{os} 3 & 4. *Scutum osseum toto incumbens corpori tripartitum est*. Seba, vol. I, pag. 47. *Nota*. 1.^o Que ce tatou, comme tous les autres, ne se trouve qu'en Amérique & non pas en Afrique. *Nota*. 2.^o Que ce qui a pu tromper le Descripteur du cabinet de Seba & lui faire croire que cet animal n'avoit en effet le têt divisé qu'en trois parties, c'est que les douze bandes mobiles de la cuirasse du corps ne paroissent pas aussi distinctes & anticipent beaucoup moins les unes sur les autres que dans les autres espèces, en sorte que cette cuirasse paroît au premier coup d'œil comme si elle n'étoit que d'une seule pièce dont les rangs seroient immobiles comme ceux des boucliers; mais pour peu qu'on y regarde de plus près, on voit que les bandes sont mobiles entr'elles & qu'elles sont au nombre de douze.

Cataphractus scutis duobus, cingulis duodecim.
Armadillo Africanus. L'armadille d'Afrique. Briffon, *Regn. animal.* pag. 43. *Nota*. Qu'au lieu de réunir à cette espèce (page 43, n.^o 7), le *Dasyus tegmine tripartito* de M. Linnæus, l'auteur auroit dû d'après Linnæus même le rapporter à sa première espèce (pag. 37, n.^o 1).

de toutes les autres ; cinq doigts à tous les pieds & douze bandes mobiles qui n'anticipent que peu les unes sur les autres. Le bouclier des épaules n'est formé que de quatre ou cinq rangs , composés chacun de pièces quadrangulaires assez grandes ; les bandes mobiles sont aussi formées de grandes pièces , mais presque exactement carrées ; celles qui composent les rangs du bouclier de la croupe , sont à peu près semblables à celles du bouclier des épaules , le casque de la tête est aussi composé de pièces assez grandes , mais irrégulières. Entre les jointures des bandes mobiles & des autres parties de l'armure s'échappent quelques poils pareils à des soies de cochon ; il y a aussi sur la poitrine , sur le ventre , sur les jambes & sur la queue des rudimens d'écaillés qui sont ronds , durs & polis comme le reste du têt , & autour de ces petites écaillés on voit de petites houpes de poil. Les pièces qui composent le casque de la tête , celle des deux boucliers & de la cuirasse étant proportionnellement plus grandes & en plus petit nombre dans le kabassou que dans

les autres tatous, l'on doit en inférer qu'il est plus grand que les autres; dans celui qu'on a représenté (*pl. XIX*), la tête avoit sept pouces, le corps vingt-un, mais nous ne sommes pas assurés que celui de la *planche XVIII*, soit de la même espèce que celui-ci; ils ont beaucoup de choses semblables & entr'autres les douze bandes mobiles, mais ils diffèrent aussi à tant d'égards, que c'est déjà beaucoup hasarder que de ne mettre entre eux d'autre différence que celle du sexe*.

* Voyez au *tome XXI* de l'édition en trente-un volumes, les descriptions & les dimensions comparées de ces deux kabassous.

*Le CIRQUINÇON (1) ou TATOU
à dix-huit bandes.*

M. Grew est le premier qui ait décrit

(1) *Cirquinçon* ou *Cirquinchum*, nom que l'on donne communément aux tatous à la Nouvelle Espagne, & que nous avons adopté pour distinguer cette espèce des autres.

Taton quinchum. D'Abbeville, *Mission au Maragnon*. Paris, 1614, page 248.

The Weeste-headed Armadillo. Grew, *Mus. Reg. Societ. Londin.* London, 1681, pag. 19 & 20.

Tatu Mustelinus, *Soc. reg. Mus. the Weeste-headed Armadillo*. Ray, *Synopsf. quadrup.* pag. 225.

cet animal dont la dépouille étoit conservée dans le Cabinet de la Société royale de Londres. Tous les autres tatous ont, comme nous venons de le voir, deux boucliers chacun d'une seule pièce, le premier sur les épaules & le second sur la croupe; le cirquinçon n'en a qu'un, & c'est sur les épaules; on lui a donné le nom de *Tatou-belette*, parce qu'il a la tête à peu près de la même forme que celle de la belette. Dans la description de cet animal, donnée par Grew *, on trouve qu'il avoit le corps d'environ dix pouces de long, la tête de trois pouces, la queue de cinq, les jambes de deux ou trois pouces de hauteur, le devant de la tête large & plat, les yeux petits, les oreilles longues d'un pouce, cinq doigts aux quatre pieds, de grands ongles longs d'un pouce aux trois doigts du milieu, des ongles plus courts aux deux autres

Cataphractus scuto unico, cingulis octodecim
Armadillo. L'armadille. Brisson, *Regn. animal.* pag.
 37.

* *Nota.* Que je réduis ici la mesure angloise à celle de France.

doigts ; l'armure de la tête & celle des jambes composée d'écaillés arrondies , d'environ un quart de pouce de diamètre ; l'armure du cou d'une seule pièce , formée de petites écaillés carrées : le bouclier des épaules aussi d'une seule pièce & composé de plusieurs rangs de pareilles petites écaillés carrées ; ces rangs du bouclier , dans cette espèce comme dans toutes les autres , sont continus & ne sont pas séparés les uns des autres par une peau flexible , ils sont adhérens par symphyse ; tout le reste du corps , depuis le bouclier des épaules jusqu'à la queue , est couvert de bandes mobiles & séparées les unes des autres par une membrane souple , ces bandes sont au nombre de dix-huit , les premières du côté des épaules sont les plus larges , elles sont composées de petites pièces carrées & barlongues ; les bandes postérieures sont faites de pièces rondes & carrées , & l'extrémité de l'armure près de la queue est de figure parabolique ; la moitié antérieure de la queue est environnée de six anneaux dont les pièces sont composées de petits carrés ; la

seconde moitié de la queue jusqu'à l'extrémité est couverte d'écaillés irrégulières. La poitrine, le ventre & les oreilles sont nues comme dans les autres espèces. Il semble que de tous les tatous celui-ci ait le plus de facilité pour se contracter & se serrer en boule à cause du grand nombre de ses bandes mobiles qui s'étendent jusqu'à la queue.

Ray a décrit, comme nous, le cirquinçon d'après Grew ; M. Brisson paroît s'être conformé à la description de Ray, aussi a-t-il très-bien désigné cet animal qu'il appelle simplement *armadille* ; mais il est singulier que M. Linnæus, qui devoit avoir les descriptions de Grew & de Ray sous les yeux, puisqu'il les cite tous deux, ait indiqué (m) ce même animal comme n'ayant qu'une bande, tandis qu'il en a dix-huit. Cela ne peut être fondé que sur une méprise assez évidente, qui consiste à avoir pris le *tatu seu*

(m) *Unicinctus Dasypus tegmine tripartito pedibus pentadactylis Tatu seu Armalillo Africanus.*
 Seba, *Mus.* I, pag. 47, *Tab.* 30, *fig.* 3, 4.
Tatu mustelinus. Ray, *quadrup.* 235 Grew, *Mus.* 19,
Tab. 1. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 50.

armadillo Africanus de Seba pour le *tatu mustelinus* de Grew, lesquels néanmoins, par les descriptions mêmes de ces deux Auteurs, sont très-différens l'un de l'autre. Autant il paroît certain que l'animal décrit par Grew est une espèce réellement existante, autant il est douteux que celui de Seba existe de la manière au moins dont il le décrit. Selon lui cet armadille africain a l'armure du corps entier partagée en trois parties (*n*) ; si cela est, l'armure du dos, au lieu d'être composée de plusieurs bandes, est d'une seule pièce, & cette pièce unique est seulement séparée du bouclier des épaules & de celui de la croupe qui sont aussi chacun d'une seule pièce, c'est-là le fondement de l'erreur de M. Linnæus, il a d'après ce passage de Seba, nommé cet armadille, *unicinctus tegmine tripartito*. Cependant il étoit aisé de voir que cette indication de Seba est équivoque & erronée, puisqu'elle n'est nullement d'accord avec les figures, & qu'elle indique en effet le *kabassou* ou *tatou* à douze bandes, comme

(*n*) *Scutum osseum toto incumbens corpori tripartitum est.* Seba, vol I, pag. 47.

nous l'avons prouvé dans l'article précédent.

Tous les tatous sont originaires de l'Amérique ; ils étoient inconnus avant la découverte du nouveau monde , les Anciens n'en ont jamais fait mention , & les Voyageurs modernes ou nouveaux en parlent tous comme d'animaux naturels & particuliers au Mexique , au Brésil , à la Guiane , &c. aucun ne dit en avoir trouvé l'espèce existante en Asie ni en Afrique ; quelques-uns ont seulement confondu les pangolins & les phatagins ou lézards écailleux des Indes orientales avec les armadilles de l'Amérique ; quelques autres ont pensé qu'il s'en trouvoit sur les côtes occidentales de l'Afrique , parce qu'on en a quelquefois transporté du Brésil en Guinée. Bellon (o) , qui a écrit

(o) « Et pour ce que l'animal dont nous avons déjà ci-devant parlé, qu'on nomme un *Tatou*, s'est trouvé « entre leurs mains , lequel toutefois est apporté de « la Guinée & de la Terre-neuve , dont les Anciens « n'en ont point parlé , néanmoins nous a semé bon « d'en bailler le portrait. »

Ce qui fait qu'on voit cette bête à commune en « plusieurs cabinets & être portée en si loingtain pays, « est que la Nature l'a armée de dure escorce & larges «

il y a plus de deux cents ans, & qui est l'un des premiers qui nous en ait donné une courte description avec la figure d'un tatou dont il avoit vu la dépouille en Turquie, indique assez qu'il venoit du nouveau continent. Oviedo (*p*), de Léry (*q*), Gomara (*r*), Thevet (*s*), Antoine Herrera (*t*), le P. d'Abbeville (*u*),

» écailles à la manière d'un corcelet, & aussi qu'on
 » peut aisément ôter sa chair de léans sans rien perdre
 » de sa naïve figure. Jà l'avons dit espèce de herisson
 » du Bresil. Car elle se retire en ses écailles comme
 » un herisson en ses épines. Elle n'excede point la
 » grandeur d'un moyen pourcelet : aussi est-elle espèce
 » de pourceau, ayant jambes, pieds & museau de
 » même; car on l'a déjà vu vivre en France, & se
 » nourrir de grains & de fruits. » *Observations de Bellon.*
Paris, 1555, page 211.

(*p*) Oviedo, *Summarium Ind. occid.* cap. xxii.

(*q*) Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, par Jean de Lery. *Paris, 1578, page 154 & suivantes.*

(*r*) Gomara, *Hist. Mexican. &c.*

(*s*) Singularités de la France antarctique, par Thevet, *chap. L I V.*

(*t*) Description des Indes occidentales, par Ant. de Herrera. *Amsterdam, 1622, page 252.*

(*u*) Mission en l'île de Maragnon, par le P. C. d'Abbeville, Capucin. *Paris, 1614, page 248.*

François Ximenès, Sradenius (*x*), Monard (*y*), Joseph Acoſta (*z*), de Laër (*a*), tous les Auteurs plus récents, tous les Hiftoriens du nouveau monde font mention de ces animaux comme originaires des contrées méridionales de ce continent. Piſon, qui a écrit poſtérieurement à tous ceux que je viens de citer, eſt le ſeul qui ait mis en avant, ſans s'appuyer d'aucune autorité, que les armadilles ſe trouvent aux Indes orientales (*b*), auſſi-bien qu'en Amérique; il eſt probable qu'il a confondu les pangolins ou lézards écailleux avec les ratous: les Eſpagnols ayant appelé *Armadillo* ces lézards écail-

(*x*) Joann. Staden. *Res geſtæ in Braſiliâ, &c.*

(*y*) Nicolai Monardi. *Simplicium Medic. Hiſt.* pag. 330.

(*z*) Hiftoire naturelle des Indes, par Joseph Acoſta. Paris, 1600, page 198.

(*a*) Description des Indes occidentales, par Jean de Laët, chap. V, pages 485 & 486; & chap. XV, page 556.

(*b*) *Cum in occidentalis non ſolum, ſed & orientalis Indiæ partibus frequens adeo ſit hoc inuſitata conformationis animal, non mirum ſi vel nomine, vel magnitudine, figura quoque ſubinde variet.* Piſon, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 100.

leux, aussi-bien que les tatous, cette erreur s'est multipliée sous la plume de nos descripteurs de Cabinets & de nos Nomenclateurs, qui ont non-seulement admis des tatous aux Indes orientales, mais en ont créé en Afrique, quoiqu'il n'y en ait jamais eu d'autres dans ces deux parties du monde que ceux qui y ont été transportés d'Amérique.

Le climat de toutes les espèces de ces animaux n'est donc pas équivoque; mais il est plus difficile de déterminer leur grandeur relative dans chaque espèce; nous avons comparé dans cette vue, non-seulement les dépouilles de tatous, que nous avons en grand nombre au Cabinet du Roi, mais encore celles que l'on conserve dans d'autres Cabinets; nous avons aussi comparé les indications de tous les Auteurs avec nos propres descriptions, sans pouvoir en tirer des résultats précis: il paroît seulement que les deux plus grandes espèces sont le kabassou & l'encoubert, que les petites espèces sont l'apar, le tatuète, le cachicame & le cirquinçon. Dans les grandes espèces

le têt est beaucoup plus solide & plus dur que dans les petites; les pièces qui le composent sont plus grandes & en plus petit nombre; les bandes mobiles anticipent moins les unes sur les autres, & la chair aussi-bien que la peau est plus dure & moins bonne. Pison dit que celle de l'encoubert n'est pas mangeable (c); Nieremberg assure qu'elle est nuisible & très-mal saine (d), Barrère dit que le kabassou a une odeur forte de musc; & en même temps tous les autres Auteurs s'accordent à dire que la chair de l'apar & sur-tout celle du tatuète sont aussi blanches & aussi bonnes que celle du cochon de lait; ils disent aussi que les tatous de petite espèce se tiennent dans les terrains humides & habitent les plaines, & que ceux de

(c) *Prima & maxima (species) tatupeba cujus descriptioni supersedeo, ut pote non edulis.* Pison, *Hist. nat. Brasil.* pag. 100.

(d) *Quædam innoxia & gratissimi alimenti sunt, alia noxia & venenata ut vomitu ac flatu alvi syncopem inducant. . . . Distinguntur testarum seu laminarum numero: innoxia odonis, noxia senis constant.* Nieremberg, *Hist. nat. Peregr.* pag. 159.

grande espèce ne se trouvent que dans les lieux plus élevés & plus secs (e).

Ces animaux ont tous plus ou moins de facilité à se resserrer & à contracter leur corps en rond; le défaut de la cuirasse, lorsqu'ils sont contractés, est bien plus apparent dans ceux dont l'armure n'est composée que d'un petit nombre de bandes; l'apar qui n'en a que trois, offre alors deux grands vides entre les boucliers & l'armure du dos; aucun ne peut se réduire aussi parfaitement en boule que le hérifson, ils ont plutôt la figure d'une sphère fort aplatie par les pôles.

Ce têt si singulier dont ils sont revêtus, est un véritable os composé de petites pièces contiguës, & qui sans être mobiles ni articulées, excepté aux commissures des bandes, sont réunies par symphyse & peuvent toutes se séparer les unes des autres, & se séparent en effet si on les met au feu. Lorsque

(e) Dans les bois de l'Orénoque & de la Guiane, on trouve des Armadilles quatre fois plus gros que ceux des plaines. *Histoire naturelle de l'Orénoque*, par Gumilla, tome II, page 7.

L'animal est vivant, ces petites pièces, tant celles des boucliers que celles des bandes mobiles (*f*), prêtent & obéissent en quelque façon à ses mouvemens, sur-tout à celui de contraction; si cela n'étoit pas, il seroit difficile de concevoir qu'avec tous ses efforts il lui fût possible de s'arrondir. Ces petites pièces offrent, suivant les différentes espèces, des figures différentes toujours arrangées régulièrement, comme de la mosaïque très-élégamment disposée; la pellicule ou le cuir mince dont le têt est revêtu à l'extérieur, est une peau transparente qui fait l'effet d'un vernis sur tout le corps de l'animal, cette peau relève de beaucoup & change même les reliefs des mosaïques qui paroissent différens lorsqu'elle est enlevée. Au reste, ce têt

(*f*) Cet animal (*il est ici question du tatou à neuf bandes*) est fort sensible, il se plaignoit & se mettoit en boule dès que je pressois un peu ses écailles: je remarquai que tous ces rangs, outre le mouvement qu'ils avoient pour s'emboîter les uns sur les autres, en avoient encore un autre tout le long de l'épine du dos par le moyen duquel ils s'étendoient & s'élargissoient, &c. *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tome II, page 388.*

osseux n'est qu'une enveloppe indépendante de la charpente & des autres parties intérieures du corps de l'animal dont les os & les autres parties constituantes du corps sont composées & organisées comme celles de tous les autres quadrupèdes.

Les tatous en général sont des animaux innocens & qui ne font aucun mal, à moins qu'on ne les laisse entrer dans les jardins où ils mangent les melons, les patates & les autres légumes ou racines. Quoiqu'originaires des climats chauds de l'Amérique, ils peuvent vivre dans les climats tempérés; j'en ai vu un en Languedoc, il y a plusieurs années, qu'on nourrissoit à la maison, & qui alloit par-tout sans faire aucun dégât; ils marchent avec vivacité, mais ils ne peuvent, pour ainsi dire, ni sauter ni courir, ni grimper sur les arbres, en sorte qu'ils ne peuvent guère échapper par la fuite à ceux qui les poursuivent; leurs seules ressources sont de se cacher dans leur terrier, ou s'ils en sont trop éloignés, de tâcher de s'en faire un avant que d'être atteints; il ne leur faut

que quelques momens ; car les taupes ne creusent pas la terre plus vite que les tatous ; on les prend quelquefois par la queue avant qu'ils n'y soient totalement enfoncés , & ils font alors une telle résistance (g), qu'on leur casse la queue sans amener le corps ; pour ne les pas mutiler, il faut ouvrir le terrier par-devant, & alors on les prend sans qu'ils puissent faire aucune résistance ; dès qu'on les tient ils se resserrent en boules ; & pour les faire étendre on les met près du feu. Leur têt, quoique dur & rigide , est cependant si sensible que quand on le touche un peu ferme avec le doigt, l'animal en ressent une impression assez vive , pour se contracter en

(g) La plupart des cachicamos se croient en sûreté lorsqu'ils ont pu mettre leur tête & une partie du corps dans leurs tannières , & en effet , ils n'ont rien à craindre si l'on ne se sert , pour les en tirer , de l'expédient que je vais dire. L'Indien arrive & saisit l'animal par la queue qui est fort longue , l'armadille ouvre ses écailles & les serre si fort contre les parois de sa tanière , que l'Indien lui arrache plutôt la queue que de l'en faire sortir ; dans ce cas le Chasseur le chatouille avec un bâton ou avec le bout de son arc , & aussitôt il serre les écailles & se laisse prendre sans peine. *Hist. natur. de l'Orénoque, par Gumilla, tome III, page 226.*

entier. Lorsqu'ils sont dans des terriers profonds, on les en fait sortir en y faisant entrer de la fumée ou couler de l'eau : on prétend qu'ils demeurent dans leurs terriers sans en sortir pendant plus d'un riers de l'année (*h*) ; ce qui est plus vrai, c'est qu'ils s'y retirent pendant le jour & qu'ils n'en sortent que la nuit pour chercher leur subsistance. On chasse le tatou avec des petits chiens (*i*) qui l'atteignent bienrôt, il n'attend pas même qu'ils soient tout près de lui pour s'arrêter & pour se contracter en rond ; dans cet état on le prend & on l'emporte. S'il se trouve au bord d'un précipice, il échappe aux chiens & aux chasseurs, il se resserre, se laisse romber & roule (*k*) comme une boule sans briser son écaille & sans ressentir aucun mal.

Ces animaux sont gras, replets & très-féconds, le mâle marque par les

(*h*) Histoire générale des Antilles, par le Père du Tertre, tome II, page 298.

(*i*) Histoire naturelle des Antilles. Rotterdam, 1658, page 123.

(*k*) Hernandès. *Hist. Mexic.* pag. 314.

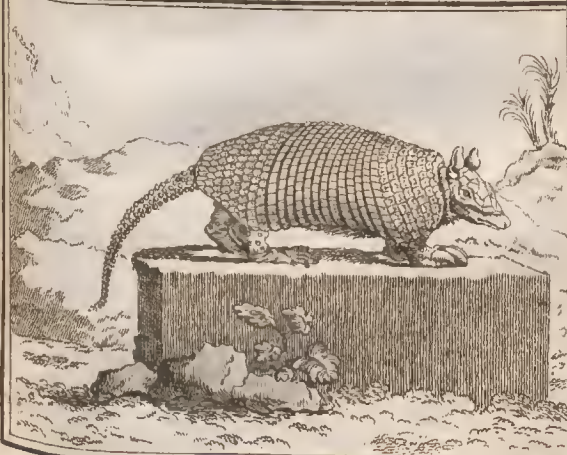
parties extérieures, de grandes facultés pour la génération, la femelle produit, dit-on, chaque mois quatre petits (1); aussi l'espèce en est-elle très-nombreuse. Et comme ils sont bons à manger, on les chasse de toutes les manières: on les prend aisément avec des pièges que l'on tend au bord des eaux & dans les autres lieux humides & chauds qu'ils habitent de préférence; ils ne s'éloignent jamais beaucoup de leurs terriers qui sont très-profonds & qu'ils tâchent de regagner dès qu'ils sont surpris. On prétend qu'ils ne craignent pas la morsure des serpens à sonnette (m), quoiqu'elle soit aussi dangereuse que celle de la vipère; on dit qu'ils vivent en paix avec ces reptiles, & que l'on en trouve souvent dans leurs trous. Les Sauvages se servent du têt des tatous à plusieurs usages, ils le peignent de différentes couleurs; ils en font des corbeilles, des boîtes & d'autres petits vaisseaux solides & légers. Monard, Ximénès, & plusieurs autres après eux,

(1) Histoire naturelle de l'Orénoque, par Gumilla, page 225.

(m) Nieremberg. *Hist. nat. Peregr.* pag. 159;

ont attribué d'admirables propriétés médicinales à différentes parties de ces animaux. Ils ont assuré que le têt réduit en poudre & pris intérieurement, même à petite dose, est un puissant sudorifique; que l'os de la hanche aussi pulvérisé, guérit du mal vénérien; que le premier os de la queue appliqué sur l'oreille fait entendre les sourds, &c. Nous n'ajoutons aucune foi à ces propriétés extraordinaires, le têt & les os des tatous sont de la même nature que les os des autres animaux. Des effets aussi merveilleux ne sont jamais produits que par des vertus imaginaires.





LE KABASSOU

B. de

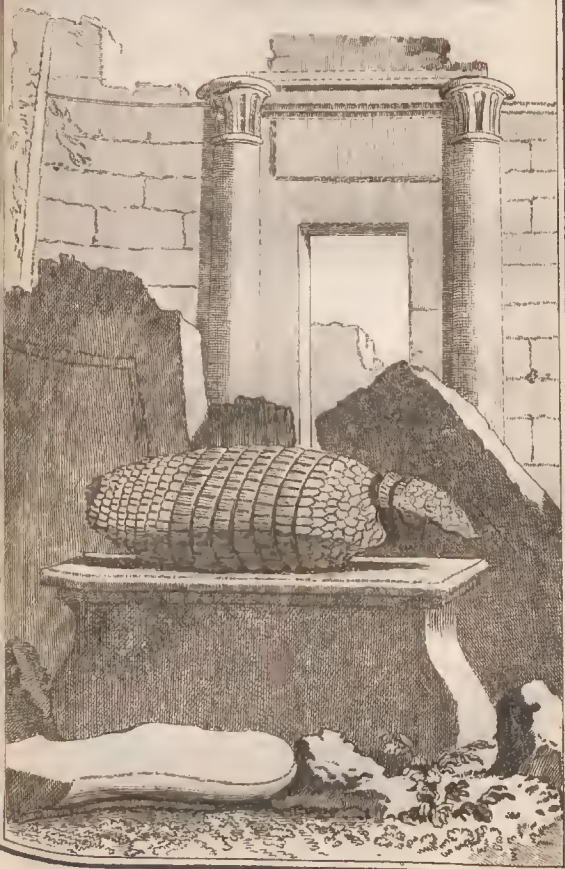




AUTRE KABASSOU

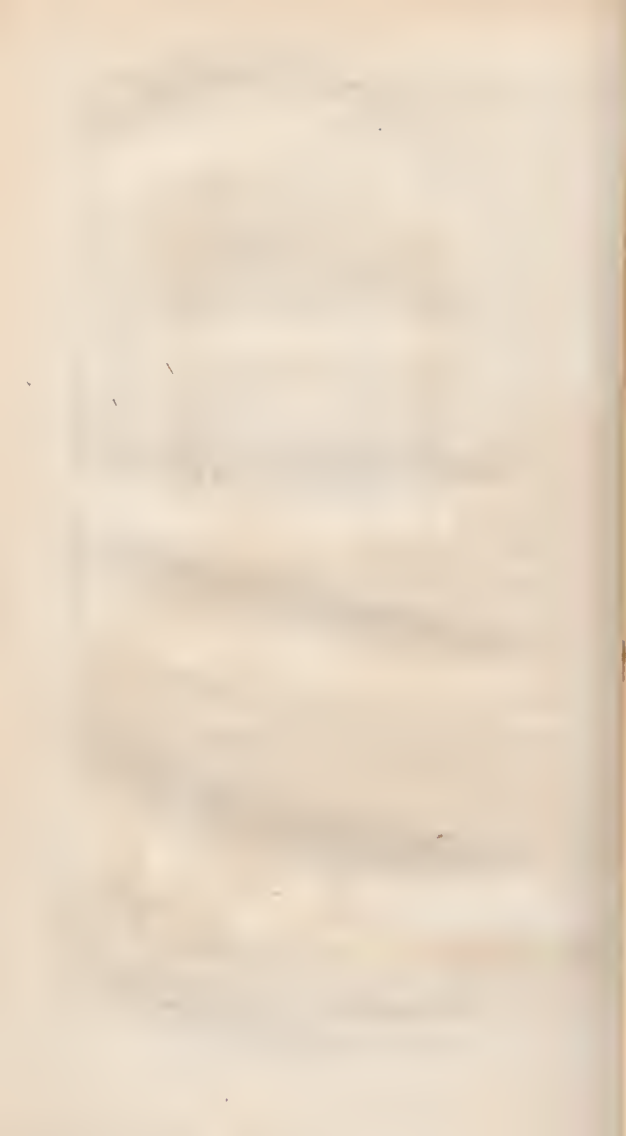
B. de





L'ENCOURBERT.

B. dir.



LE PACA (a).

LE Paca est un animal du nouveau monde, qui se creuse un terrier comme le Lapin, auquel on l'a souvent comparé, & auquel cependant il ressemble très-peu; il est beaucoup plus grand que le lapin, & même que le lièvre, il a le corps plus gros & plus ramassé, la tête ronde & le museau court: il est gras & replet, & il

(a) *Paca*, nom de cet animal au Bresil, & que nous avons adopté. On l'appelle aussi à la Guiane, *Ourana*.

Pag ou Pague. Histoire d'un voyage au Bresil, par de Léry. Paris, 1578, page 157.

Paca Brasiliensibus. Marcgrave, Hist. Brasil. p. 224.

Paca. Pison, Hist. nat. Brasil. pag. 101.

Mus Brasiliensis magnus, Porcelli pilis & voce, Paca dictus, Marcgravii. Ray, Synops. quadrup. pag. 226.

Cuniculus major palustris, fasciis albis notatus. Barrière, Hist. Franc. équin. pag. 152.

Cuniculus caudatus, auritus, pilis obscure fulvis, rigidis; Lineis ex albo flavicantibus ad latera distinctis Paca, le Pak. Brisson. Regn. animal. pag. 144.

ressemble plutôt (*b*), par la forme du corps à un jeune cochon, dont il a le grognement, l'allure & la manière de manger; car il ne se sert pas, comme le lapin, de ses pattes de devant pour porter à sa gueule, & il fouille la terre, comme le cochon, pour trouver sa subsistance; il habite le bord des rivières (*c*), & ne se trouve que dans les lieux humides & chauds de l'Amérique méridionale. Sa chair est très-bonne à manger (*d*), &

(*b*) *Hoc genus animalia pilis & voce porcellum referunt, dentibus & figurâ capitis, & etiam magnitudine cuniculum; auribus murem: suntque singularia & sui generis.* Ray, *Synops. quadrup.* pag. 227. Il est certain, comme le dit Ray, que cet animal est de son genre; il auroit pu ajouter qu'il ressemble encore au cochon de lait par la forme du corps, par le goût & la blancheur de la chair, par la graisse & par l'épaisseur de la peau; & il auroit dû dire qu'il a le corps plus gros, plus grand & plus rond que le lapin.

(*c*) Les *Pacas* sont semblables aux petits pourceaux de deux mois, desquels il s'en trouve une grande quantité principalement auprès des rivages de la rivière de Saint-François. *Description des Indes occidentales, par de Laët, page 484.*

(*d*) Le *Pac* est le plus gras de tous les animaux de Cayenne; sa chair est extrêmement bonne & de bon goût. *Voyage à Cayenne en 1652, par Ant. Binet. Paris, 1664, page 340.* — Le *Pak* est une espèce

si grasse qu'on ne la larde jamais, on mange même la peau (e), comme celle

de lapin fort connu; sa chair est beaucoup meilleure que celle de l'agouti. Barrère, *Hist. Franc. équin.* page 258. — Les Pacas du Bresil sont grands & ont la tête & le museau semblables aux chats, la peau grise, de couleur sombre tachetée de blanc; la chair extrêmement bonne & douce. *Description des Indes occidentales*, par Herrera. *Amst.* 1622, page 252.

(e) Le Paca a le museau rond comme celui d'un chat, la peau noire & marquetée de quelques taches blanches; non-seulement la chair, mais encore la peau en est délicieuse, tendre & recherchée dans les plus délicats festins. *Histoire des Indes*, par Maffée. Paris, 1665, page 70. — *Paca magnitudine est porcelli, pingui & crasso corpore, & circiter decem digitos longo: capite instar cuniculorum nostrorum crasso; auribus, pilis nudis & paulum acutis: nares habet amplas; os inferius brevius superiori: rimam instar leporis, non tamen fissurâ; barbâ felinam, seu leporinam prolixam, & post oculos ponè aures iterum tales pilos: crura priora paulò breviora posterioribus; in pedibus digiti quatuor: cauda brevissima ut Aguti; pili corporis sunt umbræ coloris, breves & ad tactum duri. In lateribus autem secundum longitudinem maculas habet, cinereas, in ventre albicat. Cibum oblatum pedibus non tenet ut Aguti sed in terrâ positum devorat, instar suis, atque ad eum dempeue modum grunnit. Carnem habet exiniâ & pinguem, ita ut non habeat opus lardo quando assatur, unde Lusitanis caca real vocatur illorum venatio. Marcgrave, *Hist. Bras.* pag. 224. Nota. Que Marcgrave s'est trompé en ne donnant à cet animal que quatre doigts à chaque pied; il est certain qu'il en a cinq à tous les pieds; le pouce est*

du cochon de lait, aussi lui fait-on continuellement la guerre; les Chasseurs ont de la peine à le prendre vivant, & quand on le surprend dans son terrier qu'on découvre, en devant & en arrière, il se défend & cherche même à se venger en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. Sa peau, quoique couverte d'un poil court & rude, fait une assez belle fourrure (*f*), parce qu'elle est régulièrement tachetée sur les côtés. Ces animaux produisent souvent & en grand nombre; les hommes & les animaux de

seulement beaucoup plus court que les autres doigts, & il n'est apparent que par l'ongle.

(*f*) Le *Pag* ou *Pague* est un animal de la grandeur d'un petit chien braque, il a la tête bizarre & fort mal faite, la chair presque de même goût que celle de veau; & quant à sa peau, étant fort belle & tachetée de blanc, gris & noir, si on en avoit par-deçà, elle seroit bien riche en fourrure. *Histoire d'un voyage au Brésil, par de Léry, page 157.*

On trouve au Maragnon des animaux nommés *Pacs*, un peu plus grands que les Couatis & tout ronds, ayant la tête grosse & courte, les oreilles fort petites, a queue pas plus longue qu'un petit doigt; sa peau est fort belle, portant un poil fort court tout marqueté de blanc & de noir. *Mission au Maragnon, par le P. Claude d'Abbeville, Paris, 1614, page 251.*



LE PACA.

B. dir.

proie en détruisent beaucoup, & cependant l'espèce en est toujours à peu près également nombreuse; elle est naturelle & particulière à l'Amérique méridionale, & ne se trouve nulle part dans l'ancien continent.



LE SARIGUE (a),

O U

L' O P O S S U M.

LE *Sarigue* ou l'*Opossum* est un animal de l'Amérique qu'il est aisé de distinguer de tous les autres par deux

(a) Le *Sarigue*, *Çarigue* ou *Çarigueya*, nom de cet animal sur les côtes du Brésil, & que nous avons adopté. Le *ca* de la langue Brasilienne se prononce *sa* en François & en Latin; on peut citer pour exemples, *Çagui*, que nous prononçons *Sagui* ou *Sagouin*, parce que l'*u* se prononce aussi comme *ou*; *Tajacu*, que de Léry & les autres Voyageurs François prononçoient & écrivoient *Tajaçou* & *Tajassou*, & *Carigueya*, que Pison, dont l'ouvrage est en latin, a écrit avec une cédille sous le C.

Çarigueya. Pison, *Hist. Brasil.* pag. 323.

Carigueya Taiibi. Marcgrave, *Hist. nat. Bras.* p. 222.
Nota. Que la description de Pison a, pour ainsi dire, été copiée sur celle de Marcgrave, & que toutes deux sont tirées de Ximénès, auteur Espagnol, dont de Laët a traduit l'ouvrage en latin.

Jupatiima, dans l'intérieur des terres au Brésil, Pison, *Hist. Brasil.* pag. 323.

du Sarigue ou Opossum. 133

caractères très-singuliers. Le premier de

Tlaquatzin, au Mexique & à la Nouvelle-Espagne, Francisc. Ximénès. *Descript. America*.

Tlaquatzin. Hernand. *Hist. Mexiq.* pag. 330. *Admiranda fera quam Indi vocant Tlaquatzin*, Antonius Herrera *Taquatzin dixit. Recentes Hispani scriptores, corrupto non nihil nomine, Tlaquacum. Cardanus Chiurcam sive Chuciam; Stadenius Seruoi; Nomenclator semivulpam. Raphe Hamor, in descriptione Virginiae, Opossumem dixit: alii Aucham, alii Sasapim, alii Cerigonem dixere*, Euf. Nieremberg. *Hist. natural. peregrin. Antuerpiæ*, 1635, pag. 156. *Nota.* Que la description que Nieremberg donne de cet animal a été copiée mot à mot de Hernandès, dont l'ouvrage a été imprimé en 1626; le livre de Nieremberg ne l'a été qu'en 1635; ainsi l'on ne peut douter que ce dernier Auteur ne soit le copiste du premier.

Cerigon, selon Maffée, *Histoire des Indes*, liv. II, page 46; & selon Barleus, *Res gestæ in Brasiliâ*, pag. 222. Le *Cerigon*, dit Maffée, est une bête admirable. de son ventre pendent deux besaces où il porte ses petits, chacun d'eux si fort attachés à son teton, qu'ils ne le quittent point jusqu'à ce qu'ils soient en état d'aller paître. *Nota.* Maffée indique ici une chose qui peut induire en erreur & faire croire que ce *Cerigon*, qui a deux besaces ou poches, seroit un animal différent du Sarigue qui n'en a qu'une; mais il faut observer, & nous l'avons vu nous-mêmes, que quand les glandes mammaires du Sarigue sont dans leur état de gonflement par le lait dont elles sont remplies, elles font un volume si considérable au dedans de la poche, qu'elles en tirent la peau par le

ces caractères est, que la femelle a sous

milieu, & qu'elle paroît alors partagée en deux besaces, comme le dit Maffée, qui probablement avoit vu son Cerigon dans cet état.

Sarigoy, de Léry, page 156. *Nota.* Ce n'est que par la ressemblance du nom qu'on peut juger que le *Sarigoy* de Léry est le même que le *Carigueya*, car cet Auteur ne fait aucune mention de la poche que la femelle a sous le ventre; il dit seulement « que l'animal » appelé *Sarigoy* par les Sauvages du Brésil, est de » poil grisâtre; que parce qu'il put, eux n'en mangent pas volontiers; toutefois, ajoute-t-il, nous » autres en ayant écorché quelques-uns, & connu que » c'étoit seulement la graisse qu'ils ont sur les rognons » qui leur rend cette mauvaise odeur, après leur avoir » ôtée, nous ne laissons pas d'en manger, & de fait, la chair en est tendre & bonne ». *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, par Jean de Léry. Paris, 1578, page 156.* C'est-là tout ce qu'on trouve dans de Léry au sujet du *Sarigoy*: c'est donc par la ressemblance seule du nom qu'on a jugé que c'étoit le même animal que le *Carigueya* du Brésil.

Seruoï ou *Serwoï*. Stadenius. *Hist. Brasil.* pag. 129.

Chiurca & *Chucia*, selon Oviedo & Cardan. *De subtilitate*, lib. X, oper. tom. III, pag 531.

Apossumes, selon Raph. Hamor. dans sa description de la Virginie.

Opassum, de Laët, *Histoire du nouveau monde*, page 88.

Tlaquatzin, suivant le même de Laët, page 143, où il en donne une description encore tirée de Ximénès.

du Sarigue ou Opossum. 135

le ventre une ample cavité dans laquelle

Carague, selon le même de Laët, page 485.

Maritacaca, Pison; *Carigoy*, Lexii; *Ropoza*, Lusitanis; *Carigueya*, Brasiliensibus; *Jupatiina nonnullis*, Marcgrave; *Tlaquatzin*, Hernandès, Lerio, *Sarigoy*; *semi-Vulpa*, Gesnero; *the Possum*, Ray, *Synops. quadr.* pag. 682 & 183. *Notz.* Qu'il y a erreur dans cette première phrase indicative, citée par Ray, puisque le *Maritacaca* n'est pas le même animal que le *Carigueya*, & que ce sont en effet deux animaux différens, comme il est aisé de s'en assurer en lisant seulement les articles de Pison où il en est question, pages 323 & 324.

Carigueya seu *Marsupiale Americanum*; or, *the Anathomie of an Opossum*, by Edward Tyson, London, 1698. — *Idem. Philosophical Transact. April. 1698. N.º 239. Nota.* Tyson n'a donné que la description de la femelle, Cowper a donné ensuite la description du mâle. Will. Cowper, *Marsupiale Americanum mas. Philosophic. Transf. Mars 1704. N.º 290*

Opossum. Catesby. *Hist. de la Carol. append. p. 29.*

Ossa au Mississipi. *Voyages de la Hontan. La Haye, 1706, tome II, page 44.*

Opossum ou *Possum*. Histoire de la Virginie traduite de l'Anglois. Orléans, 1707, page 214.

Opassum. Histoire naturelle des Antilles. Rotterdam, 1658, pages 121 & 122.

Manitou. Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. Paris, 1667, tome II, page 302.

Faras ou *Ravale*. Hist. nat. de l'Orénoque, par

elle reçoit & allaite ses petits. Le second

Gumilla. *Avignon*, 1758, tome III, page 238.
 « La femelle du *Faras*, dit Gumilla, a la peau de
 » l'estomac double, & celle de dehors est fendue par
 » le milieu d'un bout à l'autre, de sorte qu'elle a de
 » chaque côté une poche dans laquelle elle élève &
 » tient ses quatre petits jusqu'à ce qu'ils soient en état
 de marcher & de chercher leur nourriture ». *Nota.* Ce
 que dit ici Gumilla de son *Faras*, s'accorde avec ce
 que dit Maffée de son *Cerigon*, & on doit l'entendre
 de même, comme nous l'avons expliqué.

Rat sauvage. Mémoire sur la Louisiane, par Du-
 mont, page 83.

Rat de bois. Histoire de la Nouvelle-France, par
 le P. Charlevoix. *Paris*, 1744, tome III, page 333.

Rat de bois. Hist. de la Louisiane, par M. le Page
 du Pratz. *Paris*, 1758, tome II, page 94.

Semi-Vulpa. Gesner, *Hist. quadruped.* pag. 870.
 — *Icon. quadruped.* pag. 90.

Semi-Vulpa. Aldrovand. *de quadruped. dig. vivip.*
 pag. 223.

Vulpes major, putoria, caudâ tereti & glabrâ. Carigueya, Brasiliensibus. Marcgrave *Opassum*, *Hist. nat. des Antilles.* Aouaré. Puant, Barrère. *Hist. Franc. équinox.* pag. 166. *Nota.* Nous n'avons pas adopté cette dénomination, *Puant*, que M. Barrère donne au Sarigue, parce que ce n'est qu'une qualification, qui d'ailleurs convient beaucoup mieux à l'*Ysquipatl* ou *Mouffette*, que la plupart des Voyageurs ont indiquée sous le nom de *Puant*.

Philander, Opassum, seu Carigueya Brasiliensis, Seba,

du Sarigue ou Opossum. 137

est, que le mâle & la femelle ont tous deux le premier doigt des pieds de der-

vol. I, page 56. Tab. 36. Mas, fig. 1; foemina, fig. 2; pul'us, fig. 3. — *Philander Orientalis*. Seba, vol. I, pag. 61, Tab. 38, fig. 1. — *Philander maximus orientalis*. Seba, vol. I, pag. 64, Tab. 39. Nota. Que ces trois phrases indicatives, par lesquelles Seba désigne trois animaux différens, doivent se rapporter au même animal, comme nous le prouverons dans le texte.

Didelphis. Linn. *Syst. nat.* edit. IV, pag. 64. — *Didelphis mammis intra abdomen*, edit. VI, pag. 10. — *Marsupialis Didelphis mammis octo intra abdomen*, edit. X, pag. 54. — *Opossum. Didelphis caudâ semipilosâ, superciliarum regione pallidiore, mammis binis*. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 55. Nota. Que ces deux phrases indicatives, par lesquelles M. Linnæus désigne deux espèces différentes doivent cependant se rapporter à la même, comme nous le prouverons dans le texte.

Philander saturatè spadiceus in dorso, in ventre flavus; maculis supra oculos flavis . . . Philander, le Philandre. Brisson. *Regn. animal.* pag. 206. — *Philander saturatè fuscus in dorso, in ventre flavus, maculis supra oculos flavis . . . Philander orientalis*, le Philandre oriental. Brisson. *Regn. animal.* pag. 288. — *Philander atro spadiceus in dorso, in ventre ex albido cinereo flavicans, maculis supraoculos obscure fuscis Philander Amboinensis*, le Philandre d'Amboine. Brisson. *Regn. animal.* pag. 289. Nota. Que ces trois phrases, par lesquelles M. Brisson désigne, d'après Seba, trois espèces différentes, n'indiquent cependant que le même animal.

rière sans ongle & bien séparé des autres doigts, tel qu'est le pouce dans la main de l'homme, tandis que les quatre autres doigts de ces mêmes pieds de derrière sont placés les uns contre les autres & armés d'ongles crochus, comme dans les pieds des autres quadrupèdes. Le premier de ces caractères a été saisi par la plupart des Voyageurs & des Naturalistes, mais le second leur avoit entièrement échappé ; Edward Tyson, Médecin Anglois, paroît être le premier qui l'ait observé ; il est le seul qui ait donné une bonne description de la femelle de cet animal, imprimée à Londres en 1698, sous le titre de *Carigeya seu Marsupiale Americanum, or, the Anatomy of an Opossum*. Et quelques années après Will. Cowper, célèbre Anatomiste Anglois, communiqua à Tyson, par une lettre, les observations qu'il avoit faites sur le mâle. Les autres Auteurs, & sur-tout les Nomenclateurs, ont ici, comme par-rout ailleurs, multiplié les êtres sans nécessité, & ils sont tombés dans plusieurs erreurs que nous ne pouvons nous dispenser de relever.

du Sarigue ou Opossum. 139

Notre sarigue, ou si l'on veut l'opossum de Tyson, est le même animal que le grand philandre oriental de Seba, *vol. I, pag. 64, pl. XXXIX*; l'on n'en sauroit douter, puisque de tous les animaux dont Seba donne les figures & auxquels il applique le nom de *Philandre*, d'*Opossum* ou de *Carigueya*, celui-ci est le seul qui ait les deux caractères de la bourse sous le ventre & des pouces de derrière sans ongles. De même l'on ne peut douter que notre sarigue, qui est le même que le grand philandre oriental de Seba, ne soit un animal naturel aux climats chauds du nouveau monde, car les deux sarigues que nous avons au Cabinet du Roi nous sont venus d'Amérique: celui que Tyson a disséqué lui avoit été envoyé de Virginie. M. de Chanvallon, Correspondant de l'Académie des Sciences à la Martinique, qui nous a donné un jeune sarigue, a reconnu les deux autres pour des vrais sarigues ou opossums de l'Amérique. Tous les voyageurs s'accordent à dire que cet animal se trouve au Brésil, à la Nouvelle-Espagne, à la Virginie, aux

Antilles, &c. & aucun ne dit en avoir vu aux Indes orientales; ainsi Seba s'est trompé lorsqu'il l'a appelé *Philandre oriental*, puisqu'on ne le trouve que dans les Indes occidentales; il dit que ce philandre lui a été envoyé d'Amboine sous le nom de *Coes-coes*, avec d'autres curiosités, mais il convient en même temps qu'il avoir été apporté à Amboine d'autres pays plus éloignés (b). Cela seul suffiroit pour rendre suspecte la dénomination de philandre oriental, car il est très-possible que les Voyageurs aient transporté cet animal singulier de l'Amérique aux Indes orientales, mais rien ne prouve qu'il soit naturel au climat d'Amboine, & le passage même de Seba, que nous venons de citer, semble indiquer le contraire. La source de cette erreur de fait, & même celle du nom *Coes-coes*, se trouve dans Pison, qui dit (c) qu'aux Indes orientales, mais à

(b) *Philander maximus orientalis fœmina. Inter alia rariora & hocce animal nobis ex Amboinâ missum est, sub nomine Coes-Coes, eò quidem delatum EX ORIS REMOTIORIBUS.* Seba, vol. I, pag. 64.

(c) *In Indiis orientalibus, IDQUE SOLUM,*

du Sarigue ou Opossum. 141

Amboine seulement, on trouve un animal semblable au sarigue du Bresil, & qu'on lui donne le nom de *Cous-cous* : Pison ne cite sur cela ni autorité ni garants; il seroit bien étrange, si le fait étoit vrai, que Pison assurant positivement que cet animal ne se trouve qu'à Amboine dans toutes les Indes orientales, Seba dît au contraire que celui qui lui a été envoyé d'Amboine n'en étoit pas natif, mais y avoit été apporté de pays plus éloignés. Cela seul prouve la fausseté du fait avancé par Pison, & nous verrons dans la suite le peu de fonds que l'on peut faire sur ce qu'il a écrit au sujet de cet animal. Seba qui ignoroit donc de quel pays venoit son philandre, n'a pas laissé de lui donner l'épithète d'*oriental*, cependant il est certain que c'est le même animal que le sarigue des Indes occidentales; il ne faut, pour s'en assuter, que comparer sa figure, *planche XXXIX*, avec la Nature.

QUANTUM HACTENUS CONSTAT, IN AMBOINA similis bestia frequens, ad felis magnitudinem accedens; maculata ab incolis comeditur, si ritè præparetur, nam alias fætet. Nomen illi *Cous-cous* inditum. Pison, *Hist. natur. Brasil.* pag. 323.

Mais ce qui ajoute encore à l'erreur, c'est qu'en même temps que cet Auteur donne au sarigue d'Amérique le nom de *grand Philandre oriental*, il nous présente un autre animal, qu'il croit être différent de celui-ci, sous le nom de *Philandre d'Amérique* (*pl. XXXVI, fig. 1 & 2*), & qui cependant, selon sa propre description, ne diffère du grand philandre oriental qu'en ce qu'il est plus petit & que la tache au-dessus des yeux est plus brune; différences, comme l'on voit, très-accidentelles & trop légères pour fonder deux espèces distinctes, car il ne parle pas d'une autre différence qui seroit beaucoup plus essentielle si elle existoit réellement comme on la voit dans la figure; c'est que ce philandre d'Amérique (*Seba, pl. XXXVI, fig. 1 & 2*), a un ongle aigu aux pouces des pieds de derrière, tandis que le grand philandre oriental (*Seba, pl. XXXIX*), n'a point d'ongles à ces deux pouces. Or, il est certain que notre sarigue, qui est le vrai sarigue d'Amérique, n'a point d'ongles aux pouces de derrière: s'il existoit donc un animal avec des ongles aigus à ce

pouce, tel que celui de la *pl. xxxvi* de Seba, cet animal ne seroit pas, comme il le dit, le sarigue d'Amérique. Mais ce n'est pas tout, cet Auteur donne encore un troisième animal sous le nom de *Philandre oriental* (*pl. xxxviii, fig. 1*), duquel au reste il ne fait nulle mention dans la description des deux autres, & dont il ne parle que d'après François Valentin, auteur qui, comme nous l'avons déjà dit, mérite peu de confiance; & ce troisième animal est encore le même que les deux premiers. Il nous paroît donc que ces trois animaux des *planches xxxvi, xxxviii & xxxix* de Seba n'en font qu'un seul; il y a toute apparence que le Dessinateur, peu attentif, aura mis un ongle pointu aux pouces des pieds de derrière comme aux pouces des pieds de devant & aux autres doigts dans les figures des *pl. xxxvi & xxxviii*, & que, plus exact dans le dessin de la *planche xxxix*, il a représenté les pouces des pieds de derrière sans ongles, & tels qu'ils sont en effet. Nous sommes donc persuadés que ces trois animaux de Seba ne sont que

trois individus de la même espèce; que cette espèce est la même que celle de notre sarigue; que ces trois individus étoient seulement de différens âges, puisqu'ils ne diffèrent entr'eux que par la grandeur du corps & par quelques nuances de couleur, principalement par la teinte de la tache au-dessus des yeux, qui est jaunâtre dans les jeunes sarigues, tels que celui de la *planche XXXVI de Seba, fig. 1 & 2*, & qui est plus brune dans les sarigues adultes, tels que celui de la *planche XXXIX*; différence qui d'ailleurs peut provenir du temps plus ou moins long que l'animal a été conservé dans l'esprit-de-vin, toutes les couleurs du poil s'affoiblissant avec le temps dans les liqueurs spiritueuses. Seba convient lui-même que les deux animaux de ses *planches XXXVI, fig. 1 & 2; & XXXVIII, fig. 1*, ne diffèrent (*d*) que par la grandeur & par quelques nuances de couleur; il convient encore

(*d*) *Est autem femella hæcce Americanis Philandris FÆMINIS QUAM SIMILLIMA: nisi quòd pilis dorsalibus aliquantum saturatius fuscis vestita, & tóto habitu procerior sit illis. Seba, vol. I, pag. 61.*

que

que le troisième animal, c'est-à-dire, celui de la *planche XXXIX*, ne diffère des deux autres qu'en ce qu'il est plus grand, & que la tache au-dessus des yeux n'est pas jaunâtre, mais brune : il nous paroît donc certain que ces trois animaux n'en font qu'un seul, puisqu'ils n'ont entr'eux que des différences si petites qu'on doit les regarder comme de très-légères variétés, avec d'autant plus de raison & de fondement que l'Auteur ne fait aucune mention du seul caractère par lequel il auroit pu les distinguer, c'est-à-dire, de cet ongle pointu aux pouces de derrière qui se voit aux figures des deux premiers & qui manque au dernier. Son seul silence sur ce caractère, prouve que cette différence n'existe pas réellement, & que ces ongles pointus aux pouces de derrière, dans les figures des *planches XXXVI & XXXVIII*, ne doivent être attribués qu'à l'inattention du Dessinateur.

« Seba dit que, selon François Valentin, ce philandre, *pl. XXXVIII*, est « de la plus grande espèce qui se voient « aux Indes orientales, & sur-tout chez les «

» Malayes où on l'appelle *Pelandor Aroé*,
 » c'est-à-dire, *Lapin d'Aroé*, quoiqu'Aroé
 » ne soit pas le seul lieu où se trouvent
 » ces animaux ; qu'ils soient communs dans
 » l'île de Solor ; qu'on les élève même
 » avec les lapins auxquels ils ne font aucun
 » mal, & qu'on en mange également la
 » chair que les habitans de cette île trou-
 vent excellente, &c. ». Ces faits sont
 très-douteux pour ne pas dire faux. 1.^o
 Le philandre, *planche XXXVIII*, n'est
 pas le plus grand des Indes orientales,
 puisque, selon l'auteur même, celui de
 la *planche XXXIX*, qu'il attribue aussi
 aux Indes orientales, est plus grand.
 En second lieu, ce philandre ne ressem-
 ble point du tout à un lapin, & par
 conséquent il est bien mal nommé *lapin*
d'Aroé. Troisièmement, aucun Voyageur
 aux Indes orientales n'a fait mention de
 cet animal si remarquable, aucun n'a dit
 qu'il se trouve ni dans l'île de Solor,
 ni dans aucun autre endroit de l'ancien
 continent. Seba lui-même paroît s'aper-
 cevoir non-seulement de l'incapacité,
 mais aussi de l'infidélité de l'auteur qu'il
 cite : *Cujus equidem rei*, dit-il, *fides sit*

penes autorem. At mirum tamen est quod D. Valentinus philandri formam haud ita descripserit prout se habet & uti nos ejus icones ad vivum factas prægressis tabulis exhibuimus, vol. I, pag. 61. Mais pour achever de se démontrer à soi-même le peu de confiance que mérite en effet le témoignage de cet auteur, François Valentin, Ministre de l'église d'Amboine, qui cependant a fait imprimer en cinq volumes *in-folio* l'histoire Naturelle des Indes orientales (e), il suffit de renvoyer à ce que dit Artedi (f) au sujet de ce gros ouvrage, & aux reproches que Seba (g) même lui fait avec raison sur l'erreur grossière qu'il commet, en

(e) Ond en nieuw. Oost-Indien, &c. Dordrecht, Jean Braam, 1724.

(f) Multa scripsit Franciscus Valentinus quæ Judæus appella credat. . . Ita comparatus est hic liber Belgicus, ut Historicorum naturalium genuinorum & eruditorum oculos nullo modo ferre possit. Artedi Ichthyologia hist. litteraria. Lugd. Bat. 1738, pag. 55 & 56.

(g) Inde autem quam liquidissimè detegitur error à D. Francisco Valentino commissus circa historiam horum animalium. Tom. III, pag. 273. error absonus valde & enormis, inde forsàn ortum duxit quod vir iste hanc animalium speciem haud debitè examinaverit, &c. Seba, vol. I, pag. 64.

assurant « que la poche de l'animal, dont
» il est ici question, est une matrice dans
» laquelle sont conçus les petits, & qu'a-
» près avoir lui-même disséqué le phi-
» landre, il n'en a pas trouvé d'autre ;
» que si cette poche n'est pas une vraie
» matrice, les mamelles sont, à l'égard
» des petits de cet animal, ce que les
» pédicules sont aux fruits, qu'ils restent
» adhérens à ces mamelles jusqu'à ce
» qu'ils soient mûrs, & qu'alors ils s'en
» séparent, comme le fruit quitte son pé-
» dicule lorsqu'il a acquis toute la ma-
» turité, &c. ». Le vrai de tout ceci, c'est
que Valentin qui assure que rien n'est si
commun que ces animaux aux Indes
orientales, sur-tout à Solor, n'y en avoit
peut-être jamais vu; que tout ce qu'il
en dit, & jusqu'à ses erreurs les plus
évidentes, sont copiées de Pison & de
Marcgrave, qui tous deux ne sont eux-
mêmes, à cet égard, que les copistes de
Ximénès, & qui se sont trompés en tout
ce qu'ils ont ajouté de leur fonds; car
Marcgrave & Pison disent expressément &
affirmativement, ainsi que Valentin, que
la poche est la vraie matrice où les petits

du sarigue sont conçus (*h*); Marcgrave dit qu'il en a disséqué un, & qu'il n'a point trouvé d'autre matrice à l'intérieur; Pison renchérit encore sur lui en disant qu'il en a disséqué plusieurs (*i*), & qu'il n'a jamais trouvé de matrice à l'intérieur; & c'est-là où il ajoute l'assertion, toute aussi mal fondée, que cet animal se trouve à Amboine. Qu'on juge maintenant de quel poids doivent être ici les autorités de Marcgrave, de Pison & de Valentin, & s'il seroit raisonnable d'ajouter foi au témoignage de trois hommes dont le premier a mal vu, le second a amplifié les erreurs du premier, & le dernier a copié les deux autres.

Je demanderois volontiers pardon à mes Lecteurs de la longueur de cette discussion critique, mais lorsqu'il s'agit de relever les erreurs des autres, on ne

(*h*) *Hæc bursa ipse uterus est animalis, nam alium non habet, uti ex sectione illius comperi: in hæc semen concipitur & catuli formantur.* Marcgrave, *Hist. Brasiliens.* pag. 223.

(*i*) *EX REITERATIS horum animalium sectionibus; alium non invenimus uterum præter hanc bursam, in quâ semen concipitur & catuli formantur.* Pison, *Hist. nat. Brasil.* pag. 323.

peut être trop exact ni trop attentif, même aux plus petites choses.

M. Brillon, dans son ouvrage sur les quadrupèdes, a entièrement adopté ce qui se trouve dans celui de Seba : il le suit ici à la lettre, soit dans ses dénominations, soit dans ses descriptions, & il paroît même aller plus loin que son auteur, en faisant trois espèces réellement distinctes des trois philandres, *planches XXXVI, XXXVIII & XXXIX* de Seba ; car s'il eût recherché l'idée de cet auteur, il eût reconnu qu'il ne donne pas ses trois philandres pour des espèces réellement différentes les unes des autres. Seba ne se doutoit pas qu'un animal des climats chauds de l'Amérique ne dût pas se trouver aussi dans les climats chauds de l'Asie ; il qualifioit ces animaux d'Orientaux ou d'Américains, selon qu'ils lui arrivoient de l'un ou de l'autre continent ; mais il ne donne pas ses trois philandres pour trois espèces distinctes & séparées ; il paroît clairement qu'il ne prend pas à la rigueur le mot d'espèce, lorsqu'il dit, *page 61 ; C'est ici la plus grande espèce de ces*

du *Sarigue* ou *Opossum*. 151

animaux, & qu'il ajoute, cette femelle est parfaitement semblable (simillima) aux femelles des *philandres* d'Amérique, elle est seulement plus grande, & elle est couverte sur le dos de poils d'un jaune plus foncé. Ces différences, comme nous l'avons déjà dit, ne sont que des variétés telles qu'on en trouve ordinairement entre des individus de la même espèce à différens âges : & dans le fait Seba n'a pas prétendu faire une division méthodique des animaux en classes, genres & espèces; il a seulement donné les figures des différentes pièces de son Cabinet, distinguées par des numéros, suivant qu'il voyoit quelques différences dans la grandeur, dans les teintes de couleur ou dans l'indication du pays natal des animaux qui composent sa collection. Il nous paroît donc que sur cette seule autorité de Seba, M. Brisson n'étoit pas fondé à faire trois espèces différentes de ces trois *philandres*, d'autant plus qu'il n'a pas même employé les caractères distinctifs, exprimés dans les figures, & qu'il ne fait aucune mention de la différence de l'ongle qui se trouve

aux pouces des pieds de derrière des deux premiers & qui manquent au troisième. M. Briffon devoit donc rapporter à son *n.º 3*, c'est-à-dire, à son philandre d'Amboine, *page 289*, toute la nomenclature qu'il a mise à son philandre, *n.º 1*, *page 286*, tous les noms & synonymes qu'il cite ne convenant qu'au philandre, *n.º 3*, puisque c'est celui dont les pouces des pieds de derrière n'ont point d'ongle. Il dit en général que les doigts des philandres sont onguiculés, & il ne fait sur cela aucune exception ; cependant le philandre qu'il a vu au Cabinet du Roi, & qui est notre fatigue, n'a point d'ongle aux pouces des pieds de derrière, & il paroît que c'est le seul qu'il ait vu, puisqu'il n'y a dans son Livre que le *n.º 1* qui soit précédé de deux étoiles. L'ouvrage de M. Briffon, d'ailleurs très-utile, pêche principalement en ce que la liste des espèces y est beaucoup plus grande que celle de la Nature.

Il ne nous reste maintenant à examiner que la nomenclature de M. Linnæus ; elle est sur cet article moins fautive que celle des autres, en ce que cet auteur

supprime une des trois espèces dont nous venons de parler, & qu'il réduit à deux les trois animaux de Seba ; ce n'est pas avoir tout fait, car il faut les réduire à un, mais du moins c'est avoir fait quelque chose, & d'ailleurs il emploie le caractère distinctif des pouces de derrière sans ongles, ce qu'aucun des autres, à l'exception de Tyson n'avoit observé. La description que M. Linnæus donne du sarigue, sous le nom de *Marsupialis* (k) n.º 1, *Didelphis*, &c. nous a paru bonne & assez conforme à la Nature, mais il y a inexactitude dans sa distribution & erreur dans ses indications : cet auteur, qui sous le nom d'*Opossum*, n.º 3, page 55, désigne un animal différent de son *Marsupialis*, n.º 1, & qui ne cite à cet égard que la seule autorité de Seba, dit cependant que cet opossum n'a point d'ongle aux pouces de derrière, tandis, que cet ongle est très-apparent dans les figures de Seba ; il auroit au moins dû nous avertir que le dessinateur de Seba s'étoit

(k) Linnæus, *Syst. nat.* edit. x. *Holmiæ*, 1758, pag. 54.

trompé ; une autre erreur, c'est d'avoir cité le *Maritacaca* de Pison comme le même animal que le *Carigueya*, tandis que dans l'ouvrage de Pison, ces deux animaux, quoiqu'annoncés dans le même chapitre, sont cependant donnés, par Pison même, pour deux animaux différens, & qu'il les décrit l'un après l'autre. Mais ce qu'on doit regarder comme une erreur plus considérable que les deux premières, c'est d'avoir fait du même animal deux espèces différentes ; le *Marsupialis*, n.º 1, & l'*Opossum*, n.º 3, ne sont pas des animaux différens ; ils ont tous deux, suivant M. Linnaeus même, le *marsupium* ou la poche, ils ont tous deux les pouces de derrière sans ongle, ils sont tous deux d'Amérique, & ils ne diffèrent (toujours selon lui) qu'en ce que le premier a huit mamelles, & que le second n'en a que deux & la tache au-dessus des yeux plus pâle ; or ce dernier caractère est, comme nous l'avons dit, nul, & le premier est au moins très-équivoque ; car le nombre des mamelles varie dans plusieurs espèces

d'animaux, & peut-être plus dans celle-ci que dans une autre, puisque des deux sarigues femelles que nous avons au Cabinet du Roi, & qui sont certainement de même espèce & du même pays, l'une a cinq & l'autre a sept tétines, & que ceux qui ont observé les mamelles de ces animaux, ne s'accordent pas sur le nombre; Marcgrave, qui a été copié par beaucoup d'autres, en compte huit; Barrère dit qu'ordinairement il n'y en a que quatre, &c. Cette différence qui se trouve dans le nombre des mamelles, n'a rien de singulier, puisque la même variété se trouve dans les animaux les plus connus tels que la chienne qui en a quelquefois dix, & d'autres fois neuf, huit ou sept; la truie qui en a dix, onze ou douze; la vache qui en a six, cinq ou quatre; la chèvre & la brebis qui en ont quatre, trois ou deux; le rat qui en a dix ou huit; le furet qui en a trois à droite & quatre à gauche, &c. d'où l'on voit qu'on ne peut rien établir de fixe & de certain sur l'ordre & le nombre des mamelles,

qui varient dans la plupart des animaux.

De tout cet examen que nous venons de faire avec autant de scrupule que d'impartialité, il résulte que le *Philander Opossum* seu *Carigueya Brasiliensis*, pl. xxxvi, fig. 1, 2 & 3; le *Philander orientalis*, pl. xxxviii, fig. 1; & le *Philander orientalis maximus*, pl. xxxix, fig. 1 de Seba, vol. I, pages 56, 61 & 64; que le philandre, n.º 1, le philandre oriental n.º 3, de M. Brisson, pages 286, 288 & 289; & enfin que le *Marsupialis*, n.º 1, & l'*Opossum*, n.º 3, de M. Linnæus, édition X, pages 54 & 55, n'indiquent tous qu'un seul & même animal, & que cet animal est notre sarigue, dont le climat unique & naturel est l'Amérique méridionale, & qui ne s'est jamais trouvé aux grandes Indes que comme étranger & après y avoir été transporté. Je crois avoir levé sur cela toutes les incertitudes; mais il reste encore des obscurités au sujet du *Taiibi*, que Marcgrave (1) n'a pas donné comme un animal différent du *Carigueya*, & que

(1) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.* pag. 323.

du Sarigue ou Opossum. 157

néanmoins Jonston (*m*), Seba (*n*), & M.^{rs} Klein (*o*), Linnæus (*p*), & Brisson (*q*), qui n'ont écrit que d'après Marcgrave, ont présenté comme une espèce distincte & différente des précédentes. Cependant on trouve dans Marcgrave les deux noms *Carigueya Taiibi*, à la tête du même article, il y est dit que cet animal s'appelle *Carigueya* au Brésil, & *Taiibi* au Paraguaï, (*Carigueya Brasiliensibus, aliquibus Jupatiima, Petiguaribus Taiibi*): on trouve ensuite une description du *carigueya* tirée de Ximénès; après laquelle on en trouve un autre de l'animal appelé *Taiibi* par les Brésiliens, *Cachorro domato* par les Portugais, & *Booschatte* ou *Rat de bois* par les Hollandois. Marcgrave ne dit pas que ce soit un animal différent du *carigueya*, il le donne au contraire pour le mâle du *Carigueya* (*Pedes & digitos habet ut femella jam descripta*);

(*m*) Jonston, *de quadruped.* pag. 96.

(*n*) Seba, *vol. I, pag. 57, Tab. 36, fig. 4.*

(*o*) Klein, *de quadruped.* pag. 59.

(*p*) Linnæus, *Syst. nat. edit. x, pag. 54, n.º 2.*

(*q*) Brisson, *Regn. anim.* pag. 290.

il paroît clairement qu'au Paraguai on appeloit le sarigue mâle & femelle *Taiibi*, & qu'au Bresil on donnoit ce nom de *Taiibi* au seul mâle, & celui de *Carigueya* à la femelle. D'ailleurs les différences entre ces deux animaux, telles qu'elles sont indiquées par leurs descriptions, sont trop légères pour fonder sur ces dissemblances deux espèces différentes; la plus sensible est celle de la couleur du poil, qui dans le carigueya est jaune & brune, au lieu qu'elle est grise dans le taiibi, dont les poils sont blancs (*r*) en dessous & bruns ou noirs à leur extrémité. Il est donc plus probable que le taiibi est en effet le mâle du Sarigue. M. Ray (*s*) paroît être de cette opinion, lorsqu'il dit, en parlant du carigueya & du taiibi, *an specie, an sexu tantum à præcedenti diversum*. Cependant malgré l'autorité de Marcgrave & le doute très-

(*r*) Le poil du rat de bois est d'un très-beau gris-argenté, on en voit même qui sont tout blancs & d'un très-beau blanc; la femelle a sous le ventre une bourse qui s'ouvre & se ferme quand elle veut. *Description de la Nouvelle-France, par le Père Charlevoix, Paris, 1744, tome III, page 334.*

(*s*) Ray, *Synops. quadrup.* pag. 185.

raisonnable de Ray, Seba, donne (*planche XXXVI, n.º 4*), la figure d'un animal femelle auquel il applique, sans aucun garant, le nom de *Taiibi*; & il dit en même temps que ce taiibi est le même animal que le *Tlaquatzin* de Hernandès; c'est ajouter la méprise à l'erreur; car; de l'aveu même de Seba (*t*), son taiibi, qui est femelle, n'a point de poche sous le ventre, & il suffisoit de lire Hernandès pour voir qu'il donne à son tlaquatzin cette poche comme un principal caractère. Le taiibi de Seba ne peut donc être le tlaquatzin de Hernandès, puisqu'il n'a point de poche, ni le taiibi de Marcgrave, puisqu'il est femelle; c'est certainement un autre animal assez mal dessiné & encore plus mal décrit, auquel Seba s'est avisé de donner le nom de *Taiibi*, & qu'il rapporte mal-à-propos au tlaquatzin de Hernandès, qui, comme nous l'avons dit, est le même que notre sarigue. M.^{rs} Brisson & Linnaeus ont, au sujet du taiibi, suivi à la lettre ce qu'en a dit

(*t*) *Marsupio tamen pro recondendis catulis caret hæc species.* Seba, vol. I, page 58.

Seba; ils ont copié jusqu'à son erreur sur le tlaquatzin de Hernandès, & ils ont tous deux fait une espèce fort équivoque de cet animal, le premier sous le nom de *Philandre du Bresil* (u), n.º 4, & le second sous celui de *Philander* (x), n.º 2. Le vrai taïibi, c'est-à-dire, le taïibi de Marcgrave & de Ray, n'est donc point le taïibi de Seba, ni le philander de M. Linnæus, ni le philandre du Bresil de M. Brisson, ceux-ci ne font point le tlaquatzin de Hernandès. Ce taïibi de Seba (supposé qu'il existe) est un animal différent de tous ceux qui avoient été indiqués par les Auteurs précédens: il auroit fallu lui donner un nom particulier & ne le pas confondre, par une dénomination équivoque avec le taïibi de Marcgrave, qui n'a rien de commun avec lui. Au reste, comme le sarigue mâle n'a point de poche sous le ventre,

(u) *Philander pilis in exortu albis in extremitate nigricantibus vestita...* *Philander Brasiliensis*, le Philandre du Bresil. *Regn anim* pag. 290.

(x) *Philander. Didelphis caudâ basi pilosâ, auriculis pendulis, mammis quaternis.* *System. nat. edit. X,* pag. 59, n.º 2.

du Sarigue ou Opossum. 161

& qu'il diffère de la femelle par ce caractère si remarquable, il n'est pas étonnant qu'on leur ait donné à chacun un nom, & qu'on ait appelé la femelle *Carigueya*, & le mâle *Taiibi*.

Edward Tyson, comme nous l'avons déjà dit, a décrit & disséqué le sarigue femelle avec soin, dans l'individu qui lui a servi de sujet, la tête avoit six pouces, le corps treize, & la queue douze de longueur; les jambes de devant six pouces (y), & celles de derrière quatre & demi de hauteur, le corps quinze à seize pouces de circonférence, la queue trois pouces de tour à son origine, & un pouce seulement vers l'extrémité; la tête trois pouces de

(y) *Nota.* Que cette manière de mesurer les jambes n'est pas exacte. Tyson reconnoît lui-même que dans le squelette les os des jambes de devant étoient plus courts que ceux des jambes de derrière; & Maregrave, dans sa description, dit aussi que les jambes de devant étoient plus courtes que celles de derrière; ces différences ne proviennent que de la différente manière de les mesurer, & c'est par cette raison que dans nos descriptions nous ne donnons pas les mesures des jambes en bloc, & que nous détaillons celles de chacune des parties qui composent la jambe.

largeur entre les deux oreilles allant toujours en diminuant jusqu'au nez, elle est plus ressemblante à celle d'un cochon de lait qu'à celle d'un renard; les orbites des yeux sont très-inclinées dans la direction des oreilles au nez, les oreilles sont arrondies & longues d'environ un pouce & demi, l'ouverture de la gueule est de deux pouces & demi en la mesurant depuis l'un des angles de la lèvre jusqu'à l'extrémité du museau; la langue est assez étroite, & longue de trois pouces, rude & hérissée de petites papilles tournées en arrière: il y a cinq doigts aux pieds de devant, tous les cinq armés d'ongles crochus, autant de doigts aux pieds de derrière, dont quatre seulement sont armés d'ongles, & le cinquième, qui est le pouce, est séparé des autres; il est aussi placé plus bas & n'a point d'ongle; tous ces doigts sont sans poils & recouverts d'une peau rougeâtre, ils ont près d'un pouce de longueur; la paume des mains & des pieds est large, & il y a des callosités charnues sous tous les doigts. La queue n'est couverte de poils qu'à son origine jusqu'à

du Sarigue ou Opossum. 163

deux ou trois pouces de longueur, après quoi c'est une peau écailleuse & lisse dont elle est revêtue jusqu'à l'extrémité; ces écailles sont blanchâtres, à peu près hexagones & placées régulièrement, en sorte qu'elles n'anticipent pas les unes sur les autres; elles sont toutes séparées & environnées d'une petite aire de peau plus brune que l'écaille: les oreilles, comme les pieds & la queue, sont sans poil; elles sont si minces qu'on ne peut pas dire qu'elles soient cartilagineuses, elles sont simplement membraneuses comme les ailes des chauve-souris; elles sont très-ouvertes, & le conduit auditif paroît fort large. La mâchoire du dessus est un peu plus allongée que celle du dessous, les narines sont larges, les yeux petits, noirs, vifs & proéminens, le cou court, la poitrine large, la moustache comme celle du chat, le poil du devant de la tête est plus blanc & plus court que celui du corps, il est d'un gris-cendré mêlé de quelques petites houpes de poils noirs & blanchâtres sur le dos & sur les côtes, plus brun sur le ventre, & encore plus foncé sur les

jambes. Sous le ventre de la femelle est une fente qui a deux ou trois pouces de longueur, cette fente est fermée par deux peaux qui composent une poche velue à l'extérieur & moins garnie de poil à l'intérieur, cette poche renferme les manilles; les petits nouveaux-nés y entrent pour les sucer, & prennent si bien l'habitude de s'y cacher, qu'ils s'y réfugient, quoique déjà grands, lorsqu'ils sont épouvantés. Cette poche a du mouvement & du jeu, elle s'ouvre & se referme à la volonté de l'animal; la mécanique de ce mouvement s'exécute par le moyen de plusieurs muscles & de deux os qui n'appartiennent qu'à cette espèce d'animal; ces deux os sont placés au-devant des os pubis auxquels ils sont attachés par la base, ils ont environ deux pouces de longueur & vont toujours en diminuant un peu de grosseur depuis la base jusqu'à l'extrémité; ils soutiennent les muscles qui font ouvrir la poche & leur servent de point d'appui; les antagonistes de ces muscles servent à la resserrer & à la fermer si exactement que dans l'animal vivant l'on ne peut voir

du Sarigue ou Opossum. 165

L'ouverture qu'en la dilatant de force avec les doigts; l'intérieur de cette poche est parsemé de glandes qui fournissent une substance jaunâtre d'une si mauvaise odeur qu'elle se communique à tout le corps de l'animal; cependant lorsqu'on laisse sécher cette matière, non-seulement elle perd son odeur désagréable, mais elle acquiert du parfum qu'on peut comparer à celui du musc. Cette poche n'est pas, comme l'ont avancé faussement Marcgrave & Pison, le lieu dans lequel les petits sont conçus; le sarigue femelle a une matrice à l'intérieur, différente, à la vérité, de celle des autres animaux, mais dans laquelle les petits sont conçus & portés jusqu'au moment de leur naissance. Tyson (1) prétend que dans cet animal il y a deux matrices, deux vagins, quatre cornes de matrices, quatre trompes de Fallope & quatre ovaires. M. Daubenton n'est pas d'accord

(1) *We will therefore here take a survey and an account of these parts; and we find that there are two ovaria, two tubæ Fallopiæ, two cornua uteri, two uteri and two vaginae uteri.* Tyson, *anatomy of an Opossum.* London, 1698, pag. 36.

avec Tyson sur tous ces faits ; mais en comparant sa description avec celle de Tyson , on verra qu'il est au moins très-certain que dans les organes de la génération des sarigues il y a plusieurs parties doubles qui sont simples dans les autres animaux. Le gland de la verge du mâle & celui du clitoris de la femelle sont fouchus & paroissent doubles. Le vagin qui est simple à l'entrée se partage ensuite en deux canaux, &c. Cette conformation est en général très-lingulière & différente de celle de tous les autres animaux quadrupèdes.

Le sarigue est uniquement originaire des contrées méridionales du nouveau monde ; il patoit seulement qu'il n'affecte pas aussi constamment que le tatou les climats les plus chauds. On le trouve non-seulement au Brésil, à la Guiane, au Mexique, mais aussi à la Floride, en Virginie (a) & dans les autres régions tempérées de ce continent. Il est partout assez commun, parce qu'il produit

(a) Les opossums sont communs dans la Virginie & dans la Nouvelle-Espagne. *Histoire naturelle des Antilles*. Rotterdam, 1658, page 222.

souvent & en grand nombre; la plupart des Auteurs disent quatre ou cinq petits (b), d'autres six ou sept; Marcgrave assure avoir vu six petits vivans dans la poche d'une femelle (c), ces petits avoient environ deux pouces de longueur, ils étoient déjà fort agiles, ils sortoient de la poche & y rentroient plusieurs fois par jour: ils sont bien plus petits lorsqu'ils naissent; certains Voyageurs disent qu'ils ne sont pas plus gros que des mouches au moment de leur naissance (d),

(b) *Quaternos quinosve parit catulos, quos utero conceptos, editosque in lucem, alvi cavitate quâdam dum adhuc parvuli sunt, condit & servat, &c. Hernand. Hist. Mex. pag. 330.*

(c) *Hæc ipsa quam describo bestia sex catulos vivos & omnibus membris absolutos, sed sine pilis, in hæc bursa habebat, qui etiam hinc inde in eâ movebantur; quilibet catulus duos digitos erat longus, &c. Marcgrave, Hist. Bras. pag. 222. — Ils ont un sac sous le ventre dans lequel ils portent leurs petits, qui sont par fois six ou sept d'une ventrée. Description du nouveau monde, par de Laët, page 485.*

(d) La femelle du possum a un double ventre, ou plutôt une membrane pendante qui lui couvre tout le ventre sans y être attachée, & dont on peut regarder l'intérieur lorsqu'elle a une fois porté des petits. Au derrière de cette membrane, il y a une ouverture où on peut passer la main, si on

c'est-à-dire, quand ils sortent de la matrice pour entrer dans la poche & s'attacher aux mamelles. Ce fait n'est pas aussi exagéré qu'on pourroit l'imaginer, car nous avons vu nous-mêmes, dans un animal dont l'espèce est voisine de celle du sarigue, des petits attachés à la mamelle qui n'étoient pas plus gros que des fèves, & l'on peut présumer avec beaucoup de vraisemblance, que dans ces animaux la matrice n'est, pour ainsi dire, que le lieu de la conception, de la formation & du premier développement du fœtus, dont l'exclusion étant plus précoce que dans les autres quadrupèdes, l'accroissement s'achève dans la bourse où ils entrent au moment de leur naissance prématurée. Personne n'a observé la durée de la gestation de ces

ne l'a pas grosse. C'est ici où les petits se retirent, soit pour éviter quelque danger, soit pour teter ou pour dormir. Ils vivent de cette manière jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher pâture d'eux-mêmes..... J'ai vu moi-même de ces petits attachés à la tétine lorsqu'ils n'étoient pas plus gros qu'une mouche, & qui ne s'en détachent qu'après avoir atteint la grosseur d'une souris. *Histoire de la Virginie, page 220.*

animaux,

animaux, que nous présumons être beaucoup plus courte que dans les autres; & comme c'est un exemple singulier dans la Nature que cette exclusion précoce, nous exhortons ceux qui sont à portée de voir des *sarigues* vivans dans leur pays natal, de tâcher de savoir combien les femelles portent de temps, & combien de temps encore après la naissance les petits restent attachés à la mamelle avant que de s'en séparer; cette observation, curieuse par elle-même, pourroit devenir utile, en nous indiquant peut-être quelque moyen de conserver la vie aux enfans venus avant le terme.

Les petits *sarigues* restent donc attachés & comme collés aux mamelles de la mère pendant le premier âge & jusqu'à ce qu'ils aient pris assez de force & d'accroissement pour se mouvoir aisément. Ce fait n'est pas douteux, il n'est pas même particulier à cette seule espèce; puisque nous avons vu, comme je viens de le dire, des petits ainsi attachés aux mamelles dans une autre espèce, que nous appellerons la *Marmose*, & de laquelle nous parlerons bientôt. Or cette

femelle marmose n'a pas , comme la femelle sarigue , une poche sous le ventre où les petits puissent se cacher ; ce n'est donc pas de la commodité ou du secours que la poche prête aux petits que dépend uniquement l'effet de la longue adhérence aux mamelles , non plus que celui de leur accroissement dans cette situation immobile ; je fais cette remarque afin de prévenir les conjectures que l'on pourroit faire sur l'usage de la poche, en la regardant comme une seconde matrice, ou tout au moins comme un abri absolument nécessaire à ces petits prématurément nés. Il y a des Auteurs (e) qui prétendent qu'ils restent collés à la mamelle plusieurs semaines de suite ; d'autres disent (f) qu'ils ne

(e) Les petits sont collés à la tétine , & c'est-là où ils croissent à vue d'œil pendant plusieurs semaines de suite jusqu'à ce qu'ils aient acquis de la force , qu'ils ouvrent les yeux & que leur poil soit venu ; alors ils tombent dans la membrane , d'où ils sortent & où ils rentrent à leur guise. *Histoire de la Virginie. Amsterdam, 1707, page 220.*

(f) *Septem plus minusve ut plurimum uno partu excludit fetus , quos donec menstruam ætatem attingant, pro lubitu nunc alvo recundit, nunc iterum prodit. Ralp. Hamor apud Nieremberg, page 157.*

demeurent dans la poche que pendant le premier mois de leur âge. On peut aisément ouvrir cette poche de la mère, regarder, compter & même toucher les petits sans les incommoder; ils ne quittent la tétine, qu'ils tiennent avec la gueule, que quand ils ont assez de force pour marcher; ils se laissent alors tomber dans la poche & sortent ensuite (g) pour se promener & pour chercher leur subsistance (h), ils y entrent souvent pour

(g) C'est dans sa poche qu'après avoir mis bas elle retire ses petits, qui s'attachant à ses tétines s'y nourrissent de son lait & s'y élèvent comme dans un sûr asyle où ils sont toujours chaudement Dès que les petits sont assez forts pour pouvoir sortir & courir sur l'herbe, la mère ouvrant sa poche leur donne issue, &c. *Mémoires de la Louisiane, par Dumont, page 84.*

(h) La mère les met au monde nus & aveugles, & les prenant ensuite avec les doigts des pieds de devant, elle les met dans sa bourse, qui est comme une espèce de matrice, elle les chauffe doucement. enfin elle ne les tire point de-là qu'ils ne jouissent de la lumière, alors elle les transporte sur quelque colline où elle ne prévoit point de danger, & ayant ouvert sa bourse, elle les en fait sortir, les expose aux rayons du soleil, les amuse en jouant avec eux; au moindre bruit ou sur le soupçon du moindre danger, elle rappelle

dormir , pour têter , & aussi pour se cacher lorsqu'ils sont épouvantés ; la mère fuit alors & les emporte tous ; elle ne paroît jamais avoir plus de ventre que quand il y a long-temps qu'elle a mis bas & que ses petits sont déjà grands , car dans le temps de la vraie gestation on s'aperçoit peu qu'elle soit pleine.

A la seule inspection de la forme des pieds de cet animal , il est aisé de juger qu'il marche mal & qu'il court lentement ; aussi dit-on (i) qu'un homme peut l'attraper sans même précipiter son pas. En revanche , il grimpe sur les

aussitôt ses petits par un cri , *tic , tic , tic* , lesquels obéissant alors à leur mère , reviennent à elle & se recachent dans la bourse , &c. *Seba , vol. I , page 56.*

— Lorsque la mère entend quelque bruit ou quelque mouvement qui lui fait ombrage , elle fait un certain cri , & à ce signal qui est connu des petits , on les voit aussitôt courir à leur mère & rentrer d'où ils sont sortis. *Mémoires de la Louisiane , page 83.*

(i) Cet animal est si lent , qu'il est très-facile de l'attraper. *Mémoires de la Louisiane , par Dumont , page 83.* — On ne voit ordinairement point d'animal marcher si lentement , & j'en ai pris souvent à mon pas ordinaire. *Histoire de la Louisiane , par M. le Page du Pratz , tome II , page 93.*

du Sarigue ou Opossum. 173

arbres (*k*) avec une extrême facilité, il se cache dans le feuillage pour attraper des oiseaux (*l*), ou bien il se suspend par la queue dont l'extrémité est musculeuse & flexible (*m*) comme une main, en forte

(*k*) *Scandit arbores incredibili perniciousitate*. Hernand. *Hist. Mex.* pag. 330. — Il monte sur les arbres d'une admirable vitesse, & porte grand dommage aux oiseaux domestiques, à la façon d'un renard, au reste il ne fait nul mal. *De Laët*, pag. 143. — *Hoc animal fructibus arborum vescitur. Ideoque non solum ob id arbores scandit, sed etiam cum catulis in crumenâ inclusis, magnâ agilitate de arbore in arborem transilit.* Petrus Martyr, *Ocean. decad.* 2, lib. IX, pag. 21.

(*l*) *Fætet animal instar vulpis aut martis: mordax est; vescitur libenter gallinis, quas rapit ut vulpes, & arbores scandendo avibus insidiatur: vescitur quoque sacchari cannis, quibus sustentavi per quatuor septimanas in cubiculo meo; tandem funi cui alligatum erat se implicans, ex compressione obiit.* Marcgrav. *Hist. Bras.* pag. 223.

(*m*) *Canda quâ mordicûs firmiterque quidquid apprehendit retinet.* Hernand. *Hist. Mex.* pag. 330. — Sa queue est faite pour s'accrocher, car en le prenant par cet endroit, il s'entortille aussitôt autour du doigt. La femelle étant prise, souffre, sans donner le moindre signe de vie, qu'on la suspende par la queue au-dessus d'un feu allumé; la queue s'accroche d'elle-même, & la mère périt ainsi avec ses petits, sans que rien soit capable de lui desserrer la peau de sa poche. *Histoire de la Louisiane*, par M. le Page du Pratz, tome II, page 94.

qu'il peut ferrer & même environner de plus d'un tour les corps qu'il saisit ; il reste quelquefois long-temps dans cette situation sans mouvement , le corps suspendu, la tête en bas, il épie & attend le petit gibier au passage (n) ; d'autres fois il se balance pour sauter d'un arbre à un autre à peu près comme les singes à queue *prenante* , auxquels il ressemble aussi pour la conformation des pieds. Quoique carnassier , & même avide de sang qu'il se plaît à sucer , il mange

(n) Il est très-friand des oiseaux & de la volaille ; aussi entre-t-il hardiment dans les basses-cours & dans les poulaillers. Il va même dans les champs manger le mahi qu'on y a semé. L'instinct avec lequel il fait sa chasse est très-singulier. Après avoir pris un petit oiseau & l'avoir tué , il se garde bien de le manger : il le pose proprement dans une belle place découverte proche de quelque gros arbre ; ensuite montant sur cet arbre & se suspendant par la queue à celle de ses branches qui est la plus voisine de l'oiseau , il attend patiemment en cet état que quelqu'autre oiseau carnassier vienne pour l'enlever , alors il se jette dessus & fait sa proie de l'un & de l'autre. *Mémoires de la Louisiane , par Dumont , page 84.* — Il chasse la nuit & fait la guerre aux volailles , dont il suce le sang & qu'il ne mange jamais. *Histoire de la Louisiane , par M. le Page du Pratz , page 93.*

assez de tout (o), des reptiles, des insectes, des cannes de sucre, des patates, des racines, & même des feuilles & des écorces. On peut le nourrir comme un animal domestique (p); il n'est ni féroce ni farouche, & on l'apprivoise aisément, mais il dégoûte par sa mauvaise odeur qui est plus forte que celle du renard (q); & il déplaît aussi par sa vilaine figure; car indépendamment de ses oreilles de chouette, de sa queue de serpent & de sa gueule fendue jusqu'auprès des yeux, son corps

(o) *Vescitur cohortalibus quas vulpecularum mustelorumve sylvestrum more jugulat, illarum sanguinem absorbens, cætera innoxium ac simplissimum animal..... Pascitur etiam fructibus, pane, oleribus, frumentaceis, aliisque, veluti nos experimento cognovimus, alentes istud domi, ac in deliciis habentes.* Hernandez, *Hist. Mex.* pag. 330. — Il grimpe légèrement sur les arbres & se nourrit d'oiseaux, il fait la chasse aux poules comme le renard, mais au défaut de proie il se nourrit de fruits. *Histoire naturelle des Antilles.* Rotterdam, 1658, page 222.

(p) *Vidit carnibus & fructibus, herbis & pane; ideoque à multis animi gratiâ domi nutritur.* Marcgrav. *Hist. Bras.* pag. 222.

(q) Les Caragues ou Sarigoys sont semblables aux renards d'Espagne, mais ils sont plus petits & sentent plus mauvais de beaucoup. *Description des Indes occidentales, par de Laët, page 85.*

paroît toujours sale, parce que le poil qui n'est ni lisse ni frisé est terne & semble être couvert de boue (r). Sa mauvaise odeur r s de dans la peau, car la chair n'est pas mauvaise   manger (s), c'est

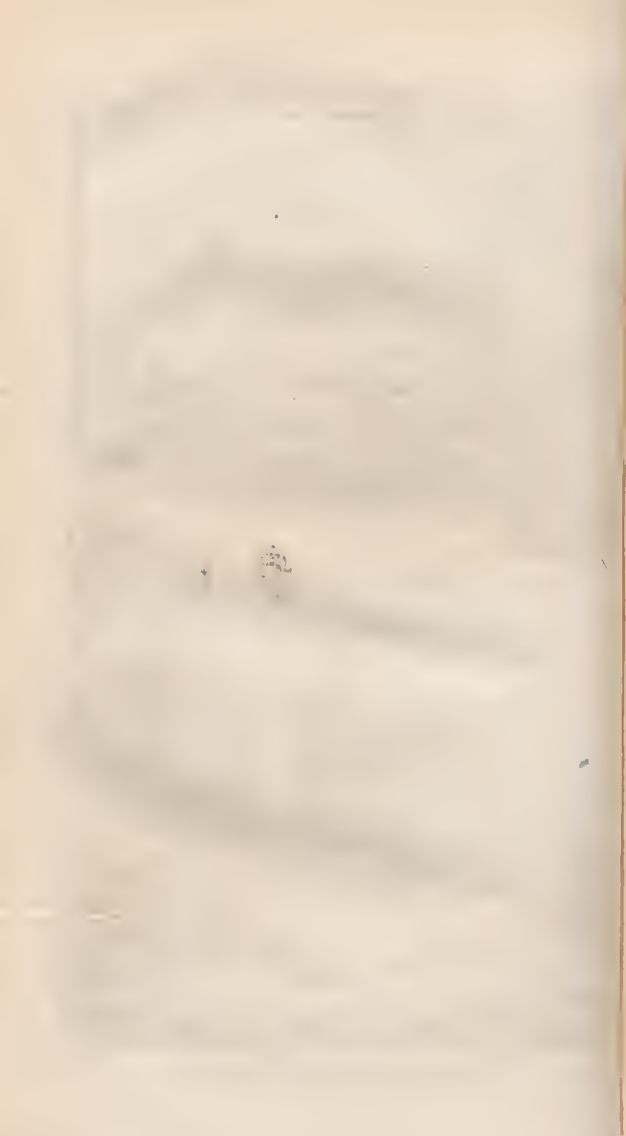
(r) Ils sont hideux   voir, & leur peau paroît toujours couverte de boue. *Mémoires de la Louisiane, par Dumont, page 83.* — Son poil est gris, & quoique fin, il n'est jamais lisse. Les femmes des Naturels le filent & en font des jarretières, qu'elles teignent ensuite en rouge. *Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz, tome II, page 94.*

(s) *Testatur ipse Rapse comedisse hoc animal, & esse grati & salubris nutrimenti Nieremberg, Hist. nat. peregrin. pag. 157.* — *Carnibus hujus animalis non solum Indi libentissim  vescuntur, ver m etiam hanc c terorum animalium quascumque carnes gustu, suavitate nobilitatas, antecellere pr dicant. Quapropter legitur in histori  Indic , quod habitatores insul  Cub  observantes magnam horum animalium quantitatem vagantium super arbores secus littora insul  crescentes; clanculum accedentes, & de improviso, magno impetu arborem excutientes, has belluas cadere in aquam cogunt; tunc innatantes illas apprehendunt, postea in cibos multifari  coquunt.* *Aldrov. de quadrup. digit. lib. II, pag. 225.* — La chair des rats sauvages est fort bonne, on la mange, & ils ont   peu près le goût du cochon de lait. *Mémoires de la Louisiane, par Dumont, page 83.* — La chair de cet animal est d'un très-bon goût & approche fort de celle



LE SARIGUE FEMELLE.

B. dir.



du Sarigue ou Opossum. 177

même un des animaux que les Sauvages chassent de préférence, & duquel ils se nourrissent le plus volontiers.

du cochon de lait. *Histoire de la Louisiane, par M. le Page du Pratz, page 94.* — Le sarigoy est un animal puant, dont la chair est cependant fort bonne. *Voyage de Coreal. Paris, 1722, tome I, page 176.*



LA MARMOSE (a).

L'ESPÈCE de la Marmôse paroît être voisine de celle du Sarigue, elles sont du même climat dans le même

(a) La Marmose, *Marmosa*, nom que les Brasiliens donnent à cet animal selon Seba, & que nous avons adopté. Les Nègres de nos îles appellent le sarigue *Manicou*, & la marmose, qui est plus petite que le sarigue, *Rat manicou*.

Mus silvestris Americanus Scalopès dictus. Seba, vol. I, pag. 46, Tab. 31, fig. 1 & 2. *Nota.* Que ce nom *Scalopès* que Seba donne à cet animal, & que M.^{rs} Klein & Brisson ont aussi adopté, a été très-mal appliqué. Le scalopès des Grecs n'est certainement pas la marmose du Brésil. Et d'ailleurs il n'est pas possible de déterminer ce que c'est que le *scalopès* par les indications des Anciens : *ad finem quidam mures sunt quos scalopes vocant ut Scholiastes Aristophanis in Acharnensibus animadvertit.* Aldrov. de quadrup. digit. vivip. pag. 416. Je crois que voilà la seule notice que nous ayons du scalopès, elle ne suffit pas à beaucoup près pour déterminer une espèce, & encore moins pour en appliquer le nom à un animal du nouveau monde.

Philander saturatè spadiceus in dorso, in ventre dilutè flavus, pedibus albicantibus Philander Americanus,

continent ; & ces deux animaux se ressemblent par la forme du corps , par la conformation des pieds , par la queue *prenante* qui est couverte d'écaillés dans la plus grande partie de sa longueur , & n'est revêtue de poil qu'à son origine , par l'ordre des dents (*b*) qui sont en plus grand nombre que dans les autres quadrupèdes : mais la marmose est bien plus petite que le sarigue , elle a le

le philandre d'Amérique. Briffon , *Regn. animal.* pag. 291.

Murina. Didelphis caudâ semi pilosâ , mammis senis.
Linn. *Syst. nat.* edit. x , pag. 55. *Nota.* 1.^o Que M. Linnæus , qui présente ici le murina après l'opossum , fait une question qui suppose un doute mal fondé , *an pullus precedentis* , dit-il , du murina relativement à l'opossum. Cela ne peut pas être ; car , de l'aveu de M. Linnæus , son opossum a une poche sous le ventre ; & par la description de Seba , il est clair que la femelle du murina n'en a point. *Nota.* 2.^o Que la phrase indicative pêche en ce qu'elle donne , comme un caractère constant , six mamelles à la Marmose , tandis que le nombre des mamelles varie , & que la marmose que nous avons vue avoit quatorze mamelles.

(*b*) Les dents , dans le sarigue & la marmose , sont au nombre de cinquante. *Voyez au tome XXI de l'édition en trente-un volumes , la description de ces deux animaux.*

musseau encore plus pointu, la femelle n'a pas de poche sous le ventre comme celle du sarigue, il y a seulement deux plis longitudinaux près des cuisses entre lesquels les petits se placent pour s'attacher aux mamelles. Les parties de la génération, tant du mâle que de la femelle marmoses, ressemblent par la forme & par la position à celles du sarigue; le gland de la verge du mâle est fourchu comme celui du sarigue, il est placé dans l'anus; & cet orifice, dans la femelle, paroît être aussi l'orifice de la vulve. La naissance des petits semble être encore plus précoce dans l'espèce de la marmose que dans celle du sarigue; ils sont à peine aussi gros que des petites fèves lorsqu'ils naissent & qu'ils vont s'attacher aux mamelles; les portées sont aussi plus nombreuses. Nous avons vu dix petites marmoses, chacune attachée à un mamelon, & il y avoit encore sur le ventre de la mère quatre mamelons vacans, en sorte qu'elle avoit en tout quatorze mamelles; c'est principalement sur les femelles de cette espèce qu'il faudroit faire les observations que nous

avons indiquées dans l'article précédent, je suis persuadé que ces animaux mettent bas peu de jours après la conception, & que les petits au moment de l'exclusion ne sont encore que des fœtus qui, même comme fœtus, n'ont pas pris le quart de leur accroissement; l'accouchement de la mère est toujours une fausse-couche très-prématurée, & les fœtus ne sauvent leur vie naissante qu'en s'attachant aux mamelles sans jamais les quitter jusqu'à ce qu'ils aient acquis le même degré d'accroissement & de force qu'ils auroient pris naturellement dans la marrice si l'exclusion n'eût pas été prématurée.

La marmose a les mêmes inclinations & les mêmes mœurs que le sarigue; tous deux se creusent des terriers pour se réfugier, tous deux s'accrochent aux branches des arbres par l'extrémité de leur queue, & s'élancent de-là sur les oiseaux & sur les petits animaux; ils mangent aussi des fruits, des graines & des racines, mais ils sont encore plus friands de poisson & d'écrevisse, qu'ils pêchent, dit-on, avec leur queue. Ce fait est très-douteux & s'accorde fort

mal avec la stupidité naturelle qu'on reproche à ces animaux qui, selon le témoignage de la plupart des Voyageurs, ne savent ni se mouvoir à propos, ni fuir, ni se défendre.





LA MARMOSE FEMELLE.

B. dir.



LE CAYOPOLLIN (a).

LE premier Auteur qui ait parlé de cet animal est Fernandès (b) ; le Cayopollin, dit-il, est un petit animal un peu plus grand qu'un Rat, ressemblant au Sarigue par le museau, les oreilles & la queue qui est plus épaisse & plus forte que celle d'un rat, & de laquelle il se sert

(a) Le Cayopollin ou Kayopollin.

Cayopollin. Fernandès, *Hist. Nov. Esp.* pag. 10.

Animal Caudimanum seu *Coyopollin*. Nieremberg, *Hist. nat. Peregrin.* pag. 158.

Coyopollin. Jonston, *de quadrup.* pag. 118.

Mus indicus dictus Coyopollin. Charleton, *Exercit.* pag. 25, n.º 5.

Mus Africanus Kayopollin dictus. Seba, vol. I, pag. 39, Tab 31, fig. 3. *Nota*. Qu'il y a erreur dans cette indication, cet animal n'étant point d'Afrique, mais d'Amérique.

Philander saturatè spadiceus in dorso, in ventre ex albo flavicans, caudâ ex saturatè spadiceo maculata.....

Philander Africanus, le philandre d'Afrique. Briffon, *Regn. animal.* pag. 292 : même erreur sur le climat, copiée de Seba.

(b) Franç. Fernandès, *Hist. quadr. Novæ Hispaniæ*. Romæ, 1626, cap. xxix, pag. 10.

comme d'une main ; il a les oreilles minces & diaphanes, le ventre, les jambes & les pieds blancs : les petits, lorsqu'ils ont peur, tiennent la mère embrassée ; elle les élève sur les arbres : cette espèce s'est trouvée dans les montagnes de la Nouvelle - Espagne. Nieremberg (c) a copié mot à mot ces indications de Fernandès, & n'y a rien ajouté. Seba (d), qui le premier a fait dessiner & graver cet animal, n'en donne aucune description, il dit seulement qu'il a la tête un peu plus épaisse & la queue un tant soit peu plus grosse que la marmose ; & que quoiqu'il soit du même genre, il est cependant d'un autre climat, & même d'un autre continent ; & il se contente de renvoyer à Nieremberg & à Jonston pour ce qu'on peut desirer de plus au sujet de cet animal ; mais il paroît évidemment que Nieremberg & Jonston ne l'ont jamais vu, & qu'ils n'en parlent que d'après Fernandès. Aucun de ces trois auteurs n'a dit qu'il fût originaire d'Afrique,

(c) Eus. Nieremberg, *Hist. nat. Perogr.* lib. IX, cap. v, pag. 158.

(d) Seba, *vol. I, pag. 49, Tab. 31, fig. 3.*

ils le donnent au contraire comme naturel & particulier aux montagnes des climats chauds de l'Amérique; & c'est Seba seul qui, sans autorité ni garans, a prétendu qu'il étoit Africain. Celui que nous avons vu venoit certainement d'Amérique; il étoit plus grand, & il avoit le museau moins pointu & la queue plus longue que la marmose; en tout il nous a paru approcher encore plus que la marmose de l'espèce du sarigue. Ces trois animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures & extérieures, par les os surnuméraires du bassin, par la forme des pieds, par la naissance prématurée, la longue & continuelle adhérence des petits aux mamelles, & enfin par les autres habitudes de nature; ils sont aussi tous trois du nouveau monde & du même climat; on ne les trouve point dans les pays froids de l'Amérique: ils sont naturels aux contrées méridionales de ce continent, & peuvent vivre dans les régions tempérées; au reste, ce sont tous des animaux très-laids; leur gueule fendue comme celle d'un brochet, leurs oreilles de

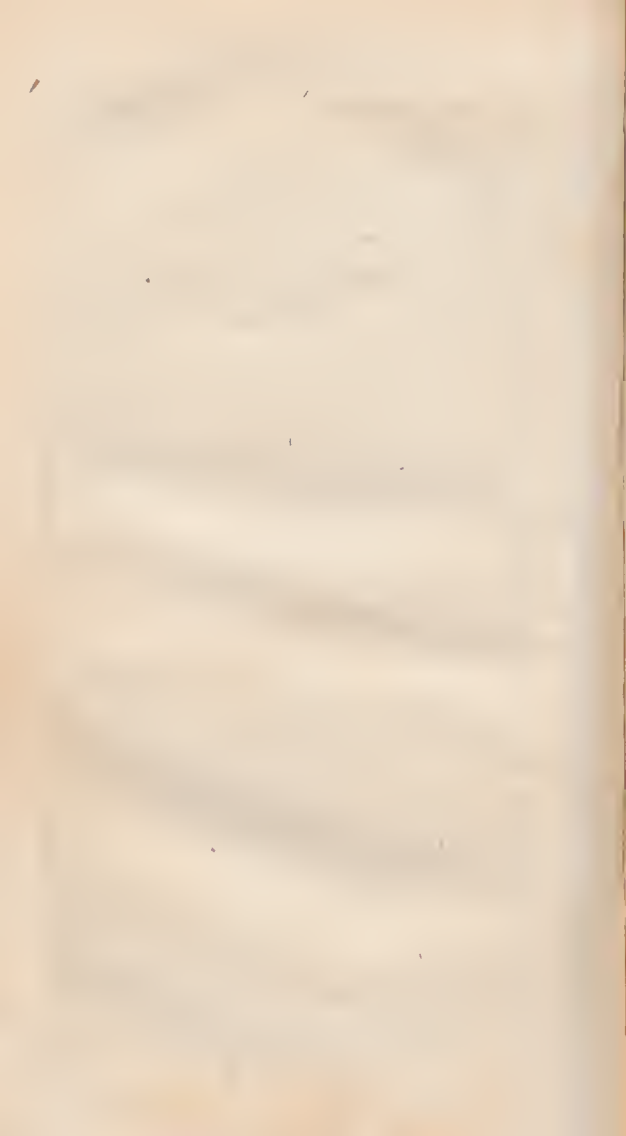
chauve-souris, leur queue de couleuvre & leurs pieds de singe présentent une forme bizarre qui devient encore plus désagréable par la mauvaise odeur qu'ils exhalent, & par la lenteur & la stupidité dont leurs actions & tous leurs mouvemens paroissent accompagnés.





LE CAYOPOLLIN

B. dir.



L'ÉLÉPHANT (a).

L'ÉLÉPHANT est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable de ce monde; il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, & il approche de l'homme (b), par l'intelligence, autant au moins que la

(a) *Éléphant*; en Grec, *Ελέφας*; en Latin, *Elephantus*, *Barrus*; en Italien, *Leophante*; en Espagnol, *Elephante*; en Allemand, *Helphant*; en Anglois, *Elephant*; en Orient, *Elsil*. *Phil* ou *Fil* est un mot Chaldéen, qui signifie *ivoire*, & dont Munster s'est servi pour désigner l'Éléphant. On appeloit autrefois l'éléphant *Barre* aux Indes orientales; & c'est vraisemblablement de ce mot qu'est dérivé le nom *Barrus*, que les Latins ont ensuite donné à l'éléphant. *Gesner. cap. de Elephanto*. On l'appelle à Congo, *Manzac* ou *Manzo*. *Voyage de Drack. Paris, 1641, page 104.*

(b) *Valet sensu & reliquâ sagacitate ingenii excellit elephas. Arist. hist. Anim. lib. IX, cap. 46. — Elephanti sunt naturâ mites & mansueti, ut ad rationale animal proxime accedant. Strabo. — Vidi elephantos quosdam qui prudentiores mihi videbantur quàm quibusdam in locis homines. Vartomanus, apud Gesnerum, cap. de Elephanto.*

matière peut approcher de l'esprit. L'Éléphant, le Chien, le Castor & le Singe, sont de tous les êtres animés, ceux dont l'instinct est le plus admirable : mais cet instinct, qui n'est que le produit de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures de l'animal, se manifeste par des résultats bien différens dans chacune de ces espèces. Le chien est naturellement, & lorsqu'il est livré à lui seul, aussi cruel, aussi sanguinaire que le loup ; seulement, il s'est trouvé dans cette nature féroce, un point flexible, sur lequel nous avons appuyé ; le naturel du chien ne diffère donc de celui des autres animaux de proie, que par ce point sensible, qui le rend susceptible d'affection & capable d'attachement ; c'est de la Nature qu'il tient le germe de ce sentiment, que l'Homme ensuite a cultivé, nourri, développé par une ancienne & constante société avec cet animal, qui seul en étoit digne ; qui, plus susceptible, plus capable qu'un autre des impressions étrangères, a perfectionné dans le commerce toutes ses facultés relatives. Sa sensibilité,

sa docilité, son courage, ses talens, tout, jusqu'à ses manières, s'est modifié par l'exemple, & modelé sur les qualités de son Maître; l'on ne doit donc pas lui accorder en propre tout ce qu'il paroît avoir; ses-qualités les plus relevées, les plus frappantes, sont empruntées de nous, il a plus d'acquis que les autres animaux, parce qu'il est plus à portée d'acquérir; que loin d'avoir comme eux de la répugnance pour l'homme, il a pour lui du penchant; que ce sentiment doux, qui n'est jamais muet, s'est annoncé par l'envie de plaire, & a produit la docilité, la fidélité, la soumission constante, & en même temps, le degré d'attention nécessaire pour agir en conséquence & toujours obéir à propos.

Le singe, au contraire, est indocile autant qu'extravagant; sa nature est en tout point également revêche; nulle sensibilité relative, nulle reconnoissance des bons traitemens, nulle mémoire des bienfaits; de l'éloignement pour la société de l'homme, de l'horreur pour la contrainte, du penchant à toute espèce de mal, ou pour mieux dire, une forte

propension à faire tout ce qui peut nuire ou déplaire. Mais ces défauts réels sont compensés par des perfections apparentes; il est extérieurement conformé comme l'homme, il a des bras, des mains, des doigts; l'usage seul de ces parties le rend supérieur pour l'adresse aux autres animaux, & les rapports qu'elles lui donnent avec nous par la similitude des mouvemens & par la conformité des actions nous plaisent, nous déçoivent & nous font attribuer à des qualités intérieures, ce qui ne dépend que de la forme des membres.

Le castor, qui paroît être fort au-dessous du chien & du singe par les facultés individuelles, a cependant reçu de la Nature un don presque équivalent à celui de la parole; il se fait entendre à ceux de son espèce, & si bien entendre qu'ils se réunissent en société qu'ils agissent de concert, qu'ils entreprennent & exécutent de grands & longs travaux en commun, & cet amour social, aussi-bien que le produit de leur intelligence réciproque, ont plus de droit à notre admiration que l'adresse

du singe & la fidélité du chien.

Le chien n'a donc que de l'esprit, (qu'on me permette, faute de termes, de profaner ce nom) le chien, dis-je, n'a donc que de l'esprit d'emprunt; le singe n'en a que l'apparence, & le castor n'a du sens que pour lui seul & les siens. L'éléphant leur est supérieur à tous trois; il réunit leurs qualités les plus éminentes. La main est le principal organe de l'adresse du singe; l'éléphant au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras & de main, & avec laquelle il peut enlever & saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe; & en même temps il a la docilité du chien, il est comme lui susceptible de reconnaissance & capable d'un fort attachement, il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitemens, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence, &c. Enfin l'éléphant, comme le castor, aime la société de ses semblables, il

s'en fait entendre ; on les voit souvent se rassembler , se disperser , agir de concert , & s'ils n'édifient rien , s'ils ne travaillent point en commun , ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace & de tranquillité : car les hommes se sont très-anciennement multipliés dans toutes les terres qu'habite l'éléphant : il vit donc dans l'inquiétude , & n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand , assez libre pour s'y établir à demeure. Nous avons vu qu'il faut toutes ces conditions & tous ces avantages , pour que les talens du castor se manifestent , & que par-tout où les hommes se sont habitués , il perd son industrie & cesse d'édifier. Chaque être dans la Nature a son prix réel & sa valeur relative ; si l'on veut juger au juste de l'un & de l'autre dans l'éléphant , il faut lui accorder au moins , l'intelligence du castor , l'adresse du singe , le sentiment du chien , & y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur & de la longue durée de la vie ; il ne faut pas oublier ses armes ou ses défenses , avec lesquelles , il peut
percer

percer & vaincre le lion ; il faut se représenter, que sous ses pas, il ébranle la terre ; que de sa main (c), il arrache les arbres ; que d'un coup de son corps, il fait brèche dans un mur ; que terrible

(c) *Veteres proboscidem elephantum manum appellaverunt. — Eadem aliquoties nummum e terrâ tollentem vidi, & aliquando detrahentem arboris rami, quem viri viginti-quatuor sune trahentes ad humum flectere non potueramus ; cum solus elephas tribus vicibus motum detrahebat. Vartomannus, apud Gesner, cap. de Elephantum. — Silvestres elephantum fagos, oleastros & palmas dentibus subvertunt radicitus. Opian. — Promuscis elephantum naris est quâ cibum, tam siccum quam humidum, ille capiat, orique perinde ac manu admoveat. Arbores etiam eadem complectendo evellit ; denique eâ non alio utitur modo nisi ut manu. Aristot. de partib. animal. lib. II, cap. 16. — Habet præterea talem tantamque narem elephantum, ut eâ manus vice utatur Suo etiam rectori erigit atque offert, arbores quoque eadem proslernit, & quoties immersus per aquam ingreditur, eâ ipsâ editâ in sublime reflat atque respirat. Aristot. hist. anim. lib. II, cap. 1.*
 — La force de l'éléphant est si grande qu'elle ne se peut presque reconnoître, sinon par l'expérience ; j'en ai vu un porter avec les dents deux canons de fonte, attachés & liés ensemble par des cables, & pesant chacun trois milliers ; il les enleva seul & les porta l'espace de cinq cents pas. J'ai vu aussi un éléphant tirer des navires & des galères en terre & les mettre à flot. *Voyage de Fr. Pyrard. Paris, 1619, tome II, page 356.*

par la force, il est encore invincible par la seule résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre & chargée de plusieurs hommes; que seul, il fait mouvoir des machines & transporte des fardeaux que six chevaux ne pourroient remuer; qu'à cette force prodigieuse, il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte; qu'il conserve de la modération, même dans ses passions les plus vives; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour (d); que dans la colère, il ne méconnoît pas ses amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; qu'il se souvient des bienfaits aussi long-temps que des injures; que n'ayant nul goût pour la chair & ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin, il est aimé de tous, puisque tous le respectent & n'ont nulle raison de le craindre.

(d) *Nec adulteriâ novère, nec ulla propter fœminas inter se prælia, cæteris animalibus pernicialia, non quia desit illis amoris vis, &c. Plin. lib. VIII, cap. 5.*
 — *Mas quam impleverit coïtu, eam amplius non tangit.*
Arist. hist. Anim. lib. IX, cap. 46.

Aussi les hommes ont-ils eu dans tous les temps pour ce grand, pour ce premier animal une espèce de vénération. Les Anciens le regardoient comme un prodige, un miracle de la Nature (& c'est en effet son dernier effort) ; ils ont beaucoup exagéré ses facultés naturelles ; ils lui ont attribué sans hésiter des qualités intellectuelles & des vertus morales. Pline, Ælien, Solin, Plutarque & d'autres Auteurs plus modernes n'ont pas craint de donner à ces animaux des mœurs raisonnées, une religion naturelle & innée (e), l'observance d'un culte,

(e) *Hominum indigenarum linguam elephanti intelligunt. Ælian, ib. IV, cap. 24. Lunâ novâ nitescente, audio elephantos naturali quâdam & ineffabili intelligentiâ e silvâ, ubi pascuntur, ramos recens decerptos auferre, eosque deinde in sublime tollere, ut suspicere, & leviter ramos movere, tanquam supplicium quoddam Deæ protendentes, ut ipsis propria & benevola esse velit. Ælien, lib. IV, cap. 10. . . . Elephas est animal proximum humanis sensibus. Quippe intellectus illis sermonis patrii & imperiorum obedientia, officiorumque, quæ didicere, memoria, amoris & gloriæ voluptas: imo vero, quæ etiam in homine rara, probitas, prudentia, æquitas, religio quoque siderum, solisque ac lunæ veneratio. Autores sunt, nitescente lunâ novâ, greges eorum descendere: ibique se purificantes solemniter aquâ circumspergi, atque ita salutato sidere,*

l'adoration quotidienne du Soleil & de la Lune, l'usage de l'ablution avant l'adoration, l'esprit de divination, la piété envers le ciel & pour leurs semblables qu'ils assistent à la mort, & qu'après leur décès ils arrosent de leurs larmes & recouvrent de terre, &c. Les Indiens prévenus de l'idée de la métempycose, sont encore persuadés aujourd'hui, qu'un corps aussi majestueux que celui de l'éléphant ne peut être animé que par l'ame d'un grand homme ou d'un Roi. On respecte à Siam (f), à Laos, à

in silvas reverti. Visique sunt fessi ægritudine, herbas supini in cælum jacentes, veluti tellure precibus allegatâ. Plin. Hist. nat. lib. VIII, cap. 1. — Se abluunt & purificant, dein adorant solem & lunam. — Cadavera sui generis sepeliunt. — Lamentant, ramos & pulverem injiciunt supra cadaver. — Sagittas extrahunt tanquam Chirurghi periti. Plin. Ælian. Solin. Tzetzes, &c.

(f) M. Constance mena M. l'Ambassadeur voir l'Éléphant blanc, qui est si estimé dans les Indes & qui est le sujet de tant de guerres : il est assez petit, & si vieux qu'il est tout ridé ; plusieurs Mandarins sont destinés pour en avoir soin, & on ne le sert qu'en vaisselle d'or ; au moins les deux bassins qu'on avoit mis devant lui étoient d'or massif d'une grandeur extraordinaire. Son appartement est magnifique, & le lambris du pavillon où il est logé est

Pégu (g), &c. les éléphants blancs, comme

fort proprement doré. *Premier voyage du P. Tachard, Paris, 1686, page 239.* — Dans une maison de campagne du Roi, à une lieue de Siam, sur la rivière, je vis un petit éléphant blanc, qu'on destine pour être le successeur de celui qui est dans le palais, que l'on dit avoir près de trois cents ans; ce petit éléphant est un peu plus gros qu'un bœuf, il a beaucoup de Mandarins à son service; & à sa considération l'on a de grands égards pour sa mère & pour sa tante que l'on élève avec lui, *Idem, page 273.*

(g) Lorsque le Roi de Pégu va se promener, les quatre éléphants blancs marchent devant lui, ornés de pierreries & de divers enjolivemens d'or. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome III, page 43.* Lorsque le Roi de Pégu veut donner audience, l'on amène devant lui les quatre éléphants blancs qui lui font la révérence, en levant leur trompe, ouvrant la gueule, jetant trois cris bien distincts & s'agenouillant. Quand ils sont relevés, on les ramène à leurs écuries, où on leur donne à manger à chacun dans un vaisseau d'or grand comme un quart de tonneau de bière; on les lave d'une eau qui est dans un autre vaisseau d'argent, ce qui se fait le plus souvent deux fois par jour Pendant qu'on les panse ainsi, ils sont sous un dais qui a huit supports, qui sont tenus par autant de domestiques, afin de les garantir de l'ardeur du soleil. En allant aux vaisseaux où est leur eau & leur nourriture, ils sont précédés de trois trompettes dont ils en-

les manes vivans des Empereurs de l'Inde ; ils ont chacun un palais , une maison composée d'un nombreux domestique , une vaisselle d'or , des mets choisis , des vêtemens magnifiques , & sont dispensés de tout travail , de toute obéissance ; l'Empereur vivant est le seul , devant lequel ils fléchissent les genoux , & ce salut leur est rendu par le Monarque ; cependant les attentions , les respects , les offrandes les flattent sans les corrompre ; ils n'ont donc pas une ame humaine ; cela seul devoit suffire pour le démontrer aux Indiens.

En écartant les fables de la crédule antiquité , en rejetant aussi les fictions puériles de la superstition toujours sub-

tendent les accords , & marchent avec beaucoup de gravité , réglant leurs pas par le son de ces instrumens , &c. *Idem* , tome III , page 40. — Les Péguans tiennent les éléphans blancs pour sacrés ; & ayant su que le Roi de Siam en avoit deux , ils y envoyèrent des Ambassadeurs pour offrir tout le prix qu'on en desiroit. Le Roi de Siam ne voulut pas les vendre : celui de Pégu , offensé de ce refus , vint & non-seulement les enleva par force , mais il se rendit tout le pays tributaire. *Idem* , tome II , page 223.

stante, il reste encore assez à l'éléphant, aux yeux même du philosophe, pour qu'il doive le regarder comme un être de la première distinction; il est digne d'être connu, d'être observé; nous tâcherons donc d'en écrire l'histoire sans partialité, c'est-à-dire, sans admiration ni mépris, nous le considérerons d'abord dans son état de nature lorsqu'il est indépendant & libre, & ensuite dans sa condition de servitude ou de domesticité, où la volonté de son maître est en partie le mobile de la sienne.

Dans l'état de sauvage, l'éléphant n'est ni sanguinaire, ni féroce, il est d'un naturel doux, & jamais il ne fait abus de ses armes ou de sa force, il ne les emploie, il ne les exerce que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses semblables; il a les mœurs sociales, on le voit rarement étant ou solitaire; il marche ordinairement de compagnie, le plus âgé conduit la troupe (*h*); le second d'âge la fait aller

(*h*) *Elephanti gregatim semper ingrediuntur; ducit agmen maximus natu, cogit atate proximus. Amnes*

& marche le dernier ; les jeunes & les foibles font au milieu des autres ; les mères portent leurs petits & les tiennent embrassés de leur trompe ; ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuses , lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées ; ils se promènent ou voyagent avec moins de précautions dans les forêts & dans les solitudes , sans cependant se séparer absolument ni même s'écarter assez loin pour être hors de portée des secours & des avertissemens : il y en a néanmoins quelques-uns qui s'égarent ou qui traînent après les autres , & ce sont les seuls que les chasseurs osent attaquer ; car il faudroit une petite armée *(i)* pour assaillir la troupe entière ,

transituri minimos præmittunt , ne majorum incessu atterente alveum , crescat gurgitis altitudo. Plin. hist. natural. lib. VIII, cap. 5.

(i) Je tremble encore en vous écrivant , lorsque je pense au danger auquel nous nous exposâmes en voulant suivre un éléphant sauvage ; car quoique nous ne fussions que dix ou douze , dont la moitié n'avoit pas de bonnes armes à feu , nous l'aurions pourtant attaqué , si nous eussions pu le joindre : nous nous imaginions de le pouvoir tuer avec deux ou

& l'on ne pourroit la vaincre sans perdre beaucoup de monde ; il seroit même dangereux de leur faire la moindre injure (k) , ils vont droit à l'offenseur , & quoique la masse de leur corps soit très-pesante , leur pas est si grand qu'ils

trois coups de mousquet ; mais j'ai vu dans la suite que deux ou trois cents hommes ont de la peine à en venir à bout. *Voyage de Guinée, par Guillaume Bosman, page 436.*

(k) *Solent elephanti magno numero confertim incedere, & si quemdam obvium habuerint, vel devitant, vel illi cedunt; at si quemdam injuriâ afficere velit proboscide sublatum in terram dejicit, pedibus deculcans donec mortuum reliquerit.* Leonis Africani descript. Africæ. Lugd. Batavor. 1632, pag. 744. — Les Nègres rapportent unanimement de ces animaux, que s'ils rencontrent quelqu'un dans un bois, ils ne lui font aucun mal, pourvu qu'il ne les attaque point; mais qu'ils deviennent furieux lorsqu'on leur tire dessus & qu'on ne les blesse pas à mort. *Voyage de Guinée, par Bosman, page 245.* — L'éléphant sauvage est venu en poursuivant un homme qui lui disoit des injures, & il s'est trouvé pris au trébuchet. *Journal du voyage de Siam, par l'abbé de Choisy. Paris, 1687, page 242.* — Ceux qui insultent ou qui font du mal à l'éléphant, doivent bien prendre garde à eux, car ils n'oublient pas aisément les injures qu'on leur fait, si ce n'est après qu'ils s'en sont vengés. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 423.*

atteignent aisément l'homme le plus léger à la course, ils le percent de leurs défenses ou le saisissent avec la trompe, le lancent comme une pierre & achèvent de le tuer en le foulant aux pieds; mais ce n'est que lorsqu'ils sont provoqués qu'ils font ainsi main-basse sur les hommes, ils ne font aucun mal à ceux qui ne les cherchent pas; cependant comme ils sont susceptibles & délicats sur le fait des injures, il est bon d'éviter leur rencontre, & les voyageurs qui fréquentent leur pays allument de grands feux la nuit & battent de la caisse pour les empêcher d'approcher. On prétend que lorsqu'ils ont une fois été attaqués par les hommes, ou qu'ils sont tombés dans quelque embûche, ils ne l'oublient jamais & qu'ils cherchent à se venger en toute occasion; comme ils ont l'odorat excellent & peut-être plus parfait qu'aucun des animaux, à cause de la grande étendue de leur nez, l'odeur de l'homme les frappe de très-loin, ils pourroient aisément le suivre à la piste; les Anciens ont écrit que les éléphants arrachent l'herbe des endroits où le chasseur a

passé, & qu'ils se la donnent de main en main, pour que tous soient informés du passage & de la marche de l'ennemi. Ces animaux aiment le bord des fleuves (1), les profondes vallées, les lieux ombragés & les terrains humides, ils ne peuvent se passer d'eau & la troublent avant que de la boire, ils en remplissent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche ou seulement pour se rafraîchir le nez & s'amuser en la répandant à flot ou l'aspergeant à la ronde; ils ne peuvent supporter le froid & souffrent aussi de l'excès de la chaleur, car pour éviter la trop grande ardeur du soleil, ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur des forêts les plus sombres, ils se mettent aussi assez souvent dans l'eau; le volume énorme de leur corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager, ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux, & d'ailleurs la

(1) *Elephanti naturæ proprium est roscida loca & mollia amare & aquam desiderare, ubi versari maximè studet; ita ut animal palustre nominari possit. Ælicen, lib. IV, cap. 24.*

longueur de leur trompe qu'ils redressent en haut & par laquelle ils respirent, leur ôte toute crainte d'être submergés.

Leurs alimens ordinaires, sont des racines, des herbes, des feuilles & du bois tendre, ils mangent aussi des fruits & des grains, mais ils dédaignent la chair & le poisson (*m*); lorsque l'un d'eux trouve quelque part un pâturage abondant, il appelle les autres (*n*) & les invite à venir manger avec lui. Comme il leur faut une grande quantité de fourrage, ils changent souvent de lieu, & lorsqu'ils arrivent à des terres ensemencées, ils y font un dégât prodigieux; leur corps étant d'un poids énorme, ils

(*m*) Ces animaux ne mangent point de chair, non pas même les sauvages, mais vivent seulement de branches, rameaux & feuilles d'arbres qu'ils rompent avec leur trompe, & mâchent le bois assez gros. *Voyage de Fr. Pytard. Paris, 1619, tome II, page 367.*

(*n*) *Cùm eis cætera pabula defecerint, radices effodiunt, quibus pascuntur; e quibus primus qui aliquam prædam reperit, regreditur ut & suos gregales advocet, & in prædæ communionem deducat. Aëlien, lib. IX, cap. 56.*

écachent & détruisent dix fois plus de plantes avec leurs pieds qu'ils n'en consomment pour leur nourriture, laquelle peut monter à cent cinquante livres d'herbe par jour; n'arrivant jamais qu'en nombre, ils dévastent donc une campagne en une heure. Aussi les Indiens & les Nègres cherchent tous les moyens de prévenir leur visite & de les détourner, en faisant de grands bruits, de grands feux autour de leurs terres cultivées; souvent malgré ces précautions, les éléphants viennent s'en emparer; en chassent le bétail domestique, font fuir les hommes & quelquefois renversent de fond-en-comble leurs minces habitations. Il est difficile de les épouvanter, & ils ne sont guère susceptibles de crainte; la seule chose qui les surprenne & puisse les arrêter, sont les feux d'artifice (o), les pétards qu'on leur lance, & dont l'effet

(o) On arrête l'éléphant lorsqu'il est en colère, par des feux d'artifice; on se sert du même moyen pour les détacher du combat lorsqu'on les y a engagés. *Relat. par Thévenot, tome III, page 133* — Les Portugais n'ont su trouver aucun remède pour se défendre de l'éléphant, que des lances à feu, qu'ils lui mettent devant les yeux lorsqu'il vient à eux. *Voyage*

subit & promptement renouvelé les saisit & leur fait quelquefois rebrousser chemin. On vient très-rarement à bout de les séparer les uns des autres, car ordinairement ils prennent tous ensemble le même parti d'attaquer, de passer indifféremment ou de fuir.

Lorsque les femelles entrent en chaleur, ce grand attachement pour la société cède à un sentiment plus vif; la troupe se sépare par couples que le désir avoit formés d'avance; ils se prennent par choix, se dérobent, & dans leur marche l'amour paroît les précéder & la pudeur les suivre; car le mystère accompagne leurs plaisirs. On ne les a jamais vu s'accoupler, ils craignent sur-tout les regards de leurs semblables & connoissent peut-être mieux que nous cette volupté pure de jouir dans le silence, & de ne s'occuper que de l'objet aimé. Ils cher-

de Feynes. Paris, 1630, page 89. — On fait combattre au Mogol des éléphans les uns contre les autres; ils s'acharnent tellement au combat, qu'on ne pourroit les séparer, si on ne leur jetoit entre-deux des feux d'artifice. Voyage de Bernier. Amst. 1710, tome II, page 64.

chent les bois les plus épais, ils gagnent les solitudes (p) les plus profondes pour se livrer sans témoins, sans trouble & sans réserve à toutes les impulsions de la Nature; elles sont d'autant plus vives & plus durables qu'elles sont plus rares & plus long-temps attendues; la femelle (q) porte deux ans; lorsqu'elle est pleine, le mâle s'en abstient; & ce n'est qu'à la troisième année que renaît la saison des amours. Ils ne produisent qu'un petit (r), lequel au moment de sa naissance a des dents (s), & est déjà plus gros qu'un sanglier; cependant les défenses ne sont

(p) *Elephanti solitudines petunt coïturi, & præcipuè secus flumina. Arist. hist. anim. lib. V, cap. 2.—Pudore nunquam nisi in abdito coëunt. Plin. lib. VIII, cap. 5.*

(q) *Mas coïtum triennio interposito repetit. Quam gravidam reddidit, eamdem præterea tangere nunquam patitur. Uterum biennio gerit. Arist. hist. anim. lib. V, cap. 14.—Elephantus biennio gestatur, propter exuperantiam magnitudinis. Idem, de generat. anim. lib. IV, cap. 10.*

(r) *Quæ maxima inter animalia sunt, ea singulos pariunt, ut elephas, camelus, equus. Aristot. de generat. anim. lib. IV, cap. 4.*

(s) *Statim cum natus est elephante dentes habet, quanquam grandes illos (dentes) non illico conspicuos obtinet. Arist. hist. anim. lib. II, cap. 5.*

pas encore apparentes, elles commencent à percer peu de temps après, & à l'âge de six mois (t) elles sont de quelques pouces de longueur; l'éléphant à six mois est déjà plus gros qu'un bœuf & les défenses continuent de grandir & de croître jusqu'à l'âge avancé, pourvu que l'animal se porte bien & soit en liberté; car on n'imagine pas à quel point l'esclavage & les alimens apprêtés détériorent le tempérament & changent les habitudes naturelles de l'éléphant. On vient à bout de le dompter, de le soumettre, de l'instruire, & comme il est plus fort & plus intelligent qu'un autre il sert plus à propos, plus puissamment & plus utilement; mais apparemment le dégoût de sa situation lui reste au fond du cœur, car quoiqu'il ressente de temps en temps les plus vives atteintes de l'amour, il ne produit ni ne s'accouple dans l'état de domesticité. Sa passion contrainte dégénère en fureur, ne pouvant se satisfaire sans témoins, il s'indigne, il s'irrite, il devient insensé, violent, & l'on a besoin

(t) Thomas Lopes, apud Gesnerum, cap. de Elephanto.

des chaînes les plus fortes & d'entraves de toutes espèces pour arrêter ses mouvemens & briser sa colère. Il diffère donc de tous les animaux domestiques que l'homme traite ou manie comme des êtres sans volonté, il n'est pas du nombre de ces esclaves nés que nous propageons, mutilons, ou multiplions pour notre utilité; ici l'individu seul est esclave, l'espèce demeure indépendante & refuse constamment d'accroître au profit du tyran. Cela seul suppose dans l'éléphant des sentimens élevés au-dessus de la nature commune des bêtes : ressentir les ardeurs les plus vives & refuser en même temps de se satisfaire, entrer en fureur d'amour & conserver la pudeur, sont peut-être le dernier effort des vertus humaines & ne sont dans ce majestueux animal que des actes ordinaires, auxquels il n'a jamais manqué; l'indignation de ne pouvoir s'accoupler sans témoins, plus forte que la passion même, en suspend, en détruit les effets, excite en même temps la colère & fait que dans ces momens, il est plus dangereux que tout autre animal indompté.

Nous voudrions, s'il étoit possible; douter de ce fait, mais les Naturalistes, les Historiens, les Voyageurs (*u*), assurent tous de concert que les éléphants n'ont jamais produit dans l'état de domesticité. Les Rois des Indes en nourrissent en grand nombre, & après avoir inutilement tenté de les multiplier comme les autres animaux domestiques, ils ont pris le parti de séparer les mâles des femelles, afin de rendre moins fréquens les accès d'une chaleur stérile qu'accompagne la fureur; il n'y a donc aucun éléphant domestique qui n'ait été sauvage auparavant, & la manière de les prendre (*x*), de les dompter,

(*u*) C'est chose remarquable que cet animal ne couvre jamais la femelle, en quelque chaleur qu'il soit, tant qu'il verra du monde. *Voyage de Fr. Pyrard. Paris, 1619, page 357.* — Cette bête ne se couple jamais avec les femelles qu'en secret, & n'engendre jamais qu'un petit. *Cosmographie du Levant, par Thevet, 1554, page 70* Voyez aussi les notes que nous citerons dans la suite à ce sujet.

(*x*) J'allai voir la grande chasse des éléphants, qui se fait en la forme suivante. Le Roi envoie grand nombre de femelles en compagnie, & quand elles ont été plusieurs jours dans les bois & qu'il est averti qu'on a trouvé des éléphants, il envoie trente ou quarante mille hommes qui font une très-grande

de les soumettre, mérite une attention particulière. Au milieu des forêts & dans un lieu voisin de ceux qu'ils fréquentent, on choisit un espace qu'on environne d'une forte palissade; les plus gros arbres de la forêt servent de pieux principaux contre lesquels on attache des traverses de charpente qui soutiennent les autres pieux: cette palissade est faite à claire-voie, en sorte qu'un homme peut y passer aisément; on y laisse une autre grande

enceinte dans l'endroit où sont les éléphants; ils se postent de quatre en quatre, de vingt à vingt-cinq pieds de distance les uns des autres, & à chaque campement on fait un feu, élevé de trois pieds de terre ou environ. Il se fait une autre enceinte d'éléphants de guerre, distans les uns des autres d'environ cent & cent cinquante pas, & dans les endroits où les éléphants pourroient sortir plus aisément, les éléphants de guerre sont plus fréquens; en plusieurs lieux il y a du canon, que l'on tire quand les éléphants sauvages veulent forcer le passage, car ils craignent fort le feu; tous les jours on diminue cette enceinte, & à la fin elle est tres-petite, & les feux ne sont pas à plus de cinq ou six pas les uns des autres. Comme ces éléphants entendent du bruit autour d'eux, ils n'osent pas s'enfuir, quoique pourtant il ne laisse pas de s'en sauver quelques-uns, car on m'a dit qu'il y avoit quelques jours qu'il s'en étoit sauvé dix. Quand on les veut prendre,

ouverture, par laquelle l'éléphant peut entrer, & cette baie est surmontée d'une trape suspendue, ou bien elle reçoit une barrière qu'on ferme derrière lui. Pour l'attirer jusque dans cette enceinte, il faut l'aller chercher; on conduit une femelle en chaleur & privée, dans la forêt, & lorsqu'on imagine être à portée de la faire entendre, son gouverneur l'oblige à faire le cri d'amour; le mâle sauvage y répond à l'instant & se met en

on les fait entrer dans une place entourée de pieux, où il y a quelques arbres entre lesquels un homme peut facilement passer. Il y a une autre enceinte d'éléphants de guerre & de soldats, dans laquelle il y entre des hommes montés sur des éléphants, fort adroits à jeter des cordes aux jambes de derrière des éléphants, qui, lorsqu'ils sont attachés de cette manière, sont mis entre deux éléphants privés, entre lesquels il y en a un autre qui les pousse par derrière, de sorte qu'il est obligé de marcher; & quand il veut faire le méchant, les autres lui donnent des coups de trompe. On les mena sous des toits, & on les attacha de la même manière que le précédent: j'en vis prendre dix, & on me dit qu'il y en avoit cent quarante dans l'enceinte. Le Roi y étoit présent, il donnoit ses ordres pour tout ce qui étoit nécessaire.

Relation de l'ambassade de M. le Chevalier de Chaumont à la cour du Roi de Siam. A Paris, 1686, page 93 & suivantes.

marche pour la joindre ; on la fait marcher elle-même en lui faisant de temps en temps répéter l'appel, elle arrive la première à l'enceinte où le mâle la suivant à la piste entre par la même porte ; dès qu'il se voit enfermé, son ardeur s'évanouit ; & lorsqu'il apperçoit les chasseurs, elle se change en fureur : on lui jette des cordes à nœuds coulans pour l'arrêter, on lui met des entraves aux jambes & à la trompe, on amène deux ou trois éléphans privés & conduits par des hommes adroits, on essaie de les attacher avec l'éléphant sauvage ; enfin l'on vient à bout par adresse, par force, par tourment & par caresse de le dompter en peu de jours. Je n'entrerai pas à cet égard dans un plus grand détail, & je me contenterai de citer les Voyageurs qui ont été témoins oculaires de la chasse des éléphans (y) ; elle est différente,

(y) A un quart de lieue de Louvo, il y a une espèce d'amphithéâtre dont la figure est d'un grand carré long, entouré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long de ces murailles, en dedans, règne une palissade de gros piliers fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derrière lesquels les chasseurs se retirent

suivant les différens pays, & suivant la

lorsqu'ils sont poursuivis par des éléphants irrités. On a pratiqué une fort grande ouvertute vers la campagne, & vis-à-vis, du côté de la vil'e, on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite par ou un éléphant peut passer à peine, & cette allée aboutit à une maniere de grande remise où l'on achève de le dompter.

Lorsque le jour destiné à cette chasse est venu, les chasseurs entrent dans les bois, montés sur des éléphants femelles qu'on a dressées à cet exercice, & se couvrent de feuilles d'arbres, afin de n'être pas vus par les éléphants sauvages. Quand ils ont avancé dans la forêt, & qu'ils jugent qu'il peut y avoir quelqu'éléphant aux environs, ils font jeter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles, qui y répondent aussitôt par des hurlemens effroyables. Alors les chasseurs les sentant à une juste distance, retournent sur leurs pas, & mènent doucement les femelles du côté de l'amphithéâtre dont nous venons de parler; les éléphants sauvages ne manquent jamais de les suivre; celui que nous vîmes dompter y entra avec elles, & dès qu'il y fut on ferma la barrière; les femelles continuèrent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, & enfilèrent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout; l'éléphant sauvage qui les avoit suivies jusque-là, s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on se servit de toutes sortes de moyens pour l'y engager, on fit crier les femelles qui étoient au-delà de l'allée, quelques Siamois l'irritant en frappant des mains & criant plusieurs fois *pat, pat*, d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient,

puissance & les facultés de ceux qui leur
& quand ils en étoient poursuivis, ils se gissoient
entre les piliers & s'alloient cacher derrière la pa-
lissade que l'éléphant ne pouvoit franchir; enfin
après avoir poursuivi plusieurs chasseurs, il s'at-
tacha à un seul avec une extrême fureur; l'homme
se jeta dans l'allée, l'éléphant courut après lui,
mais dès qu'il y fut entré il se trouva pris, car
celui-ci s'étant sauvé, on laissa tomber deux coulisses
à propos, l'une devant & l'autre derrière, de sorte
que, ne pouvant ni avancer ni reculer, ni se
tourner, il fit des efforts étonnans & poussa des cris
terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jetant des
seaux d'eau sur le corps, en le frottant avec des
feuilles, en lui versant de l'huile sur les oreilles,
& on fit venir auprès de lui des éléphants privés
& mâles & femelles, qui le caressoient avec leurs
trompes. Cependant on lui attachoit des cordes par-
dessous le ventre & aux pieds de derrière, afin de
le tirer de-là, & on continuoît à lui jeter de l'eau
sur la trompe & sur le corps pour le rafraîchir.
Enfin on fit approcher un éléphant privé, de
ceux qui ont coutume d'instruire les nouveaux
venus: un Officier étoit monté dessus, qui le
faisoit avancer & reculer, pour montrer à l'éléphant
sauvage qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il pou-
voit sortir; en effet, on lui ouvrit la porte &
il suivit l'autre jusqu'au bout de l'allée: dès qu'il
y fut, on mit à ses côtés deux éléphants que l'on
attacha avec lui, un autre marchoit devant & le
tiroit avec une corde dans le chemin qu'on lui vou-
loit faire faire, pendant qu'un quatrième le faisoit
avancer à grands coups de tête qu'il lui donnoit par
derrière jusqu'à une espèce de remise, où on l'attacha

font la guerre, car au lieu de construire,
comme

à un gros pilier fait exprès, qui tourne comme un cabestan de navire. On le laissa là jusqu'au lendemain, pour lui laisser passer sa colère; mais tandis qu'il se tourmentoit autour de cette colonne, un Bramine, c'est-à-dire, de ces prêtres Indiens (qui sont à Siam en assez grand nombre) habillé de blanc, s'approcha monté sur un éléphant & tournant doucement autour de celui qui étoit attaché, l'arrosa d'une certaine eau consacrée à leur manière, qu'il portoit dans un vase d'or: on croit que cette cérémonie fait perdre à l'éléphant sa férocité naturelle & le rend propre à servir le Roi. Dès le lendemain il commença à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il est entièrement apprivoisé. *Premier voyage du Père Tachard, page 298 & suivantes.*

On n'eut pas plutôt descendu de cheval & monté sur des éléphants qu'on avoit préparés, que le Roi parut suivi d'un grand nombre de Mandarins montés sur des éléphants de guerre. On suivit & on s'enfonça dans les bois environ une lieue, jusqu'à l'enclos où étoient les éléphants sauvages. C'étoit un parc écarté de trois ou quatre cents pas géométriques, dont les côtés étoient fermés par de gros picux; on y avoit pourtant laissé de grandes ouvertures de distance en distance. Il y avoit quatorze éléphants de toute grandeur. D'abord qu'on fut arrivé, on fit une enceinte d'environ cent éléphants de guerre, qu'on posta autour du parc pour empêcher les éléphants sauvages de franchir les palissades; nous étions derrière cette haie & tout
auprès

comme les Rois de Siam, des murailles,

auprès du Roi. On poussa dans l'enceinte du parc une douzaine d'éléphants privés, des plus forts, sur chacun desquels deux hommes étoient montés, avec de grosses cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient attachés aux éléphants qu'ils montoient. Ils couroient d'abord sur l'éléphant qu'ils vouloient prendre, qui se voyant poursuivi se présentoit à la barrière pour la forcer & pour s'enfuir; mais tout étoit bloqué d'éléphants de guerre, par lesquels il étoit repoussé dans l'enceinte, & comme il fuyoit dans cet espace, les chasseurs qui étoient montés sur les éléphants privés, jetoient leurs nœuds si à propos dans les endroits où ces animaux devoient mettre leurs pieds, qu'ils ne manquoient guère de les prendre: en effet, tout fut pris en une heure. Ensuite on attachoit chaque éléphant sauvage, & l'on mettoit à ses côtés deux éléphants privés, avec lesquels on devoit les laisser pendant quinze jours, pour être apprivoisés par leur moyen. *Idem*, page 340.

Nous eumes peu de jours après le plaisir de la chasse aux éléphants; les Siamois sont fort adroits à cette chasse, & ils ont plusieurs manières de prendre ces animaux. La plus facile de toutes, & qui n'est pas la moins divertissante, se fait par le moyen des éléphants femelles. Quand il y en a une en chaleur, on la mène dans les bois de la forêt de Louvo, le pasteur qui la conduit se met sur son dos & s'entoure de feuilles, pour n'être pas aperçu des éléphants sauvages, les cris de la femelle privée, qu'elle ne manque pas de faire à un certain signal du pasteur, attirent les éléphants d'alentour qui l'entendent & qui se mettent aussitôt à sa suite.

des terrasses , ou de faire des palissades ;

Le pasteur ayant pris garde à ces cris mutuels , reprend le chemin de Louvo , & va se rendre à pas lents avec toute sa suite , qui ne le quitte point , dans une enceinte de gros pieux faite exprès , à un quart de lieue de Louvo , & assez près de la forêt. On avoit aussi ramassé une assez grande troupe d'éléphants , parmi lesquels il n'y en avoit qu'un grand & assez difficile à prendre & à dompter Le pasteur qui conduisoit la femelle sortit de cet enclos par un passage étroit fait en allée , de la longueur d'un éléphant ; aux deux bouts il y avoit deux portes à coulisses qui s'abattoient & se levoient aisément. Tous les autres petits éléphants suivirent les uns après les autres les traces de la femelle à diverses reprises ; mais un passage si étroit étonna le grand éléphant sauvage , qui se retira toujours ; on fit revenir la femelle plusieurs fois , il la suivoit jusqu'à la porte , mais il ne voulut jamais passer outre , comme s'il eût eu quelque pressentiment de la perte de sa liberté qu'il y alloit faire. Alors plusieurs Siamois qui étoient dans le parc s'avancèrent pour le faire avancer par force , & vinrent l'attaquer avec de longues perches , de la pointe desquelles ils lui donnoient de grands coups. L'éléphant en colère les poursuivoit avec beaucoup de fureur & de vitesse , & aucun d'eux ne lui auroit assurément échappé , s'ils ne se fussent promptement retirés derrière des piliers qui formoient la palissade , contre laquelle cette bête irritée rompit trois ou quatre fois ses grosses dents. Dans la chaleur de la poursuite , un de ceux qui l'attaquoient le plus vivement & qui en étoit aussi le

des parcs & de vastes enceintes; les pauvres Nègres (z) se contentent des plus vivement suivi, s'alla jeter en fuyant entre les deux portes où l'éléphant courut pour le tuer; mais dès qu'il y fut entré, le Siamois s'échappa par un petit entre-deux, & cet animal s'y trouva pris, les deux portes s'étant abattues en même temps; & quoiqu'il s'y débattît, il y demeura. Pour l'appaiser, on lui jetoit de l'eau à plein seau, & cependant on lui attachoit des cordes aux jambes & au cou; quelque temps après qu'il se fut bien fatigué, on le fit sortir par le moyen de deux éléphans privés qui le tiroient par-devant avec des cordes, & par deux autres qui le pouvoient par-derrière jusqu'à ce qu'il fut attaché à un gros pilier autour duquel il lui étoit seulement libre de tourner. Une heure après il devint si traitable, qu'un Siamois monta sur son dos, & le lendemain on le détacha pour le mener à l'écurie avec les autres. *Second voyage du Père Tachard, pages 352 & 353.*

(z) Quoique cet animal soit grand & sauvage, on ne laisse pas d'en prendre quantité en Ethiopie de la façon que je vais dire. Dans les forêts épaisses où il se retire la nuit, on fait une enceinte avec des pieux entrelacés de grosses branches, & on lui laisse un passage qui a une petite porte tendue contre terre. Lorsque l'éléphant est entré, on la tire en haut de dessus un arbre avec une corde & on l'enferme, puis on descend & on le tue à coups de flèches; mais si par hasard on le manque & qu'il sorte de l'enceinte, il tue tout ce qu'il rencontre. *L'Afrique de Marmol. Paris, 1667,*

pièges les plus simples; en creusant sur

tome I, page 58. La chasse des éléphants se fait de diverses manières : en des endroits, où l'on tend des chausses-trapes, par le moyen desquelles ils tombent dans quelque fosse, où on les tire aisément quand on les a bien embarrassés. En d'autres, on se sert d'une femelle apprivoisée qui est en chaleur, & que l'on mène dans un lieu étroit où on l'attache, elle y fait venir le mâle par ses cris; quand il y est, on l'enferme par le moyen de quelques barrières faites exprès, qu'on pousse pour l'empêcher de sortir, & cependant qu'il trouve la femelle sur le dos, il habite avec elle contre l'usage des autres bêtes. Il tâche après cela de se retirer; mais comme il va & vient pour trouver une sortie, les chasseurs qui sont sur la muraille ou sur quelqu'autre lieu élevé, jetant quantité de petites & grosses cordes, avec quelques chaînes, par le moyen desquelles ils embarrassent tellement sa trompe & le reste de son corps, qu'ils en approchent ensuite sans danger; & après qu'ils ont pris quelques précautions nécessaires, ils l'emmènent à la compagnie des deux autres éléphants qui sont apprivoisés & qu'ils ont amenés exprès pour lui donner exemple, ou pour le menacer, s'il fait le mauvais. . . . Il y a encore d'autres pièges pour prendre les éléphants, & chaque pays a sa manière. *Relation d'un voyage par Thévenot. Paris, 1664, tome III, page 131.* — Les habitans de Ceylan font des fosses bien profondes qu'ils couvrent de planches qui ne sont pas jointes, & les planches sont couvertes de paille, aussi-bien que le vide qui est entre-deux. La nuit, lorsque les éléphants passent

leur passage des fosses assez profondes

sur ces fosses, ils y tombent & n'en peuvent sortir; si bien qu'ils y périroient de faim, si on ne leur faisoit porter à manger par des esclaves, à la vue desquels ils s'accoutument, & ainsi ils s'appriivoient peu à peu jusque-là qu'ils vont avec eux à Goa & dans les autres pays voiïns, pour gagner leur vie & celle de leurs maîtres. *Divers Mémoires touchant les Indes orientales, premier Discours, tome II, page 257. Recueil des voyages de la Compagnie des Indes. Amsterdam, 1711.* — Comme les Européens payent les dents d'éléphans assez cher, c'est un motif qui arme continuellement les Nègres contre l'éléphant. Ils s'atroupent quelquefois pour cette chasse, avec leurs flèches & leurs zagayes. Mais leur méthode la plus commune est celle des fosses, qu'ils creusent dans les bois, qui leur réussissent d'autant mieux qu'on ne peut guère se tromper à la trace des éléphans. . . . On les prend en deux façons, ou en leur préparant des fosses couvertes de branches d'arbres, dans lesquelles ils tombent sans y prendre garde, ou à la chasse qui se fait de cette sorte. Dans l'île de Ceylan, où il y a une très-grande multitude d'éléphans; ceux qui s'occupent à leur chasse, ont des éléphans femelles qu'ils appellent *Alias*. Dès qu'ils savent qu'il y a en quelque lieu quelques-uns de ces animaux encore sauvages, ils y vont, menant avec eux de ces *Alias*, qu'ils relâchent aussitôt qu'ils découvrent un mâle; elles s'en approchent des deux côtés & l'ayant mis au milieu, l'y retiennent si ferré, qu'il lui est impossible de s'enfuir. *Voyage d'Orient du P. Philippe de la très-sainte Trinité. Lyon; 1669, page 361.*

pour qu'ils ne puissent en sortir lorsqu'ils y sont tombés.

L'éléphant une fois dompté, devient le plus doux, le plus obéissant de tous les animaux, il s'attache à celui qui le soigne, il le caresse, le prévient & semble deviner tout ce qui peut lui plaire ; en peu de temps, il vient à comprendre les signes & même à entendre l'expression des sons ; il distingue le ton impératif, celui de la colère ou de la satisfaction, & il agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître, il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empressement, sans précipitation ; car ses mouvemens sont toujours mesurés & son caractère paroît tenir de la gravité de sa masse ; on lui apprend aisément à fléchir les genoux pour donner plus de facilité à ceux qui veulent le monter ; il caresse ses amis avec sa trompe, en salue les gens qu'on lui fait remarquer ; il s'en sert pour enlever des fardeaux & aide lui-même à se charger ; il se laisse vêtir & semble prendre plaisir à se voir couvert de harnois dorés & de housses brillantes ;

on l'attelle, on l'attache par des traits à des chariots*, des charrues, des navires, des cabestans; il tire également, continûment & sans se rebuter, pourvu qu'on ne l'insulte pas par des coups donnés mal-à-propos, & qu'on ait l'air de lui savoir gré de la bonne volonté avec laquelle il emploie ses forces. Celui

* Voici ce que j'ai vu moi-même de l'éléphant. Il y a toujours à Goa quelques éléphants pour servir à la construction des navires : je vins un jour au bord du fleuve, proche duquel on en faisoit un très-gros dans la même ville de Goa, où il y a une grande place remplie de poutres pour cet effet, quelques hommes en lioient de fort pesantes par le bout avec une corde qu'ils jetoient à un éléphant, lequel se l'étant portée à la bouche & en ayant fait deux tours à sa trompe, les traînoit lui seul, sans aucun conducteur, au lieu où l'on construisoit le navire, qu'on n'avoit fait que lui montrer une fois, & quelquefois il en traînoit de si grosses, que vingt hommes & possible encore davantage ne les eussent pu remuer. Mais ce que je remarquai de plus étonnant fut que lorsqu'il rencontroit en son chemin d'autres poutres qui l'empêchoient de tirer la sienne, en y mettant le pied dessous, il en enlevoit le bout en haut, afin qu'elle pût aisément courir par-dessus les autres. Que pourroit faire davantage le plus raisonnable homme du monde? *Voyage d'Orient du P. Philippe de la très-sainte Trinité. Lyon, 1669, page 367.*

qui le conduit ordinairement est monté sur son cou & se sert d'une verge de fer (a), dont l'extrémité fait le crochet, ou qui est armée d'un poinçon avec lequel on le pique sur la tête, à côté des oreilles pour l'avertir, le détourner ou le presser; mais souvent la parole suffit (b), sur-tout s'il a eu le temps de faire connoissance complète avec son conducteur & de prendre en lui une

(a) Celui qui conduit l'éléphant se met à cheval sur le cou, il ne le conduit pas avec une bride ou un frein, & ne le pique pas avec aucune sorte de pique, mais avec une grosse verge de fer fort pointue par le bout dont il se sert au lieu d'éperons, qui est crochue d'un côté & dont le crochet est extrêmement fort & pointu, qui sert aussi de bride en le piquant aux oreilles, au museau & où ils savent qu'il est plus sensible; ce fer, qui tueroit tout autre animal, fait à peine impression sur la peau de l'éléphant; & souvent même lorsqu'il est en furie, il ne suffit pas pour le retenir en son devoir.

Voyage de Pietro della Valle, tome IV, page 247.
— Deux Officiers montés l'un sur la croupe & l'autre sur le cou, gouvernent l'éléphant avec un grand crochet de fer. *Premier voyage du P. Tachard, page 273.*

(b) *Non freno aut habenis aut aliis vinculis regitur bellua, sed insidentis voci obsequitur.* Vartoman. apud Gesner. cap. de Elephanto.

entière confiance ; son attachement devient quelquefois si fort, si durable, & son affection si profonde, qu'il refuse ordinairement de servir sous tout autre, & qu'on l'a quelquefois vu mourir de regret d'avoir, dans un accès de colère, tué son gouverneur (c).

L'espèce de l'éléphant ne laisse pas d'être nombreuse, quoiqu'il ne produise qu'une fois & un seul petit tous les deux ou trois ans ; plus la vie des animaux est courte & plus leur production est nombreuse ; dans l'éléphant la durée de la vie compense le petit nombre, & s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il vive deux siècles & qu'il engendre jusqu'à cent vingt ans, chaque couple produit quarante petits dans cet espace de temps : d'ailleurs n'ayant rien à craindre des autres animaux, & les hommes même ne les prenant qu'avec beaucoup de peine, l'espèce se soutient & se trouve généralement répandue dans tous les pays méridionaux de l'Afrique & de l'Asie ;

(c) *Quidam iracundiâ permotus cum sessorem suum occidisset, tam valde desideravit, ut pœnitentiâ & mœrore confectus, obierit. Arianus in Indicis.*

il y en a beaucoup à Ceylan (*d*), au Mogol (*e*), à Bengale (*f*), à Siam (*g*), à

(*d*) Il y a à Ceylan grand nombre d'éléphants, dont les dents valent beaucoup aux habitans & dont ils font un grand trafic. *Voyage de François Pyrard, tome II, page 152.* — Il y a quantité d'éléphants dans les Indes, dont la plupart y sont transportés de l'île de Ceylan. *Voyage de la Boullaye-le-Gouz. Paris, 1657, page 250.* Il y a diverses sortes d'éléphants à Deli, ainsi que dans le reste des Indes, mais ceux de Ceylan sont préférés à tous les autres. *Relation d'un voyage par Thévenot, tome III, page 132.* — Il y a quantité d'éléphants dans l'île de Ceylan, qui sont plus généreux & plus nobles que tous les autres. *Voyage d'Orient du P. Philippe, page 362.* Voyez aussi le *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes de Hollande. Les voyages de Tavernier. Rouen, 1713, tome III, page 237.*

(*e*) Voyage de Fr. Bernier au Mogol. *Amst. 1710 ; tome II, page 64.* Voyage de de Feynes à la Chine. *Paris, 1630, page 88.* — Relation d'un voyage par Thévenot, *tome III, page 132.* — Voyage d'Eward Terri aux Indes orientales, *pages 15 & 16.*

(*f*) Le pays de Bengale est fort abondant en éléphants, & c'est de-là qu'on en mène aux autres endroits de l'Inde. *Voyage de François Pyrard. Paris, 1619, tome I, page 353.*

(*g*) M. Constance m'a dit que le Roi de Siam en a bien vingt mille dans tout son royaume, sans compter les sauvages qui sont dans les bois & dans

Pégu (*h*) & dans toutes les autres parties de l'Inde : il y en a aussi, & peut-être en plus grand nombre, dans toutes les provinces de l'Afrique méridionale, à l'exception de certains cantons qu'ils ont abandonnés, parce que l'homme s'en est absolument emparé. Ils sont fidèles à leur patrie & constans pour leur climat; car quoiqu'ils puissent vivre dans les régions tempérées, il ne paroît pas qu'ils aient jamais tenté de s'y établir ni même d'y voyager, ils étoient jadis inconnus dans nos climats. Il ne paroît pas qu'Homère qui parle de l'ivoire (*i*), connût l'animal qui le porte. Alexandre est le premier (*k*), qui ait montré l'éléphant à l'Europe;

les montagnes; on en prend quelquefois jusqu'à cinquante, soixante & même quatre-vingts à la fois dans une seule chasse. *Premier voyage du P. Tachard, page 288.*

(*h*) Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes. *Amsterdam, 1711. Voyage de Van-der-Hagen, tome III, page 40 jusqu'à 60.*

(*i*) Hérodote est le plus ancien Auteur qui ait dit que l'ivoire étoit la matière des dents de l'éléphant. *Vid. Plin. Hist. nat. lib. VIII, cap. 3.*

(*k*) *Elephantus ex Europæis primus Alexander habuit, cum subegisset Perum, Pausanias, in Atticis.*

il fit passer en Grèce ceux qu'il avoit conquis sur Porus, & ce furent peut-être les mêmes que Pyrrhus (1), plusieurs années après, employa contre les Romains dans la guerre de Tarenté, & avec lesquels Curius vint triompher à Rome. Annibal ensuite en amena d'Afrique, leur fit passer la Méditerranée, les Alpes, & les conduisit, pour ainsi dire, jusqu'aux portes de Rome.

De temps immémorial les Indiens (m) se sont servis d'éléphants à la guerre: chez ces nations mal disciplinées, c'étoit la meilleure troupe de l'armée, & tant que l'on n'a combattu qu'avec le fer, celle

(1) *Manius Curius Dentatus, viâo Pyrrho, primum in triumpho elephantum duxit. Seneca, de brevitate vitæ, cap. 13.*

(m) De temps immémorial les Rois de Ceylan, de Pégu, d'Aracan se sont servis d'éléphants à la guerre. On lioit des fabres nus à leur trompe, & on leur mettoit sur le dos de petits châteaux de bois qui tenoient cinq à six hommes armés de javelines, de fusi's & d'autres armes; ils contribuoient beaucoup à mettre en désordre les armées ennemies, mais ils s'effrayoient aisément en voyant du feu. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes. Amsterdam, 1711, tome VII, Voyage de Schouten, page 32.*

qui décidoit ordinairement du fort des batailles : cependant l'on voit par l'Histoire , que les Grecs & les Romains s'accoutumèrent bientôt à ces monstres de guerre ; ils ouvroient leurs rangs pour les laisser passer ; ils ne cherchoient point à les blesser , mais lançoient tous leurs traits contre les conducteurs qui se pressoient de se rendre , & de calmer les éléphans dès qu'ils étoient séparés du reste de leurs troupes ; & maintenant que le feu est devenu l'élément de la guerre & le principal instrument de la mort , les éléphans qui en craignent (n) & le bruit & la flamme , seroient plus embarrassans , plus dangereux qu'utiles dans nos combats. Les Rois des Indes font encore armer des éléphans en guerre ,

(n) L'éléphant craint sur-tout le feu , d'où vient que depuis qu'on se sert d'armes à feu dans les armées , les éléphans n'y servent presque plus de rien ; véritablement il s'en trouve quelques-uns de si braves qu'on amène de l'île de Ceylan , qui ne sont pas si peureux , mais encore n'est-ce qu'après les avoir accoutumés en leur tirant tous les jours des mousquets & leur jetant des petards de papier entre les jambes. *Voyage de Fr. Bernier. Amsterd. 1710 , tome II , page 65.*

mais c'est plutôt pour la représentation ; que pour l'effet : ils en tirent cependant l'utilité qu'on tire de tous les militaires, qui est d'affervir leurs semblables, ils s'en servent pour dompter les éléphants sauvages. Le plus puissant des Monarques de l'Inde, n'a pas aujourd'hui deux cents éléphants de guerre (o), ils en ont beaucoup d'autres pour le service & pour porter les grandes cages de treillage, dans lesquelles ils font voyager leurs femmes, c'est une monture très-sûre, car l'éléphant ne bronche jamais, mais elle n'est pas douce, & il faut du temps pour s'accoutumer au mouvement brusque & au balancement continuel de son pas ; la meilleure place est sur le cou, les secousses y sont moins dures que sur les

(o) Il y a peu de gens aux Indes qui aient des éléphants, les grands Seigneurs même n'en ont pas un grand nombre, & le Grand-Mogol n'en entretient pas plus de cinq cents pour sa maison, tant pour porter ses femmes dans leurs *micdembers* à treillis, qui sont des manières de cages, que pour les bagages, & l'on m'a assuré qu'il n'en a pas plus de deux cents pour la guerre, dont on emploie une partie à porter les petites pièces d'artillerie sur leurs affûts. *Relation d'un voyage par Thévenot, tome III, page 132.*

épaules, le dos ou la croupe ; mais dès qu'il s'agit de quelque expédition de chasse ou de guerre, chaque éléphant est toujours monté de plusieurs hommes (*p*) : Le conducteur se met à califourchon sur le cou, les chasseurs ou les combattans sont assis ou debout sur les autres parties du corps.

Dans les pays heureux où notre canon & nos arts meurtriers ne sont qu'imparfaitement connus, on combat encore avec des éléphants (*q*) ; à Cochin & dans

(*p*) De tous les animaux, ce sont ceux qui rendent plus de service à la guerre, car on place fort commodément sur eux quatre hommes, qui peuvent aisément se servir de mousquet, de l'arc & de la lance. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande. Second voyage de Van-der-Hagen, tome II, page 53.*

(*q*) Lorsque les éléphants sont menés à la guerre, ils servent à deux diverses fonctions, car on les charge ou d'une petite tour de bois, du sommet de laquelle quelques soldats combattent, ou l'on attache des épées à leur trompe avec des chaînes de fer, & on les lâche ainsi contre l'armée ennemie, qu'ils assaillent généreusement & qu'ils mettroient indubitablement en pièces, si on ne les repoussoit avec des lances qui jettent le feu ; parce que comme l'on fait que les éléphants sont épouvantés par le feu, l'on en apprête d'artificiels au bout des lances pour les mettre

le reste du Malabar (*r*) on ne se sert point de chevaux, & tous ceux qui ne combattent pas à pied sont montés sur des éléphants. Il en est à peu près de même au Tonquin (*s*), à Siam (*t*), à Pégu où le Roi & tous les grands Seigneurs ne sont jamais montés que sur des éléphants : les jours de fête, ils sont précédés & suivis d'un nombreux cortège de ces animaux pompeusement parés de plaques de métal brillantes, & couverts des plus riches étoffes. On environne leur ivoire

en fuite. *Voyage de l'Orient, par le P. Philippe, page 367.*

(*r*) On ne se sert point à Cochin, non plus que dans le reste du Malabar, de cavalerie pour la guerre; ceux qui doivent combattre autrement qu'à pied sont montés sur des éléphants, dont il y a quantité dans les montagnes, & ces éléphants de montagne sont les plus grands des Indes. *Relation d'un voyage par Thévenot, tome III, page 261.*

(*s*) Dans le royaume de Tonquin, les Dames de condition montent ordinairement sur des éléphants, qui sont extrêmement hauts & gros; & qui portent, sans aucun danger, une tour avec six hommes dedans, & un autre homme sur leur cou, qui les conduit. *Il Genio vagante del conte Aurelio degli anzi. In Parma, 1691, tome I, page 282.*

(*t*) Voyez le Journal du voyage de l'abbé de Choisy. *Anst. 1687, page 242.*

d'anneaux d'or & d'argent (u), on leur peint les oreilles & les joues, on les couronne de guirlandes, on leur attache des sonnettes, ils semblent se complaire à la parure, & plus on leur met d'ornemens plus ils sont careffans & joyeux. Au reste, l'Inde méridionale est le seul pays où les éléphans soient policés à ce point : en Afrique, on fait à peine les

(u) Nous avons vu des éléphans qui ont les dents d'une beauté & d'une grandeur admirables, elles sortent à quelques-uns plus de quatre pieds hors de la bouche, & sont garnies d'espace en espace de cercles d'or, d'argent & de cuivre. *Premier voyage du P. Tachard, page 273.* — Les Princes font confister leur grandeur & leur pouvoir à nourrir beaucoup d'éléphans, ce qui leur est d'une grande dépense. Le Grand-Mogol en a plusieurs milliers. Le roi de Maduré, le seigneur de Narzingue & de Bisnagar, le roi des Naires & celui de Mansul en ont plusieurs centaines, qu'ils distinguent en trois classes; les plus grands sont pour le service immédiat du Prince : leur harnois est très-riche; on les couvre de draps travaillés en or & couverts de perles, leurs dents sont ornées d'or très-fin & d'argent, & quelquefois on les couvre de diamans; ceux d'une taille moyenne sont pour la guerre, & les petits pour l'usage & le service ordinaire. *Voyage du P. Vincent Marie de Sainte-Catherine de Sienne, chap. II.* (Cet article a été traduit de l'Italien, par M. le Marquis de Montmirail).

dompter (x). Les Asiatiques, très-anciennement civilisés, se sont fait une espèce d'art de l'éducation de l'éléphant & l'ont instruit & modifié selon leurs mœurs. Mais de tous les Africains les seuls Carthaginois ont autrefois dressé des éléphants pour la guerre, parce que dans le temps de la splendeur de leur république, ils étoient peut-être encore plus civilisés que les Orientaux. Aujourd'hui il n'y a point d'éléphants sauvages dans toute la partie de l'Afrique, qui est en deça du mont Atlas : il y en a même peu au-delà de ces montagnes jusqu'au fleuve du Sénégal ; mais il s'en trouve déjà beaucoup au Sénégal même (y), en Guinée

(x) Les habitans de Congo n'ont pas l'art de dompter les éléphants : ils sont fort méchans, & prennent les crocodilles avec leur trompe & les jettent au loin. *Il genio vagante del conte Aurelio, tome II, page 473.*

(y) Les éléphants, dont je voyois tous les jours un grand nombre se repandre sur les bords du fleuve Sénégal, ne m'étonnoient plus. Le 5 novembre, je me promenois dans les bois qui sont vis-à-vis le village de Dagana, j'aperçus quantité de leurs traces toutes fraîches ; je les suivis constamment pendant près de deux lieues, & enfin je découvris cinq de ces animaux, dont trois se vautoient couchés dans

(z), au Congo (a), à la côte des Dents (b),

leur fouil, à la manière des cochons, & le quatrième étoit debout avec son petit, mangeant les extrémités des branches d'un acacie qu'il venoit de rompre : je jugeai par comparaison de la hauteur de l'arbre contre lequel étoit cet éléphant, qu'il avoit au moins onze à douze pieds depuis la plante des pieds jusqu'à la croupe; ses défenses sortoient de la longueur de près de trois pieds. Quoique ma présence ne les eût pas émus, je pensai qu'il étoit à propos de me retirer : en poursuivant ma route, je rencontrai des impressions bien marquées de leurs pas, que je mesurai, elles avoient près d'un pied & demi de diamètre; leur fiente, qui ressembloit à celle du cheval, formoit des boules de sept à huit pouces d'épaisseur. *Voyage au Sénégal, par M. Adanson à Paris, 1757, page 75.* — Voyez aussi le *Voyage de le Maire, pages 97 & 98.*

(z) Voyez le voyage de Guinée, par G. Bosman, Utrecht, 1705, page 243.

(a) Dans la province de Pamba, qui est au royaume de Congo, on trouve beaucoup d'éléphants, à cause de la grande quantité de forêts & de rivières dont le pays est plein. *Voyage de Fr. Drack, Paris, 1642, page 104.* Voyez aussi dans le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, le *Voyage de Van-der Broeck, tome IV, page 319.* Voyez aussi *Il genio vagante del conte Aurelio, tome II, page 473 & suivantes.*

(b) Le premier pays où l'on trouve le plus souvent des éléphants, c'est cet endroit de la côte que l'on appelle en Flamand, *Tand Kust* ou *Côte des dents*, à cause de la grande quantité des dents d'éléphants

au pays d'Ante (c), d'Acra, de Benin & dans toutes les autres terres du sud de l'Afrique (d), jusqu'à celles qui sont

qu'on y trafique; ensuite vers la côte d'or & dans les pays d'Awiné, de Jaumoré, d'Eguira, d'Abocroé, d'Ancober & d'Axim, où l'on en tue chaque jour un grand nombre; & plus un pays est désert & inhabité, plus y rencontre-t-on d'éléphants & d'autres animaux sauvages. *Voyage de Guinée, par Guill. Bosman, page 244.*

(c) Le pays d'Ante abonde aussi en éléphants, puisque non-seulement on en tue quantité dans la terre ferme, mais qu'ils viennent presque tous les jours sur les bords de la mer & sous nos forts, d'où nos gens peuvent les voir, & y font de grands ravages; depuis le pays d'Ante jusqu'à celui d'Acra, on n'en trouve pas tant que dans les lieux ci-dessus nommés, parce que ces pays, entre Ante & Acra, ont été depuis long-temps passablement bien peuplés, excepté celui de Fetu, qui depuis cinq ou six ans a été presque désert, ce qui fait qu'on y voit beaucoup plus de ces bêtes qu'auparavant. Du côté d'Ankra, on en tue toutes les années un grand nombre parce que dans ces quartiers-là il y a bien du pays désert & inhabité Dans le pays de Benin, comme aussi à Rio de Calbari, Camerones & dans plusieurs autres pays & rivières d'alentour, il y a une si grande quantité de ces animaux, qu'on a peine à s'imaginer comment les habitans peuvent ou osent y demeurer. *Idem, page 246.*

(d) Au-dessous de la baie de Sainte-Hélène, le pays est partagé en deux parties par la rivière des Éléphants,

terminées par le cap de Bonne-espérance, à l'exception de quelques provinces très-peuplées, telles que Fida (e), Ardra, &c. On en trouve de même en Abissinie (f), en Éthiopie (g), en Nigritie (h),

qui a été ainsi appelée parce que ces animaux, qui aiment les courans, se trouvent en grande quantité sur ses bords. *Description du cap de Bonne-Espérance, par Kolbe. Amsterdam, 1741, tome I, page 114; & tome III, page 12.*

(e) Il n'y a pas d'éléphans à Ardra ni à Fida, quoique de mon temps on y en ait tué un; mais les Nègres avouèrent que cela n'étoit point arrivé dans l'espace de soixante ans, ainsi je crois que s'y étant égaré, il pouvoit y être venu d'ailleurs. *Voyage de Guinée, par Bosman, page 245.*

(f) Voyez le voyage historique d'Abissinie, du P. Lobo, *tome I, page 57*, où il dit qu'on trouve dans l'Abissinie de grandes troupes d'éléphans.

(g) Les Éthiopiens ont des éléphans dans leur pays, bien plus petits à la vérité que ceux des Indes, & dont les dents mêmes sont plus creuses & les moins estimées; mais ils ne laissent pas que d'en faire un très-grand trafic. *Voyage de Paul Lucas. Rouen, 1719, tome III, page 136.* — On voit beaucoup d'éléphans en Éthiopie & dans les États du Prêtre Jan derrière l'île Mosambique, où les Cafres ou Noirs en tuent souvent pour en vendre les dents. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 413.* Voyez aussi *l'Afrique de Marmol, tome I, page 52.*

(h) *Elephas magnâ copiâ in silvis Nigritarum regionis*

sur les côtes orientales de l'Afrique & dans l'intérieur des terres de toute cette partie du monde. Il y en a aussi dans les grandes îles de l'Inde & de l'Afrique, comme à Madagascar (*i*), à Java (*k*), & jusques aux Philippines (*l*).

invenitur. Solent magno numero confertim incedere, &c.
Leonis Afric. Descript. Africae. Lugd. Bat. 1632,
tom. II, pag. 744 & 745.

(*i*) Dans l'île de Madagascar, se trouvent tant d'éléphants, qu'on n'estime contrée du monde en produire davantage; au moyen de quoi s'y fait grand trafic de marchandise d'ivoire, comme semblablement en une autre île voisine appelée *Cuzibet*; & par le jugement des Marchands ne se retire pas du reste du monde si grande quantité de dents d'éléphants (qui est le vrai ivoire) que l'on en trouve en ces deux îles. *Description de l'Inde orientale, par Marc Paul. Paris, 1556, liv. III, chap. XXXIX, page 224.*

(*k*) Les animaux qui se trouvent dans l'île de Java, sont 1.^o des éléphants qu'on apprivoise & qu'on loue ensuite pour travailler. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 422.*
— A Tuban, les Hollandois virent les éléphants du Roi de Java, qui sont chacun sous un petit toit particulier, soutenu par quatre piliers au milieu; & dans le milieu de l'espace, qui est sous ce toit, il y a un grand pieu auquel l'éléphant est attaché par une chaîne. *Idem, tome I, page 526.*

(*l*) L'île de Mandanar est la seule des Philippines a

Après avoir conféré les témoignages des Historiens & des Voyageurs, il nous a paru que les éléphants sont actuellement plus nombreux, plus fréquens en Afrique qu'en Asie; ils y sont aussi moins défiants, moins sauvages, moins retirés dans les solitudes, il semble qu'ils connoissent l'impéritie & le peu de puissance des hommes auxquels ils ont affaire dans cette partie du monde; ils viennent tous les jours & sans aucune crainte jusqu'à leurs habitations (m), ils traitent les Nègres avec cette indifférence naturelle & dédaigneuse qu'ils ont pour tous les animaux; ils ne les regardent pas comme des êtres puissans, forts & redoutables, mais comme une espèce cauteleuse,

qui ait des éléphants, parce que les Insulaires ne les apprivoisent pas comme l'on fait à Siam & à Comboya, ils s'y sont extrêmement multipliés. *Voyage autour du monde, par Gemelli Careri. Paris, 1716, tome V, page 209.*

(m) Les éléphants passent souvent les nuits dans les villages, & craignent si peu les lieux fréquentés, qu'au lieu de se détourner quand ils voient les maisons des Nègres, ils passent tout droit, & les renversent en marchant comme une coquille de noix. *Voyage de le Maire, page 98.*

qui ne fait que dresser des embûches, qui n'ose les attaquer en face & qui ignore l'art de les réduire en servitude. C'est en effet par cet art connu de tout temps des Orientaux, que ces animaux ont été réduits à un moindre nombre; les éléphants sauvages, qu'ils rendent domestiques, deviennent par la captivité autant d'eunuques volontaires dans lesquels se tarit chaque jour la source des générations; au lieu qu'en Afrique, où ils sont tous libres, l'espèce se soutient & pourroit même augmenter en perdant davantage, parce que tous les individus travaillent constamment à sa réparation. Je ne vois pas qu'on puisse attribuer à une autre cause cette différence de nombre dans l'espèce; car en considérant les autres effets, il paroît que le climat de l'Inde méridionale & de l'Afrique orientale est la vraie patrie, le pays naturel & le séjour le plus convenable à l'éléphant; il y est beaucoup plus grand, beaucoup plus fort qu'en Guinée & dans toutes les autres parties de l'Afrique occidentale; l'Inde méridionale & l'Afrique orientale, sont donc les contrées dont la

Terre

Terre & le Ciel lui conviennent le mieux ; & en effet, il craint l'excessive chaleur, il n'habite jamais dans les sables brûlans, & il ne se trouve en grand nombre dans le pays des Nègres, que le long des rivières & non dans les terres élevées ; au lieu qu'aux Indes les plus puissans, les plus courageux de l'espèce & dont les armes sont les plus fortes & les plus grandes, s'appellent *Éléphans de montagne*, & habitent en effet les hauteurs où l'air étant plus tempéré, les eaux moins impures, les alimens plus sains, leur nature arrive à son plein développement & acquiert toute son étendue, toute sa perfection.

En général, les éléphans d'Asie l'emportent par la taille, par la force, &c. sur ceux de l'Afrique, & en particulier ceux de Ceylan, sont encore supérieurs à tous ceux de l'Asie, non par la grandeur, mais par le courage & par l'intelligence : probablement ils ne doivent ces qualités qu'à leur éducation plus perfectionnée à Ceylan qu'ailleurs ; mais tous les Voyageurs (*n*) ont célébré les éléphans de cette

(*n*) Les éléphans de Ceylan sont préférés à tous

île, où, comme l'on fait, le terrain est groupé par montagnes, qui vont en s'élevant à mesure qu'on avance vers le centre, & où la chaleur, quoique très-grande, n'est pas aussi excessive qu'au Sénégal, en Guinée & dans toutes les autres parties occidentales de l'Afrique. Les Anciens qui ne connoissoient de cette partie du monde, que les terres situées entre le mont Atlas & la Méditerranée, avoient remarqué que les éléphants de la Lybie étoient bien plus petits (o) que ceux des Indes; il n'y en a plus aujourd'hui dans cette partie de

les autres, parce qu'ils sont plus courageux . . . Les Indiens disent que tous les autres éléphants les respectent. *Relation d'un voyage, par Thévenot, page 261.* — Les éléphants de Ceylan sont plus braves que les autres. *Voyage de Bernier, page 65.* — Les meilleurs éléphants & les plus intelligens qui soient au monde, sont dans l'île de Ceylan. *Recueil des voyages, tome I, page 413; tome II, page 256; tome IV, page 363.* — Il y a quantité d'éléphants à Ceylan, qui sont & plus généreux & plus nobles qu'aucun des autres . . . Tous les autres éléphants révèrent les éléphants de Ceylan, &c. *Voyage d'Orient du Père Philippe, pages 130 & 367.*

(o) *Indicum (elephantum) Afri pavent, nec contueri audent; nam & major Indicis magnitudo est.* Plin. *Hist. nat. lib. VIII, cap. 9.*

L'Afrique, & cela prouve encore, comme nous l'avons dit à l'article du lion (*p*), que les hommes y sont plus nombreux de nos jours qu'ils ne l'étoient dans le siècle de Carthage. Les éléphants se sont retirés à mesure que les hommes les ont inquiétés; mais en voyageant sous le ciel de l'Afrique, ils n'ont pas changé de nature; car ceux du Sénégal, de la Guinée, &c. sont, comme l'étoient ceux de la Lybie, beaucoup plus petits que ceux des grandes Indes.

La force de ces animaux est proportionnelle à leur grandeur; les éléphants des Indes portent aisément trois ou quatre milliers (*q*), les plus petits, c'est-à-dire, ceux d'Afrique, enlèvent librement un poids de deux cents livres (*r*)

(*p*) voyez le *VIII.^e Volume* de cette Histoire Naturelle, page 97.

(*q*) Un éléphant peut porter quarante mans, à quatre-vingts livres le man. *Relation d'un voyage, par Thévenot*, page 261.

(*r*) L'éléphant lève un poids de deux cents livres avec sa trompe, & le charge sur ses épaules Il prend dans sa trompe cent cinquante livres d'eau, qu'il jette en haut à la hauteur d'une pique. *L'Afrique de Marmol*, tome I, page 58.

avec leur trompe & le placent eux-mêmes sur leurs épaules ; ils prennent dans cette trompe une grande quantité d'eau qu'ils rejettent en haut ou à la ronde, à une ou deux toises de distance ; ils peuvent porter plus d'un millier pesant sur leurs défenses ; la trompe leur sert à casser les branches des arbres, & les défenses à arracher les arbres mêmes. On peut encore juger de leur force par la vitesse de leur mouvement, comparée à la masse de leur corps, ils font au pas ordinaire à peu près autant de chemin qu'un cheval en fait au petit trot & autant qu'un cheval au galop lorsqu'ils courent, ce qui dans l'état de liberté ne leur arrive guère que quand ils sont animés de colère ou poussés par la crainte. On mène ordinairement au pas les éléphants domestiques, ils font aisément & sans fatigue quinze ou vingt lieues par jour, & quand on veut les presser (f), ils peuvent en faire trente-cinq ou quarante. On les entend marcher de très-

(f) Lorsqu'on presse l'éléphant, il fera bien en un jour le chemin de six journées. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 58.*

loin & l'on peut aussi les suivre de très-près à la piste, car les traces qu'ils laissent sur la terre ne sont pas équivoques, & dans les terrains où le pied marque, elles ont quinze ou dix-huit pouces de diamètre.

Un éléphant domestique rend peut-être à son maître plus de service que cinq ou six chevaux (*t*), mais il lui faut du foin & une nourriture abondante & choisie; il coûte environ quatre francs ou cent sous (*u*) par jour à nourrir. On

(*t*) Le prix des éléphants est plus considérable qu'on ne pourroit l'imaginer; on en a vu vendre depuis mille pagodes d'or jusqu'à quinze mille roupies, c'est-à-dire, depuis neuf à dix mille livres jusqu'à trente-six mille livres. *Notes de M. de Buffon*. — On vend un éléphant selon sa taille Un éléphant de Ceylan vaut du moins huit mille *pardaons*, & quand il est fort grand on le vend jusqu'à douze & même jusqu'à quinze mille *pardaons*. *Histoire de l'île de Ceylan, par Ribeyro. Trevoux, 1702, page 244.*

(*u*) Les éléphants coûtent chacun environ une demi-pistole par jour à nourrir. *Relation d'un voyage, par Thévenot, page 262.* — Ceux qui sont privés sont fort délicats en leur vivre, & leur faut bailler du riz bien cuit & accommodé avec du beurre & du sucre, qu'on leur donne par grosses pelottes, & leur faut bien cent livres de riz par chaque jour, outre qu'il leur faut bailler des feuilles d'arbres, principalement

lui donne ordinairement du riz crud ou cuit, mêlé avec de l'eau, & on prétend qu'il faut cent livres de riz par jour, pour qu'il s'entretienne dans sa pleine vigueur; on lui donne aussi de l'herbe pour le rafraîchir, car il est sujet à s'échauffer, & il faut le mener à l'eau & le laisser baigner deux ou trois fois par jour. Il apprend aisément à se laver lui-même; il prend de l'eau dans sa trompe, il la porte à sa bouche pour boire, & ensuite en retournant sa trompe, il en laisse couler le reste à flot sur toutes les parties de son corps. Pour donner une idée des services qu'il peut rendre, il suffira de dire que tous les tonneaux, sacs, paquets qui se transportent d'un lieu à un autre dans les Indes, sont voiturés par des éléphants; qu'ils peuvent porter des fardeaux sur leur corps, sur leur cou, sur leurs défenses, & même avec leur gueule, en leur présentant le bout de figuier d'Inde, que nous appelons *Bananes*, & les Turcs *Plantenes*, pour les rafraîchir. *Voyage de Pyrard, tome II, page 367.* — Voyez aussi les *Voyages de la Boullaye-le-Gouz. Paris, 1657, page 250; & le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 473.*

d'une corde qu'ils serrent avec les dents ; que joignant l'intelligence à la force, ils ne cassent ni n'endommagent rien de ce qu'on leur confie ; qu'ils font tourner & passer ces paquets du bord des eaux dans un bateau sans les laisser mouiller, les posant doucement & les arrangeant où l'on veut les placer : & quand ils les ont déposés dans l'endroit qu'on leur montre, ils essaient avec leur trompe s'ils sont bien situés, & que quand c'est un tonneau qui roule, ils vont d'eux-mêmes chercher des pierres pour le caler & l'établir solidement, &c.

Lorsque l'éléphant est bien soigné, il vit long-temps quoiqu'en captivité, & l'on doit présumer que dans l'état de liberté, sa vie est encore plus longue. Quelques Auteurs ont écrit qu'il vivoit quatre ou cinq cents ans (x), d'autres

(x) Onesime, au rapport de Strabon (*lib. xv*), assure que les éléphants vivent jusqu'à cinq cents ans. — Philostrate (*Vit. Appol. lib. xvi*), rapporte que l'éléphant Ajax, qui avoit combattu pour Porus contre Alexandre, vivoit encore quatre cents ans après. — Juba, roi de Mauritanie, a aussi écrit qu'il en avoit pris dans le mont Atlas qui s'étoit pareillement trouvé dans un combat quatre cents ans auparavant.

deux ou trois cents (γ), & d'autres enfin cent vingt, cent trente, ou cent cinquante ans (ζ). Je crois que le terme moyen est le vrai, & que si l'on s'est assuré que des éléphants captifs vivent cent vingt ou cent trente ans, ceux qui sont libres & qui jouissent de toutes les aïssances de la vie & de tous les droits

(γ) *Elephantem alii annos ducentos vivere aiunt, alii recentos.* Aristot. hist. anim. lib. V III, cap. 1 x. — *Elephas ut longissimum annos circiter ducentos vivit.* Arrian. in Indicis. — Je vis un petit éléphant blanc qu'on destine pour être le successeur de celui qui est dans le palais, & qu'on dit avoir près de trois cents ans. *Premier voyage de Siam du P. Tachard, page 273.*

(ζ) Les éléphants croissent jusqu'à la moitié de leur âge, & vivent ordinairement cent cinquante ans. *Voyage de Drack autour du Monde, page 104.* — Les éléphants portent deux ans, & peuvent vivre jusqu'à cent cinquante ans. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 31.* — Nonobstant toutes les recherches que j'ai faites avec assez de soin, je n'ai jamais pu savoir bien exactement combien l'éléphant vivoit; & voici toutes les lumières qu'on peut tirer de ceux qui gouvernent ces animaux: ils ne savent vous dire autre chose sinon que tel éléphant a été entre les mains de leur père, de leur aïeul & de leur bifaïeul; & supputant le temps que ces gens-là ont vécu, il se trouve quelquefois qu'il monte à cent vingt ou cent trente ans. *Voyage de Tavernier, Rouen, 1713, tome III, pages 242 & 243.*

de la Nature, doivent vivre au moins deux cents ans ; de même si la durée de la gestation est de deux ans, & s'il leur faut trente ans pour prendre tout leur accroissement, on peut encore être assuré que leur vie s'étend au moins au terme que nous venons d'indiquer. Au reste, la captivité abrège moins leur vie que la disconvenance du climar ; quelque soin qu'on en prenne, l'éléphant ne vit pas long-temps dans les pays tempérés & encore moins dans les climats froids ; celui que le roi de Portugal envoya à Louis XIV en 1668 (a), & qui n'avoit alors que quatre ans, mourut à dix-sept ans, au mois de Janvier 1681, & ne subsista que treize ans dans la Ménagerie de Versailles, où cependant il étoit traité soigneusement & nourri largement ; on lui donnoit tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin & deux seaux de potage, où il enroit encore quatre ou cinq livres de pain ; & de deux jours l'un, au lieu de potage, deux seaux de riz cuit dans

(a) Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, partie III, pages 102 & 127.

l'eau, sans compter ce qui lui étoit donné par ceux qui le visitoient; il avoit encore tous les jours une gerbe de blé pour s'amuser, car après avoir mangé le grain des épis, il faisoit des poignées de la paille, & il s'en servoit pour chasser les mouches; il prenoit plaisir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faisoit fort adroitement avec sa trompe, & comme on le menoit promener presque tous les jours, il arrachoit de l'herbe & la mangeoit. L'éléphant qui étoit dernièrement à Naples, où, comme l'on fait, la chaleur est plus grande qu'à Paris, n'y a cependant vécu qu'un petit nombre d'années: ceux qu'on a transportés vivans jusqu'à Pétersbourg périssent successivement, malgré l'abri, les couvertures, les poèles; ainsi, l'on peut assurer que cet animal ne peut subsister de lui-même nulle part en Europe, & encore moins s'y multiplier. Mais je suis étonné que les Portugais qui ont connu, pour ainsi dire, les premiers le prix & l'utilité de ces animaux dans les Indes orientales, n'en aient pas transporté dans les climats chauds du Brésil où peut-

être en les laissant libres, ils auroient peuplé. La couleur ordinaire des éléphants est d'un gris-cendré ou noirâtre; les blancs, comme nous l'avons dit, sont extrêmement rares (*b*), & on cite ceux

(*b*) Quelques personnes, qui ont demeuré long-temps à Pondicheri, nous ont paru douter qu'il existe des éléphants blancs & rouges; ils assurent qu'il n'y en a jamais eu que de noirs, du moins dans cette partie de l'Inde: il est vrai, disent-ils, que si l'on est un certain temps sans les laver, la poussière qui s'attache à leur peau huileuse & exactement rase, les fait paroître d'un gris-sale, mais en sortant de l'eau ils sont noirs comme du jai. Je crois en effet que le noir est la couleur naturelle des éléphants, & qu'il ne se trouve que des éléphants noirs dans les parties de l'Inde que ces personnes ont été à portée de parcourir; mais il me paroît en même temps qu'on ne peut douter qu'à Ceylan, à Siam, à Pégu, à Cambaie, &c. il ne se trouve par hasard quelques éléphants blancs & rouges. On peut citer pour témoins oculaires le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisy, le P. Tachard, Van-der-Hagen, Joost Schuten, Thévenot, Ogilby & d'autres voyageurs moins connus. Hortensels, qui, comme l'on fait, a rassemblé dans son *Elephantographia* une grande quantité de faits tirés de différentes Relations, assure que l'éléphant blanc a non-seulement la peau blanche, mais aussi le poil de la queue blanc: on peut encore ajouter à tous ces témoignages l'autorité des Anciens. Elien (*lib III, cap. XLVI*), parle d'un petit éléphant blanc aux Indes, & paroît indiquer que la mère étoit noire.

qu'on a vus en différens temps dans quelques endroits des Indes, où il s'en trouve aussi quelques-uns qui sont roux, & ces éléphans blancs & rouges (c) sont très-estimés ; au reste ces variétés sont si rares qu'on ne doit pas les regarder comme subsistantes par des races distinctes dans l'espèce, mais plutôt comme des qualités accidentelles & purement individuelles ; car s'il en étoit autrement, on connoîtroit le pays des éléphans blancs, celui des rouges & celui des noirs, comme l'on connoît les climats des hommes blancs, rouges & noirs. « On trouve » aux Indes des éléphans de trois sortes, » dit le P. Vincent Marie (d), les blancs

Cette variété dans la couleur des éléphans, quoique rare, est donc certaine & même très-ancienne, & elle n'est peut-être veue que de leur domesticité, qui dans les Indes est aussi très-ancienne.

(c) Dans les cérémonies, le Roi de Pégu fait mener deux éléphans rouges enharnachés d'étoffes d'or & de soie, puis les quatre éléphans blancs avec de semblables harnois relevés de pierreries ; ceux-ci ont une garniture d'or toute couverte de rubis sur chaque dent. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome III, page 60.*

(d) Voyage du P. Fr. Vincent-Marie de Sainte-

qui sont les plus grands , les plus doux & les plus paisibles , sont estimés & adorés par plusieurs nations , comme des Dieux ; les roux , tels que ceux de Ceylan , quoiqu'ils soient les plus petits de corfage , sont les plus valeureux , les plus forts , les plus nerveux , les meilleurs pour la guerre , les autres soit par inclination naturelle , soit parce qu'ils reconnoissent en eux quelque chose de plus excellent , leur portent un grand respect ; la troisième espèce est celle des noirs qui sont les plus communs & les moins estimés ». Cet auteur est le seul qui paroisse indiquer , que le climat particulier des éléphants roux ou rouges est Ceylan ; les autres voyageurs n'en font aucune mention. Il assure aussi que les éléphants de Ceylan sont plus petits que les autres ; Thévenot dit la même chose dans la relation de son voyage , *page 260* , mais d'autres disent ou indiquent le contraire : enfin le P. Vincent Marie est encore le seul qui ait écrit que les éléphants blancs sont

Catherine de Sienne , *chap. XI* , traduit de l'Italien par M. le Marquis de Montmirail.

les plus grands : le P. Tachard assure au contraire , que l'éléphant blanc du Roi de Siam étoit assez petit quoiqu'il fût très - vieux. Après avoir comparé les témoignages des voyageurs au sujet de la grandeur des éléphans dans les différens pays , & réduit les différentes mesures dont ils se sont servis , il me paroît que les plus petits éléphans sont ceux de l'Afrique occidentale & septentrionale , & que les Anciens, qui ne connoissoient que cette partie septentrionale de l'Afrique , ont eu raison de dire qu'en général les éléphans des Indes étoient beaucoup plus grands que ceux de l'Afrique. Mais dans les terres orientales de cette partie du monde , qui étoient inconnues des Anciens , les éléphans se sont trouvés aussi grands , & peut-être même plus grands qu'aux Indes ; & dans cette dernière région , il paroît que ceux de Siam , de Pégu , &c. l'emportent par la taille sur ceux de Ceylan , qui cependant , de l'aveu unanime de tous les voyageurs , sont les plus courageux & les plus intelligens.

Après avoir indiqué les principaux

faits au sujet de l'espèce, examinons en détail les facultés de l'individu; les sens, les mouvemens, la grandeur, la force, l'adresse, l'intelligence, &c. L'éléphant a les yeux très-petits relativement au volume de son corps, mais ils sont brillans & spirituels; & ce qui les distingue de ceux de tous les autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment & la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvemens (e); il les tourne lentement & avec douceur vers son maître, il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorsqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir; il semble réfléchir, délibérer, penser & ne se déterminer qu'après avoir examiné & regardé à plusieurs fois & sans précipitation, sans passion, les signes auxquels il doit obéir. Les chiens dont les yeux ont beaucoup d'expression, sont des animaux trop vifs pour qu'on puisse distinguer aisément les nuances successives de leurs

(e) *Elephantographia Christophori-Petri ab Hartenfels. Erfodiæ, 1715.*

sensations ; mais comme l'éléphant est naturellement grave & modéré, on lit, pour ainsi dire, dans ses yeux, dont les mouvemens se succèdent lentement (f) l'ordre & la suite de ses affections intérieures.

Il a l'ouïe très-bonne, & cet organe est à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'éléphant que dans aucun autre animal; ses oreilles sont très-grandes, beaucoup plus longues, même à proportion du corps, que celles de l'âne & aplaties contre la tête, comme celles de l'homme: elles sont ordinairement pendantes; mais il les relève & les remue avec une grande facilité, elles lui servent à essuyer les yeux (g), à les préserver de l'incommodité de la poussière

(f) Les yeux de l'éléphant sont très-petits proportionnellement à la tête & encore plus petits proportionnellement au corps, mais ils sont très-vifs & éveillés, & il les remue d'une façon qui lui donne toujours l'air pensif & rêveur. *Voyage aux Indes orientales du P. Fr. Vincent-Marie de Sainte-Catherine-de-Sienne, &c. Venise, 1683, en Italien, in-4.º page 396*, traduit par M. le Marquis de Montmirail.

(g) Les oreilles de l'éléphant sont très-grandes . . .

& des mouches. Il se délecte au son des instrumens, & paroît aimer la musique, il apprend aisément à marquer la mesure, à se remuer en cadence & à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours & au son des trompettes. Son odorat est exquis, & il aime avec passion les parfums de toute espèce & sur-tout les fleurs odorantes; il les choisit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets & après en avoir savouré l'odeur, il les porte à sa bouche & semble les goûter; la fleur d'orange est un de ses mets les plus délicieux, il dépouille avec sa trompe un oranger (*h*) de toute sa verdure & en mange les fruits, les fleurs, les feuilles & jusqu'au jeune bois. Il choisit dans les prairies les plantes odoriférantes, & dans les bois il préfère les cocotiers, les bananiers, les palmiers, les sagous, & comme ces arbres sont moëlleux & tendres, il en mange non-seulement

Il les remue continuellement avec gravité, & elles défendent ses yeux de tous les petits animaux nuisibles. *Idem, Ibid.....* Voyez aussi les *Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, part. III, p. 107.*

(*h*) Voyage de Guinée, par Bosman, page 243.

les feuilles, les fruits, mais même les branches, le tronc & les racines, car quand il ne peut arracher ces branches avec sa trompe, il les dérachine avec ses défenses.

A l'égard du sens du toucher, il ne l'a, pour ainsi dire, que dans la trompe, mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espèce de main que dans celle de l'homme. Cette trompe composée de membranes, de nerfs & de muscles, est en même temps un membre capable de mouvement & un organe de sentiment; l'animal peut non-seulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'allonger, la courber & la tourner en tout sens; l'extrémité de la trompe est terminée par un rebord (i) qui s'allonge par le dessus en forme de doigt; c'est par le moyen de ce rebord & de cette espèce de doigt que l'éléphant fait tout ce que nous faisons avec les doigts; il ramasse à terre les plus petites pièces de monnaie; il cueille les herbes & les fleurs en les choisissant une à une; il

(i) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, partie III, pages 108 & 140.

dénoue les cordes , ouvre & ferme les portes en tournant les clefs & poussant les verroux ; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un instrument aussi petit qu'une plume (k). On ne peut même disconvenir que cette main de l'éléphant n'ait plusieurs avantages sur la nôtre : elle est d'abord, comme on vient de le voir, également flexible & tout aussi adroite pour saisir, palper en gros & toucher en détail. Toutes ces opérations se font par le moyen de l'appendice en manière de doigt situé à la partie supérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe , & laisse dans le milieu une concavité faite en forme de tasse , au fond de laquelle se trouvent les deux orifices des conduits communs

(k) *Mutianus ter Consul auctor est, aliquem ex his & litterarum ductus Græcarum didicisse, solitumque præscribere ejus linguæ verbis : Ipse ego hæc scripsi. &c. Plin. Hist. nat. lib. VIII, cap. III. — Ego ver ipsi elephantum in tabula litteras Latinas promuscide atque ordine scribentem vidi : veruntamen docentis manus subiciebatur ad litterarum ductum & figuram eum instituens; dejectis autem & intentis oculis erat cum scriberet; doctos & litterarum gnaros animantium oculos esse dixisses. Ælian de nat. Anim. lib. II, cap. II.*

de l'odorat & de la respiration. L'éléphant a donc le nez dans la main, & il est le maître de joindre la puissance de ses poumons à l'action de ses doigts, & d'attirer par une forte succion les liquides, ou d'enlever des corps solides très-pesans en appliquant à leur surface le bord de sa trompe, & faisant un vide au dedans par aspiration.

La délicatesse du toucher, la finesse de l'odorat, la facilité du mouvement & la puissance de succion se trouvent donc à l'extrémité du nez de l'éléphant. De tous les instrumens dont la Nature a si libéralement muni ses productions chéries, la trompe est peut-être le plus complet & le plus admirable; c'est non-seulement un instrument organique, mais un triple sens, dont les fonctions réunies & combinées, sont en même temps la cause & produisent les effets de cette intelligence & de ces facultés, qui distinguent l'éléphant & l'élèvent au-dessus de tous les animaux. Il est moins sujet qu'aucun autre aux erreurs du sens de la vue, parce qu'il les rectifie promptement par le sens du toucher,

& que se servant de sa trompe comme d'un long bras pour toucher les corps au loin, il prend, comme nous, des idées nettes de la distance par ce moyen; au lieu que les autres animaux (à l'exception du singe & de quelques autres, qui ont des espèces de bras & de mains) ne peuvent acquérir ces mêmes idées qu'en parcourant l'espace avec leur corps. Le toucher est de tous les sens celui qui est le plus relatif à la connoissance; la délicatesse du toucher donne l'idée de la substance des corps, la flexibilité dans les parties de cet organe donne l'idée de leur forme extérieure, la puissance de succion celle de leur pesanteur, l'odorat celle de leurs qualités, & la longueur du bras celle de leur distance; ainsi par un seul & même membre, & pour ainsi dire, par un acte unique ou simultané, l'éléphant sent, aperçoit & juge plusieurs choses à la fois: or, une sensation multiple équivaut en quelque sorte à la réflexion: donc quoique cet animal soit, ainsi que tous les autres, privé de la puissance de réfléchir, comme ses sensations se

trouvent combinées dans l'organe même, qu'elles sont contemporaines, &, pour ainsi dire, indivises les unes avec les autres, il n'est pas étonnant qu'il ait de lui-même des espèces d'idées & qu'il acquière en peu de temps celles qu'on veut lui transmettre. La réminiscence doit être ici plus parfaite que dans aucune autre espèce d'animal, car la mémoire tient beaucoup aux circonstances des actes, & toute sensation isolée quoique très-vive, ne laisse aucune trace distincte ni durable; mais plusieurs sensations combinées & contemporaines font des impressions profondes & des empreintes étendues; en sorte que si l'éléphant ne peut se rappeler une idée par le seul toucher, les sensations voisines & accessoires de l'odorat & de la force de succion, qui ont agi en même temps que le toucher, lui aident à s'en rappeler le souvenir; dans nous-mêmes, la meilleure manière de rendre la mémoire fidèle, est de se servir successivement de tous nos sens pour considérer un objet, & c'est faute de cet usage combiné des sens que l'homme oublie plus de choses qu'il n'enre tient.

Au reste, quoique l'éléphant ait plus de mémoire & plus d'intelligence qu'aucun des animaux, il a cependant le cerveau (1) plus petit que la plupart d'entr'eux, relativement au volume de son corps; ce que je ne rapporte que comme une preuve particulière, que le cerveau n'est point le siège des sentimens, le *sensorium* commun, lequel réside au contraire dans les nerfs des sens & dans les membranes de la tête; aussi les nerfs qui s'étendent dans la trompe de l'éléphant, sont en si grande quantité qu'ils équivalent pour le nombre à tous ceux qui se distribuent dans le reste du corps. C'est donc en vertu de cette combinaison singulière des sens & de ces facultés uniques de la trompe, que cet animal est supérieur aux autres par l'intelligence, malgré l'énormité de sa masse, malgré la disproportion de sa forme; car l'éléphant est en même temps un miracle d'intelligence & un monstre de matière; le corps très-épais & sans aucune souplesse, le cou court & presque

(1) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, partie III, pages 135 & 136.

inflexible, la tête petite & difforme, les oreilles excessives & le nez encore beaucoup plus excessif, les yeux trop petits, ainsi que la gueule, le membre génital & la queue; les jambes massives, droites & peu flexibles; le pied si court (m) & si petit qu'il paroît être nul, la peau dure, épaisse & calleuse; toutes ces difformités paroissant d'autant plus, que toutes sont modelées en grand, toutes d'autant plus désagréables à l'œil, que la plupart n'ont point d'exemple dans le reste de la Nature; aucun animal n'ayant ni la tête, ni les pieds, ni le nez, ni les oreilles, ni les défenses faites ou placées comme celles de l'éléphant.

Il résulte pour l'animal plusieurs inconvéniens de cette conformation bizarre;

(m) Il n'y a point d'animal qui n'ait le pied plus grand, à proportion, que l'homme, si ce n'est l'éléphant qui l'a encore plus petit, & par conséquent qu'aucun autre animal. Les pieds étoient si petits, qu'on peut dire qu'ils ne se voient point, parce que les doigts étoient renfermés & recouverts par la peau des jambes, lesquelles descendoient tout d'une venue jusqu'à terre, & paroissent comme le tronc d'un arbre sec en travers. *Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, pages 202 & 203.*

il peut

il peut à peine tourner la tête, il ne peut se tourner lui-même, pour rétrograder, qu'en faisant un circuit: les chasseurs qui l'attaquent par derrière ou par le flanc, évitent les effets de sa vengeance par des mouvemens circulaires, ils ont le temps de lui porter de nouvelles atteintes pendant qu'il fait effort pour se tourner contr'eux. Les jambes dont la rigidité n'est pas aussi grande que celle du cou & du corps, ne fléchissent néanmoins que lentement & difficilement; elles sont fortement articulées avec les cuisses. Il a le genou comme l'homme (n) & le pied aussi bas; mais ce pied sans étendue, est aussi sans ressort & sans force, & le genou est dur & sans souplesse: cependant tant que l'éléphant est jeune & qu'il se porte bien, il le fléchit pour

(n) Son genou est de la même manière qu'à l'homme & non pas proche du ventre, étant au milieu de l'espace qui est depuis le ventre jusqu'à terre, & à l'endroit où les bêtes ont leur talon, de sorte que la jambe de l'éléphant est semblable à celle de l'homme, tant à cause de la situation de son genou que de la petitesse de son pied, dans lequel la partie qui va du talon jusqu'aux doigts est très-petite. *Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, part. III, page 202.*

se coucher, pour se laisser ou monter ou charger; mais dès qu'il est vieux ou malade, ce mouvement devient si difficile qu'il aime mieux dormir debout, & que si on le fait coucher par force (o), il faut ensuite des machines pour le relever & le remettre en pied; les défenses, qui deviennent avec l'âge d'un poids énorme, n'étant pas situées dans une position verticale, comme les cornes des autres animaux, forment deux longs leviers, qui, dans cette direction presque horizontale, fatiguent prodigieusement la tête & la tirent en bas; en sorte que l'animal est quelquefois obligé de faire des trous dans le mur de sa loge pour les soutenir & se soulager de leur poids (p).

(o) Nous avons appris de ceux qui ont gouverné à Versailles l'éléphant dont nous parlons, que les huit premières années qu'il y a vécu, il se couchoit & se relevoit avec beaucoup de facilité, & que les cinq dernières années il ne se couchoit plus pour dormir, mais qu'il s'appuyoit contre le mur de sa loge, en sorte qu'il arrivoit qu'il se couchât quand il étoit malade, il falloit percer le plancher du dessus pour le relever avec des engins. *Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux*, page 204.

(p) On nous a fait voir que l'éléphant avoit employé

Il a le désavantage d'avoir l'organe de l'odorat très-éloigné de celui du goût, l'incommodité de ne pouvoir rien saisir à terre avec sa bouche, parce que son cou court ne peut plier pour laisser baisser assez la tête, il faut qu'il prenne sa nourriture, & même sa boisson, avec le nez, il la porte ensuite non pas à l'entrée de la gueule, mais jusqu'à son gosier, & lorsque sa trompe est remplie d'eau, il en fourre l'extrémité jusqu'à la racine de la langue (q), apparemment pour rabaisser l'épiglotte & pour empêcher la liqueur qui passe avec impétuosité, d'entrer dans le larynx ; car il pousse cette eau par la force de la même haleine qu'il avoit employée pour la pomper, elle sort de la trompe avec bruit & entre dans le gosier avec précipitation ; la langue, la bouche ni les lèvres ne lui

ses défenses à faire des trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui sortoit du mur de sa loge, & ces trous lui servoient pour s'appuyer quand il dorroit, ses défenses étant fichées dans ces trous. *Idem*, page 102.

(q) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, partie III, page 109.

servent pas comme aux autres animaux à sucer ou laper sa boisson.

De-là paroît résulter une conséquence singulière, c'est que le petit éléphant doit teter avec le nez & porter ensuite à son gosier le lait qu'il a pompé ; cependant les Anciens ont écrit qu'il tetoit avec la gueule & non avec la trompe (r) ; mais il y a toute apparence qu'ils n'avoient pas été témoins du fait & qu'ils ne l'ont fondé que sur l'analogie, tous les animaux n'ayant pas d'autre manière de teter. Mais si le jeune éléphant avoit une fois pris l'usage ou l'habitude de pomper avec la bouche en suçant la mamelle de sa mère, pourquoi la perdrait-il pour tout le reste de sa vie ? pourquoi ne se sert-il jamais de cette partie pour pomper l'eau lorsqu'il est à portée ? pourquoi feroit-il toujours une action double, tandis qu'une simple suffiroit ? pourquoi ne lui voit-on jamais

(r) *Pullus editus ore fugit, non promuscide, & statim cum natus est cernit & ambulat.* Arist. hist. Anim. lib. VI, cap. xxvii. — *Anniculo quidem vitulo æqualem pullum edit elephantus, qui statim, ut natus est, ore fugit.* Ælian. de nat. Anim. lib. IV, cap. iiii.

rien prendre avec sa gueule que ce qu'on jette dedans lorsqu'elle est ouverte ? &c. (f). Il paroît donc très-vraisemblable que le petit éléphant ne tette qu'avec la trompe ; cette présomption est non-seulement prouvée par les faits subséquens , mais elle est encore fondée sur une meilleure analogie que celle qui a décidé les Anciens. Nous avons dit qu'en général les animaux au moment de leur naissance ne peuvent être avertis de la présence de l'aliment dont ils ont besoin , par aucun autre sens que par celui de l'odorat. L'oreille est certainement très-inutile à cet effet, l'œil l'est également & très-évidemment , puisque la plupart des animaux n'ont pas les yeux ouverts lorsqu'ils commencent à teter ; le toucher ne peut que leur indiquer vaguement & également toutes les parties du corps de la mère , ou plutôt il ne leur indique rien de relatif à l'appétit ; l'odorat seul doit l'avertir , c'est non-seulement une espèce de goût , mais un avant-goût qui précède , accompagne & détermine l'autre ;

(f) Voyez les Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux , partie III , pages 109 & 110.

l'éléphant est donc averti, comme tous les autres animaux, par cet avant-goût de la présence de l'aliment ; & comme le siège de l'odorat se trouve ici réuni avec la puissance de succion à l'extrémité de sa trompe, il l'applique à la mamelle, en pompe le lait & le porte ensuite à sa bouche pour satisfaire son appétit. D'ailleurs les deux mamelles étant situées sur la poitrine comme aux femmes, & n'ayant que de petits mamelons très-disproportionnés à la grandeur de la gueule du petit, duquel aussi le cou ne peut plier, il faudroit que la mère se renversât sur le dos ou sur le côté, pour qu'il pût saisir la mamelle avec la bouche ; & il auroit encore beaucoup de peine à en tirer le lait à cause de la disproportion énorme, qui résulte de la grandeur de la gueule & de la petitesse du mamelon ; le rebord de la trompe que l'éléphant contracte, autant qu'il lui plaît, se trouve au contraire proportionné au mamelon, & le petit éléphant peut aisément par son moyen teter sa mère, soit debout ou couchée sur le côté ; ainsi, tout s'accorde

pour infirmer le rémoignage des Anciens sur ce fait qu'ils ont avancé sans l'avoir vérifié ; car aucun d'entr'eux ni même aucun des modernes que je connoisse , ne dit avoir vu teter l'éléphant, & je crois pouvoir assurer que si quelqu'un vient dans la suite à l'observer , on verra qu'il ne tette point avec la gueule, mais avec le nez. Je crois de même que les Anciens se sont trompés en nous disant que les éléphants s'accouplent à la manière des autres animaux ; que la femelle (*t*) abaisse seulement sa croupe pour recevoir plus aisément le mâle : la position des parties paroît rendre impossible cette situation d'accouplement ; l'éléphante n'a pas comme les autres femelles , l'orifice de la vulve au bas du ventre & voisin de l'anus, cet orifice en est à deux pieds & demi ou trois pieds de distance, il est situé presque au milieu du ventre (*u*) ;

(*t*) *Subfidit fœmina , clunibusque submissis , infistit pedibus ac innititur ; mas superveniens comprimit, atque ita munere venereo fungitur.* Arist. hist. Anim. lib.V, cap. 11.

(*u*) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, partie III, page 132.

d'autre côté, le mâle n'a pas le membre génital proportionné à la grandeur de son corps non plus qu'à celle de ce long intervalle, qui dans la situation supposée, seroit en pure perte. Les Naturalistes & les Voyageurs s'accordent à dire (x) que l'éléphant n'a pas le membre génital plus gros ni guère plus long que le cheval ; il ne lui seroit donc pas possible d'atteindre au but dans la situation ordinaire aux quadrupèdes ; il faut que la femelle en prenne une autre & se renverse sur le dos. De Feynes (y) & Tavernier (z) l'ont dit positivement, mais

(x) *Elephantus genitale equo simile habet sed parvum nec pro corporis magnitudine. Testes idem non foris conspicuos sed intus circa renes conditos habet.* Aristot. hist. anim. lib. II, cap. 1. L'Afrique d'Ogilby, pages 13 & 14.

(y) Quand ces animaux veulent s'accoupler ensemble, ils le font, sans comparaison, de même que l'homme & la femme : puis si-tôt qu'ils ont eu la jouissance l'un de l'autre, l'éléphant met sa trompe par-dessous l'éléphante & la relève en même temps. *Voyage par terre à la Chine, du S.^r de Feynes. Paris, 1630, pages 90 & 91.*

(z) Bien que l'éléphant ne touche plus la femelle depuis qu'il est pris, il arrive néanmoins qu'il entre quelquefois comme en chaleur. Ceci est particulièrement

J'avoue que j'aurois fait peu d'attention à leurs témoignages, si cela ne s'accordoit pas avec la position des parties, qui ne permet pas à ces animaux de se joindre autrement (a). Il leur faut donc pour cette opération plus de temps, plus d'aïssance, plus de commodités qu'aux autres, & c'est peut-être par cette raison qu'ils ne s'accouplent que quand ils sont en pleine liberté, & lorsqu'ils ont en effet toutes les facilités qui leur sont nécessaires. La femelle doit non-seulement consentir, mais il faut encore qu'elle

remarquable de la femelle de l'éléphant, que lorsqu'elle entre en chaleur elle ramasse toutes sortes de feuillages & d'herbages, dont elle se fait un lit fort propre avec une manière de chevet & élevé de quatre ou cinq pieds de terre, où, contre la nature de toutes les autres bêtes, elle se couche sur le dos pour attendre le mâle, qu'elle appelle par ses cris. *Voyage de Tavernier, tome III, page 240.*

(a) J'avois écrit cet article lorsque j'ai reçu des notes de M. de Buffon, sur l'éléphant; ce fait, que la position des parties m'avoit indiqué, se trouve pleinement confirmé par son témoignage. « L'éléphant, dit M. de Buffon, s'accouple d'une façon singulière; « la femelle se couche sur le dos, & le mâle s'appuyant « sur ses jambes antérieures & fléchissant en arrière les « postérieures, ne touche à la femelle qu'autant qu'il « en a besoin pour le coït. »

provoque le mâle par une situation indécente qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle se croit sans témoins (b); la pudeur n'est-elle donc qu'une vertu physique, qui se trouve aussi dans les bêtes? elle est au moins, comme la douceur, la modération, la tempérance, l'attribut général & le bel apanage de tout sexe féminin.

Ainsi l'éléphant ne tette, ne s'accouple, ne mange, ni ne boit comme les autres animaux. Le son de sa voix est aussi très-singulier; si l'on en croit les Anciens, elle se divise, pour ainsi dire, en deux modes très-différens & fort inégaux, il passe du son par le nez, ainsi que par la bouche, ce son prend des inflexions dans cette longue trompette,

(b) *Pudore nunquam nisi in abdito coeunt.* Plin. Hist. nat. lib. VIII, cap. v. — Les éléphants s'accouplent très-rarement. Et quand ils s'accouplent, c'est avec tant de secret & dans des lieux si solitaires, que personne ne peut se vanter de les avoir vus dans ce moment. Ils ne produisent jamais quand ils sont domestiques. *Voyage aux Indes orientales du Père Vincent-Marie de Sainte-Catherine-de-Sienne, imprimé en italien, à Venise, en 1683, chap. XI, page 396 & suivantes, traduit par M. le Marquis de Montmirail.*

il est rauque & filé comme celui d'un instrument d'airain, tandis que la voix qui passe par la bouche (c) est entre-coupée de pauses courtes & de soupirs durs. Ce fait avancé par Aristote, & ensuite répété par les Naturalistes & même par quelques Voyageurs, est vraisemblablement faux ou du moins n'est pas exact. M. de Buffon assure positivement que l'éléphant ne pousse aucun cri par la trompe : cependant comme en fermant exactement la bouche, l'homme même peut rendre quelque son par le nez, il se peut que l'éléphant dont le nez est si grand, rende des sons par cette voie lorsque sa bouche est fermée : quoi qu'il en soit, le cri de l'éléphant se fait entendre de plus d'une lieue, & cependant il n'est pas effrayant comme le rugissement du tigre ou du lion.

L'éléphant est encore singulier par la

(c) *Elephantus citra nares ore ipso vocem elidit spirabundam quemadmodum cum homo simul & spiritum reddit & loquitur, at per nares simile tubarum raucitati sonat. Aristot. Hist. anim. lib. IV, cap. 11. Citra nares ore ipso sternutamento similem edit sonum. Per nares autem tubarum raucitati. Plin. Hist. nat. lib. VIII.*

conformation des pieds & par la texture de la peau; il n'est pas revêtu de poil comme les autres quadrupèdes, la peau est tout-à-fait rase, il en sort seulement quelques soies dans les gerçures, & ces soies sont très-clair-semées sur le corps, mais assez nombreuses aux cils des paupières, au derrière de la tête (*d*), dans les trous des oreilles & au dedans des cuisses & des jambes. L'épiderme dur & calleux a deux espèces de rides, les unes en creux & les autres en relief, il paroît déchiré par gerçures & ressemble assez bien à l'écorce d'un vieux chêne. Dans l'homme & dans les animaux, l'épiderme est par-tout adhérent à la peau; dans l'éléphant, il est seulement attaché par quelques points comme le sont deux étoffes piquées l'une sur l'autre: cet épiderme est naturellement sec & fort sujet à s'épaissir, il acquiert souvent trois ou quatre lignes d'épaisseur par le dessèchement successif des différentes couches qui se régénèrent les unes sous les autres; c'est cet épaississement de

(*d*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie III, page 113 & suivantes.

l'épiderme qui produit l'*elephantiasis* ou *lèpre sèche*, à laquelle l'homme dont la peau est dénuée de poil, comme celle de l'éléphant, est quelquefois sujet; cette maladie est très-ordinaire à l'éléphant, & pour la prévenir les Indiens ont soin de le frotter souvent d'huile & d'entretenir par des bains fréquens la souplesse de la peau; elle est très-sensible par-tout où elle n'est pas calleuse, dans les gerçures & dans les autres endroits où elle ne s'est ni desséchée ni durcie, la piquûre des mouches se fait si bien sentir à l'éléphant, qu'il emploie non-seulement ses mouvemens naturels, mais même les ressources de son intelligence pour s'en délivrer; il se sert de sa queue, de ses oreilles, de sa trompe pour les frapper, il fronce sa peau par-tout où elle peut se contracter & les écrase entre ses rides; il prend des branches d'arbres, des rameaux, des poignées de longue paille pour les chasser, & lorsque tout cela lui manque, il ramasse de la poussière avec sa trompe & en couvre tous les endroits sensibles; on l'a vu se poudrer ainsi plusieurs fois

par jour & se poudret à propos, c'est-à-dite, en sortant du bain (*e*). L'usage de l'eau est presque aussi nécessaire à ces animaux que celui de l'air & de la terre; lorsqu'ils sont libres ils quittent rarement le bord des rivières, ils se mettent souvent dans l'eau jusqu'au ventre, & ils y passent quelques heures tous les jours. Aux Indes où l'on a appris à les traiter de la manière qui convient le mieux à leur naturel & à leur tempérament, on les lave avec soin & on leur donne tout le temps nécessaire & toutes les facilités possibles pour se laver eux-mêmes (*f*);

(*e*) On nous a dit que l'éléphant de Versailles se rouloit toujours sur la poussière quand il s'étoit baigné, ce qu'il faisoit le plus souvent qu'il pouvoit, & nous avons remarqué qu'il se jetoit de la poussière aux endroits où il ne s'en étoit pas attaché quand il se vautoit, & qu'il avoit accoutumé de chasser les mouches ou avec une poignée de paille qu'il prenoit avec sa trompe, ou avec de la poussière qu'il jetoit adroitement sur les endroits où il se sentoit piqué, n'y ayant rien que les mouches évitent davantage que la poussière qui tombe. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie III, pages 217 & 228.*

(*f*) Sur les huit ou neuf heures avant midi, nous fumes au bord de la rivière pour voir comme on

on nétoie leur peau en la frottant avec de la pierre ponce, & ensuite on leur met des essences, de l'huile & des couleurs.

La conformation des pieds & des jambes est encore singulière & différente dans l'éléphant de ce qu'elle est dans la plupart des autres animaux, les jambes de devant paroissent avoir plus de hauteur que celles de derrière, cependant

lève les éléphants du Roi & des grands Seigneurs; l'éléphant entre dans l'eau jusqu'au ventre & se couchant sur un côté, prend à diverses fois de l'eau avec sa trompe qu'il jette sur celui qui est à l'air pour se bien laver; le maître vient ensuite avec une espèce de pierre de ponce & frottant la peau de l'éléphant, la nétoie de toutes les ordures qui ont pu s'y amasser. Quelques-uns croient que lorsque cet animal est couché par terre, il ne peut se relever de soi-même, ce qui est bien contraire à ce que j'ai vu, car dès que le maître l'a bien frotté d'un côté, il lui commande de se tourner de l'autre, ce que l'éléphant fait promptement, & après qu'il est bien lavé des deux côtés, il sort de la rivière & demeure quelque temps debout sur le bord de la rivière pour se sécher: puis le maître vient avec un pot plein de couleur rouge ou de couleur jaune & lui en fait des raies sur le front, autour des yeux, sur la poitrine, sur le derrière; le frottant ensuite d'huile de coque pour lui renforcer les nerfs. *Voyage de Tavernier. Rouen, 1723, tome III, pages 264 & 265.*

elles-ci sont un peu plus longues (g), elles ne sont pas pliées en deux endroits comme les jambes de derrière du cheval ou du bœuf, dans lesquelles la cuisse est presque entièrement engagée dans la croupe, le genou très-près du ventre, & les os du pied si élevés & si longs qu'ils paroissent faire une grande partie de la jambe; dans l'éléphant, au contraire, cette partie est très-courte & pose à terre, il a le genou comme l'homme au milieu de la jambe & non pas près du ventre: ce pied si court & si petit est partagé en cinq doigts, qui tous sont recouverts par la peau & dont aucun n'est apparent au dehors. On voit seulement des espèces d'ongles, dont le nombre varie, quoique celui des doigts soit constant, car il y a toujours cinq doigts à chaque pied, & ordinairement aussi cinq ongles (h), mais quelquefois il ne s'en trouve que

(g) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie III, page 102.

(h) M.^{IS} de l'Académie Royale des Sciences nous avoient recommandé d'examiner si tous les éléphants avoient des ongles aux pieds, nous n'en avons pas vu un seul qui n'en eût cinq à chaque pied à l'extrémité des cinq gros doigts; mais leurs doigts sont si courts

quatre (i) ou même trois, & dans ce cas, ils ne correspondent pas exactement à l'extrémité des doigts. Au reste, cette variété, qui n'a été observée que sur de jeunes éléphants transportés en Europe, paroît être purement accidentelle & dépend vraisemblablement de la manière dont l'éléphant a été traité dans les premiers temps de son accroissement. La plante du pied est revêtue d'une semelle de cuir dur comme la corne & qui débordé tout autour ; c'est de cette même substance dont sont formés les ongles.

Les oreilles de l'éléphant sont très-longues, il s'en sert comme d'un éventail, il les fait remuer & claquer comme il lui plaît ; sa queue n'est pas plus longue que l'oreille, & n'a ordinairement que deux pieds & demi ou trois pieds de

qu'à peine sortent-ils de la masse du pied. *Premier voyage du P. Tachard, page 273.*

(i) Tous ceux qui ont écrit de l'éléphant, mettent cinq ongles à chaque pied, mais il n'y en avoit que trois dans notre sujet ; le petit Indien dont il a été parlé en avoit quatre, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière ; la vérité est pourtant qu'il y a cinq doigts à chaque pied. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie III, page 203.*

longueur : elle est assez menue , pointue & garnie à l'extrémité d'une houppe de gros poils ou plutôt de filets de corne noirs , luisans & solides ; ce poil ou cette corne est de la grosseur & de la force d'un gros fil-de-fer , & un homme ne peut le casser en le tirant avec les mains , quoiqu'il soit élastique & pliant ; au reste cette houppe de poil est un ornement très-recherché des Nègresses , qui y attachent apparemment quelque superstition (k) ; une queue d'éléphant se vend quelquefois deux ou trois esclaves , & les Nègres hasardent souvent leur vie pour tâcher de la couper & de l'enlever à l'animal vivant. Outre cette houppe de gros poils qui est à l'extrémité , la

(k) Merolla observe qu'un grand nombre de payens dans ces contrées , sur-tout les Saggas , ont une sorte de dévotion pour la queue de l'éléphant. Si la mort leur enlève un de leurs chefs , ils conservent en son honneur une de ces queues , à laquelle ils rendent un culte , fondé sur l'opinion qu'ils ont de sa force. Ils entreprennent des chasses exprès pour la couper , mais elle doit être coupée d'un seul coup ; l'animal doit être vivant , sans quoi la superstition ne lui attribuerait aucune vertu. *Histoire générale des Voyages , par M. l'abbé Prevost , tome V , page 79.*

queue est couverte, ou plutôt parsemée dans sa longueur, de soies dures & plus grosses que celles du sanglier, il se trouve aussi de ces soies sur la partie convexe de la trompe & aux paupières où elles sont quelquefois longues de plus d'un pied; ces soies ou poils aux deux paupières ne se trouvent guère que dans l'homme, le singe & l'éléphant.

Le climat, la nourriture & la condition influent beaucoup sur l'accroissement & la grandeur de l'éléphant; en général, ceux qui sont pris jeunes & réduits à cet âge en captivité n'arrivent jamais aux dimensions entières de la Nature; les plus grands éléphants des Indes & des côtes orientales de l'Afrique ont quatorze pieds de hauteur, les plus petits qui se trouvent au Sénégal & dans les autres parties de l'Afrique occidentale n'ont que dix ou onze pieds, & tous ceux qu'on a amenés jeunes en Europe ne se sont pas élevés à cette hauteur. Celui de la Ménagerie de Versailles, qui venoit de Congo (1), n'avoit que sept

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie III, pages 101 & 102.

pieds & demi de hauteur à l'âge de dix-sept ans, en treize ans qu'il vécut il ne grandit que d'un pied, en sorte qu'à quatre ans lorsqu'il fut envoyé, il n'avoit que six pieds & demi de hauteur, & comme l'accroissement va toujours de moins en moins, on ne peut pas supposer que s'il fût arrivé à l'âge de trente ans, qui est le terme ordinaire de l'accroissement entier, il eût acquis plus de huit pieds de hauteur; ainsi, la condition ou l'état de domesticité réduit au moins d'un tiers l'accroissement de l'animal, non-seulement en hauteur, mais dans toutes les autres dimensions. La longueur du corps mesurée depuis l'œil jusqu'à l'origine de la queue est à peu près égale à sa hauteur prise au niveau du garrot. Un éléphant des Indes de quatorze pieds de hauteur, est donc plus de sept fois plus gros & plus pesant que ne l'étoit l'éléphant de Versailles. En comparant l'accroissement de cet animal à celui de l'homme, nous trouverons que l'enfant ayant communément trente-un pouces, c'est-à-dire, la moitié de sa hauteur à deux ans, & prenant son accroissement

entier en vingt ans, l'éléphant qui ne le prend qu'en trente, doit avoir la moitié de sa hauteur à trois ans; & de même si l'on veut juger de l'énormité de la masse de l'éléphant, on trouvera, le volume du corps d'un homme étant supposé de deux pieds & demi cubiques, que celui du corps d'un éléphant de quatorze pieds de longueur, & auquel on ne supposeroit que trois pieds d'épaisseur & de largeur moyenne, seroit cinquante fois aussi gros (*m*), & que par conséquent un éléphant doit peser autant que cinquante hommes. « J'ai vu, dit le P. Vincent Marie, quelques éléphants, qui avoient quatorze & quinze pieds de hauteur (*n*), avec la longueur & la grosseur proportionnées. Le mâle est toujours plus grand que la femelle. Le prix de ces animaux »

(*m*) Peirère, dans la vie de Gassendi, dit qu'il fit peser un éléphant, & qu'il le trouva peser trois mille cinq cents livres. Cet éléphant étoit apparemment très-petit, car celui dont nous venons de supputer les dimensions que nous avons peut-être trop réduites, pèseroit au moins huit milliers.

(*n*) Nota. Ces pieds sont probablement des pieds Romains.

» augmente à proportion de la grandeur,
 » qui se mesure depuis l'œil jusqu'à
 » l'extrémité du dos, & quand cette
 » dimension atteint un certain terme,
 » le prix s'accroît comme celui des
 » pierres précieuses (o). Les éléphants de
 » Guinée, dit Bosman, ont dix, douze
 » ou treize pieds de haut (p), ils sont
 » incomparablement plus petits que ceux
 » des Indes orientales, puisque ceux qui
 » ont écrit l'histoire de ces pays-là
 » donnent à ceux-ci plus de coudées
 » de haut que ceux-là n'en ont de
 » pieds (q). J'ai vu des éléphants de treize
 » pieds de haut, dit Edward Terri (r),
 » & j'ai trouvé bien des gens qui m'ont
 » dit en avoir vu de quinze pieds de
 » haut (s) : de ces témoignages & de
 » plusieurs autres qu'on pourroit encore

(o) Voyage aux Indes orientales du Père Vincent Marie, &c. chap. XI, page 396.

(p) Nota. Ce sont probablement des pieds du Rhin.

(q) Voyage en Guinée de Guillaume Bosman, page 244.

(r) Voyage aux Indes orientales, par Edward Terri, page 15.

(s) Nota. Ce sont peut-être des pieds Anglois.

rassembler, on doit conclure que la taille la plus ordinaire des éléphants, est de dix à onze pieds, que ceux de treize & de quatorze pieds de hauteur sont très-rares, & que les plus petits ont au moins neuf pieds lorsqu'ils ont pris tout leur accroissement dans l'état de liberté. Ces masses énormes de matière ne laissent pas, comme nous l'avons dit, de se mouvoir avec beaucoup de vitesse; elles sont soutenues par quatre membres qui ressemblent moins à des jambes qu'à des piliers ou des colonnes massives de quinze ou dix-huit pouces de diamètre, & de cinq ou six pieds de hauteur; ces jambes sont donc une ou deux fois plus longues que celles de l'homme, ainsi quand l'éléphant ne feroit qu'un pas tandis qu'un homme en fait deux, il le surpasseroit à la course. Au reste, le pas ordinaire de l'éléphant n'est pas plus vite que celui du cheval (t), mais quand on le pousse il prend une espèce d'amble qui, pour la vitesse, équivaut au galop. Il exécute donc avec promptitude &

(t) Notes de M. de Buffon, qui nous ont été communiquées par M. le Marquis de Montmirail,

même avec assez de liberté tous les mouvemens directs, mais il manque absolument de facilité pour les mouvemens obliques ou retrogrades ; c'est ordinairement dans les chemins étroits & creux où il a peine à se retourner, que les Nègres l'attaquent & lui coupent la queue, qui pour eux est d'un aussi grand prix que tout le reste de la bête ; il a beaucoup de peine à descendre les pentes trop rapides, il est obligé de plier les jambes de derrière (*u*), afin qu'en descendant, le devant du corps conserve le niveau avec la croupe, & que le poids de sa propre masse ne le précipite pas. Il nage aussi très-bien, quoique la forme de ses jambes & de ses pieds paroisse indiquer le contraire ; mais comme la capacité de la poitrine & du ventre est très-grande, que le volume des poumons & des intestins est énorme, & que toutes ces grandes parties sont remplies d'air ou de matières plus légères que l'eau, il enfonce moins qu'un autre ; il a dès-lors moins de résistance à vaincre,

(*u*) Notes de M. de Buffly, communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

& peut

& peut par conséquent nager plus vite en faisant moins d'efforts & moins de mouvemens des jambes que les autres. Aussi s'en sert-on très-utilement pour le passage des rivières : outre deux pièces de canon de trois ou quatre livres de balles , dont on le charge dans ces occasions (x) , on lui met encore sur le corps une infinité d'équipages , indépendamment de quantité de personnes qui s'attachent à ses oreilles & à sa queue pour passer l'eau ; lorsqu'il est ainsi chargé , il nage entre deux eaux & on ne lui voit que la trompe qu'il tient élevée pour respirer.

Quoique l'éléphant ne se nourrisse ordinairement que d'herbes & de bois tendre , & qu'il lui faille un prodigieux volume de cette espèce d'aliment pour pouvoir en tirer la quantité de molécules organiques nécessaires à la nutrition d'un aussi vaste corps , il n'a cependant pas plusieurs estomacs comme la plupart des animaux qui se nourrissent de même ; il n'a qu'un estomac , il ne

(x) Notes de M. de Buffon , communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

rumine pas, il est plutôt conformé comme le cheval, que comme le bœuf ou les autres animaux ruminans; la panse qui lui manque est suppléée par la grosseur & l'étendue des intestins & sur-tout du colon, qui a deux ou trois pieds de diamètre sur quinze ou vingt de longueur, l'estomac est en tout bien plus petit que le colon (y), n'ayant que trois pieds & demi ou quatre pieds de longueur sur un pied ou un pied & demi dans sa plus grande largeur; pour remplir d'aussi grandes capacités, il faut que l'animal mange, pour ainsi dire, continuellement, sur-tout lorsqu'il n'a pas de nourriture plus substantielle que l'herbe, aussi les éléphants sauvages sont presque toujours occupés à arracher des herbes, cueillir des feuilles ou casser du jeune bois; & les domestiques auxquels on donne une grande quantité de riz ne laissent pas encore de cueillir des herbes dès qu'ils se trouvent à portée

(y) Voyez la description du ventricule & des intestins de l'éléphant dans les Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux. *Partie III*, page 207 & suivantes.

dé le faire. Quelque grand que soit l'appétit de l'éléphant, il mange avec modération, & son goût pour la propreté l'emporte sur le sentiment du besoin; son adresse à séparer avec sa trompe les bonnes feuilles d'avec les mauvaises, & le soin qu'il a de les bien secouer pour qu'il n'y reste point d'insectes ni de sable, sont des choses agréables à voir (z); il aime beaucoup le vin, les liqueurs spiritueuses, l'eau-de-vie, l'arac, &c. On lui fait faire les corvées les plus pénibles & les entreprises les plus fortes en lui montrant un vase rempli de ces liqueurs, & en le lui promettant pour prix de ses travaux, il paroît aimer aussi la fumée du tabac, mais elle l'étourdit & l'enivre; il craint toutes les mauvaises odeurs, & il a une horreur si grande pour le cochon, que le seul cri de cet animal, l'émeut & le fait fuir (a).

(z) Notes de M. de Buffon, communiquées par M. le Marquis de Montmirail.

(a) L'éléphant qui étoit à la Ménagerie de Versailles avoit une grande aversion, & même beaucoup de crainte des pourceaux, le cri d'un petit cochon le fit fuir une fois fort loin. *Élien a remarqué cette antipathie.*

Pour achever de donner une idée du naturel & de l'intelligence de ce singulier animal , nous croyons devoir donner ici des notes qui nous ont été communiquées par M. le Marquis de Montmirail (*b*) , lequel non-seulement a bien voulu les demander & les recueillir , mais s'est aussi donné la peine de traduire de l'Italien & de l'Allemand tout ce qui a rapport à l'Histoire des animaux dans quelques livres qui m'étoient inconnus , son goût pour les arts & les sciences , son zèle pour leur avancement sont fondés sur un discernement exquis & sur des connoissances très-étendues dans toutes les parties de l'Histoire Naturelle , nous publierons donc , avec autant de plaisir que de reconnoissance , les bontés dont il nous honore & les lumières que nous lui devons ; l'on verra dans la suite de cet ouvrage , combien nous aurons occasion de rappeler son nom. « On se sert de l'éléphant pour

(*b*) M. le Marquis de Montmirail , Capitaine-colonel des Cent-suisse de la Garde ordinaire du corps du Roi , actuellement Président de l'Académie Royale des Sciences.

le transport de l'artillerie sur les mon-
tagnes, & c'est-là où son intelligence
se fait mieux sentir. Voici comme il
s'y prend : pendant que les bœufs
attelés à la pièce de canon font effort
pour la traîner en haut, l'éléphant
pousse la culasse avec son front, &
à chaque effort qu'il fait, il soutient
l'affût avec son genou qu'il place à
la roue : il semble qu'il comptenne
ce qu'on lui dit. Son conducteur
veut-il lui faire faire quelque corvée
pénible, il lui explique de quoi il
est question, & lui détaille les raisons
qui doivent l'engager à obéir ; si
l'éléphant marque de la répugnance
à ce qu'il exige de lui, le *Cornac*
(c'est ainsi qu'on appelle son conduc-
teur) promet de lui donner de l'arac
ou quelque chose qu'il aime : alors
l'animal se prête à tout ; mais il est
dangereux de lui manquer de parole
plus d'un cornac en a été la victime.
Il s'est passé à ce sujet dans le Dekan,
un trait qui mérite d'être rapporté,
& qui, tout incroyable qu'il paroît,
est cependant exactement vrai. Un

» éléphant venoit de se venger de son
 » cornac en le tuant, la femme témoin
 » de ce spectacle, prit ses deux enfans
 » & les jeta aux pieds de l'animal encore
 » tout furieux, en lui disant, *puisque tu*
 » *as tué mon mari, ôtes-moi aussi la vie,*
 » *ainsi qu'à mes enfans.* L'éléphant s'ar-
 » rêta tout court, s'adoucit, & comme
 » s'il eût été touché de regret, prit avec
 » sa trompe le plus grand de ces deux
 » enfans, le mit sur son cou, l'adopta
 » pour son cornac & n'en voulut point
 » souffrir d'autre.

» Si l'éléphant est vindicatif, il n'est
 » pas moins reconnoissant. Un soldat de
 » Pondicheri, qui avoit coutume de
 » porter à un de ces animaux une
 » certaine mesure d'arac chaque fois
 » qu'il touchoit son prêt, ayant un
 » jour bu plus que de raison, & se
 » voyant poursuivi par la garde qui le
 » vouloit conduire en prison, se ré-
 » fugia sous l'éléphant & s'y endormit.
 » Ce fut envain que la garde tenta de
 » l'arracher de cet asile; l'éléphant le
 » défendit avec sa trompe. Le lendemain
 » le soldat revenu de son yvresse, frémit

à son réveil de se trouver couché sous un animal d'une grosseur si énorme. L'éléphant qui sans doute s'aperçut de son effroi, le caressa avec sa trompe pour le rassurer & lui fit entendre qu'il pouvoit s'en aller.

L'éléphant tombe quelquefois dans une espèce de folie qui lui ôte sa docilité & le rend même très-redoutable, on est alors obligé de le tuer. On se contente quelquefois de l'attacher avec de grosses chaînes de fer dans l'espérance qu'il viendra à résipiscence. Mais quand il est dans son état naturel, les douleurs les plus aiguës ne peuvent l'engager à faire du mal à qui ne lui en a pas fait. Un éléphant, furieux des blessures qu'il avoit reçues à la bataille d'Hambour, couroit à travers champs & pouffoit des cris affreux; un soldat qui, malgré les avertissemens de ses camarades, n'avoit pu fuir, peut-être parce qu'il étoit blessé, se trouva à sa rencontre: l'éléphant craignit de le fouler aux pieds, le prit avec sa trompe, le plaça doucement de côté, continua sa route. » Je n'ai pas

cru devoir rien retrancher de ces notes que je viens de transcrire, elles ont été données à M. le Marquis de Montmirail, par M. de Buffon, qui a demeuré dix ans dans l'Inde, & qui pendant ce long séjour, y a servi très-utilement l'État & la Nation. Il avoit plusieurs éléphants à son service, il les montoit très-souvent, les voyoit tous les jours & étoit à portée d'en voir beaucoup d'autres & de les observer. Ainsi, ces notes & toutes les autres que j'ai citées, avec le nom de M. de Buffon, me paroissent mériter une égale confiance. M.^{rs} de l'Académie des Sciences, nous ont aussi laissé quelques faits qu'ils avoient appris de ceux qui gouvernoient l'éléphant à la Ménagerie de Versailles, & ces faits me paroissent aussi mériter de trouver place ici. « L'éléphant sembloit
» connoître quand on se moquoit de
» lui, & s'en souvenir pour s'en venger
» quand il en trouvoit l'occasion. A un
» homme qui l'avoit trompé, faisant sem-
» blant de lui jeter quelque chose dans
» la gueule, il lui donna un coup de sa
» trompe qui le renversa & lui rompit
» deux côtes, ensuite de quoi, il le foula

aux pieds & lui rompit une jambe, & s'étant agenouillé, lui voulut enfoncer ses défenses dans le ventre, lesquelles n'entrèrent que dans la terre aux deux côtés de la cuisse, qui ne fut point blessée. Il écrasa un autre homme, le froissant contre une muraille pour le même sujet. Un peintre le vouloit dessiner en une attitude extraordinaire, qui étoit de tenir sa trompe levée & la gueule ouverte; le valet du peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jetoit des fruits dans la gueule, & le plus souvent faisoit semblant d'en jeter, il en fut indigné, & comme s'il eût connu que l'envie que le peintre avoit de le dessiner étoit la cause de cette importunité, au lieu de s'en prendre au valet, il s'adressa au maître, & lui jeta par sa trompe une quantité d'eau, dont il gâta le papier sur lequel le peintre dessinoit.

Il se servoit ordinairement bien moins de sa force que de son adresse, laquelle étoit telle qu'il s'ôroit avec beaucoup de facilité une grosse double courroie, dont il avoit la jambe attachée, la

» défaisant de la boucle & de l'ardillon ;
 » & comme on eût entortillé cette boucle
 » d'une petite corde renouée à beaucoup
 » de nœuds, il dénouoit tout sans rien
 » rompre. Une nuit après s'être ainsi
 » dépêtré de sa courroie, il rompit la
 » porte de sa loge si adroitement, que
 » son gouverneur n'en fut point éveillé ;
 » de-là passa dans plusieurs cours de la
 » Ménagerie, brisant les portes fermées,
 » & abattant la maçonnerie quand elles
 » étoient trop petites pour le laisser
 » passer, & il alla ainsi dans la loge
 » des autres animaux, ce qui les épou-
 » vanta tellement, qu'ils s'enfuirent tous
 » se cacher dans les lieux les plus reculés
 du parc ».

Enfin pour ne rien omettre de ce qui
 peut contribuer à faire connoître toutes
 les facultés naturelles & toutes les qua-
 lités acquises par un animal si supérieur
 aux autres, nous ajouterons encore
 quelques faits que nous avons tiré des
 voyageurs les moins suspects. « L'élé-
 » phant, même sauvage (dit le P. Vincent
 » Marie) ne laisse pas d'avoir des vertus ;
 » il est généreux & tempérant, & quand

il est domestique, on l'estime par sa douceur & sa fidélité envers son maître, son amitié pour celui qui le gouverne, &c. S'il est destiné à servir immédiatement les Princes, il connoît sa fortune & conserve une gravité convenable à son emploi; si au contraire on le destine à des travaux moins honorables, il s'attriste, se trouble & laisse voir clairement qu'il s'abaisse malgré lui. A la guerre, dans le premier choc, il est impétueux & fier, il est le même quand il est enveloppé par les chasseurs, mais il perd le courage lorsqu'il est vaincu.... Il combat avec ses défenses, & ne craint rien tant que de perdre sa trompe, qui par sa consistance est facile à couper.... Au reste, il est naturellement doux, il n'attaque personne à moins qu'on ne l'offense, il semble même se plaire en compagnie, & il aime sur-tout les enfans, il les caresse & paroît reconnoître en eux leur innocence.

L'éléphant, dit François Pyrard (c),

(c) Voyage de François Pyrard. Paris, 1619, tome II, page 366.

» est l'animal qui a le plus de jugement
 » & de connoissance , de sorte qu'on
 » le diroit avoir quelque usage de raison,
 » outre qu'il est infiniment profitable &
 » de service à l'homme. S'il est ques-
 » tion de monter dessus, il est tellement
 » souple , obéissant & dressé pour se
 » ranger à la commodité de l'homme &
 » qualité de la personne qui s'en veut
 » servir , que se pliant bas il aide lui-
 » même à celui qui veut monter dessus
 » & le soulage avec sa trompe..... Il est
 » si obéissant qu'on lui fait faire tout
 » ce que l'on veut , pourvu qu'on le
 » prenne de douceur..... il fait tout ce
 » qu'on lui dit, il caresse ceux qu'on lui
 » montre, &c.

» En donnant aux éléphants, disent
 » les voyageurs Hollandois, (d) tout ce
 » qui peut leur plaire , on les rend
 » aussi privés & aussi soumis que le sont
 » les hommes. L'on peut dire qu'il ne
 » leur manque que la parole..... Ils sont
 » orgueilleux & ambitieux , mais ils se
 » souviennent du bien qu'on leur a fait

(d) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande,
 tome I, page 413.

& ont de la reconnoissance, jusque-là ce qu'ils ne manquent point de baisser la tête pour marque de respect en passant devant les maisons où ils ont été bien traités..... Ils se laissent conduire (e) & commander par un enfant, mais ils veulent être loués & chéris. On ne sauroit se moquer d'eux, ni les injurier qu'ils ne l'entendent, & ceux qui le font doivent bien prendre garde à eux, car ils seront bien heureux s'ils s'empêchent d'être arrosés de l'eau des trompes de ces animaux ou d'être jetés par terre le visage contre la poussière.

Les éléphants, dit le P. Philippe, (f) approchent beaucoup du jugement & du raisonnement des hommes..... Si on compare les singes aux éléphants, ils nesembleront que des animaux très-lourds & très-brutaux, & en effet les éléphants sont si honnêtes, qu'ils ne sauroient souffrir qu'on les voie lors-

(e) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 31.

(f) Voyage d'Orient du P. Philippe de la Très-Sainte-Trinité, Carme-déchaussé. Lyon, 1669 pages 366 & 367.

» qu'ils s'accouplent, & si de hasard
» quelqu'un les avoit vus en cette action,
» ils s'en vengeroient infailliblement,
» &c. . . . Ils saluent en fléchissant les
» genoux & en baissant la tête; & lorsque
» leur maître veut les monter, ils lui pré-
» sentent si adroitement le pied qu'il s'en
» peut servir comme d'un degré. Lors-
» qu'on a pris un éléphant sauvage &
» qu'on lui a lié les pieds, le chasseur
» l'aborde, le salue, lui fait des excuses
» de ce qu'il l'a lié, lui proteste que ce
» n'est pas pour lui faire injure. . . . Lui
» expose que la plupart du temps il avoit
» faute de nourriture dans son premier
» état, au lieu que désormais il sera parfait-
» tement bien traité, qu'il lui en fait la pro-
» messe, le chasseur n'a pas plutôt achevé
» ce discours obligeant, que l'éléphant
» le suit comme feroit un très-doux
» agneau; il ne faut pas pourtant conclure
» de-là que l'éléphant ait l'intelligence des
» langues: mais seulement qu'ayant une
» très-parfaite estimative, il connoît les
» divers mouvemens d'estime ou de mé-
» pris, d'amitié ou de haine, & tous les
» autres dont les hommes sont agités envers

lui, & pour cette cause il est plus aisé à dompter, par les raisons que par les coups & par les verges..... Il jette des pierres fort loin & fort droit avec sa trompe, & il s'en sert pour verser de l'eau avec laquelle il se lave le corps.

De cinq éléphants, dit Tavernier, (g) que les chasseurs avoient pris, trois se sauvèrent, quoiqu'ils eussent des chaînes & des cordes autour de leur corps & même de leurs jambes. Ces gens-là nous dirent une chose surprenante & qui est tout-à-fait admirable, si on peut la croire; c'est que ces éléphants ayant été une fois attrapés & étant sortis du piège, si on les fait entrer dans les bois, ils sont dans la défiance & arrachent avec leur trompe une grosse branche dont ils vont, sonnant par-tout avant que d'asseoir leur pied, s'il n'y a point de trous à leur passage pour n'être pas attrapés une seconde fois; ce qui faisoit désespérer aux chasseurs, qui nous contotent cette histoire, de pouvoir reprendre aisément les trois éléphants qui leur

(g) Voyage de Tavernier, tome III, page 238.

» étoient échappés. Nous vîmes les
 » deux autres éléphans qu'on avoit pris ,
 » chacun de ces éléphans sauvages étoit
 » entre deux éléphans privés ; & autour
 » des sauvages il y avoit six hommes
 » tenant des lances à feu , qui parloient
 » à ces animaux , en leur présentant à
 » manger , & disant en leur langage ,
 » *prends cela & le mange*. C'étoient des
 » petites bottes de foin , des morceaux
 » de sucre noir & du riz cuit avec de
 » l'eau & force grain de poivre. Quand
 » l'éléphant sauvage ne vouloit pas faire
 » ce qu'on lui commandoit , les hommes
 » ordonnoient aux éléphans privés , de
 » le battre , ce qu'ils faisoient aussi-tôt ,
 » l'un le frappant sur le front & sur la
 » tête avec sa trompe , & lorsqu'il faisoit
 » mine de se revancher contre celui-là ,
 » l'autre le frappoit de son côté , de
 » sorte que le pauvre éléphant sauvage
 » ne savoit plus où il en étoit , ce qui
 » lui apprenoit à obéir.

» J'ai plusieurs fois observé , dit
 » Edward Terri, (*h*) que l'éléphant fait

(*h*) Voyage aux Indes orientales , par Edward
 Terri, page 25.

plusieurs choses qui tiennent plus du ^{ce} raisonnement humain , que du simple ^{ce} instinct naturel qu'on lui attribue. Il ^{ce} fait tout ce que son maître lui com- ^{ce} mande. S'il veut qu'il fasse peur à ^{ce} quelqu'un , il s'avance vers lui avec ^{ce} la même fureur que s'il le vouloit ^{ce} mettre en pièces , & lorsqu'il en est ^{ce} tout proche , il s'arrête tout court , ^{ce} sans lui faire aucun mal. Si le maître ^{ce} veut faire affront à un autre , il parle ^{ce} à l'éléphant , qui prendra avec sa ^{ce} trompe de l'eau du ruisseau & de la ^{ce} boue , & la lui jettera au nez. Sa trompe ^{ce} est faite d'un cartilage , elle pend entre ^{ce} les dents , quelques-uns l'appellent *sa* ^{ce} *main* , à cause qu'en plusieurs occasions ^{ce} elle lui rend le même service que la ^{ce} main fait aux hommes. . . . Le Mogol en ^{ce} a qui servent de bourreaux aux crimi- ^{ce} nels condamnés à mourr. Si leur con- ^{ce} ducteur leur commande de dépêcher ^{ce} promptement ces misérables , ils les ^{ce} mettent en pièces en un moment avec ^{ce} leurs pieds , & au contraire s'il leur ^{ce} commande de les faire languir , ils ^{ce} leur rompent les os les uns après les ^{ce} autres , & leur font souffrir un supplice ^{ce}

aussi cruel que celui de la roue ».

Nous pourrions citer encore plusieurs autres faits aussi curieux & aussi intéressans que ceux qu'on vient de lire ; mais nous aurions bientôt excédé les limites que nous avons tâché de nous prescrire dans cet ouvrage, nous ne serions pas même entrés dans un aussi grand détail, si l'éléphant n'étoit de tous les animaux le premier à tous égards, celui par conséquent qui méritoit le plus d'attention ; nous n'avons rien dit de la production de son ivoire, parce que M. Daubenton nous paroît avoir épuisé ce sujet dans sa description des différentes parties de l'éléphant. On verra combien d'observations utiles & nouvelles, il a fait sur la nature & la qualité de l'ivoire dans ses différens états, & en même temps on sera bien aise de savoir qu'il a rendu à l'éléphant les défenses & les os prodigieux qu'on attribuoit au Mammout*. J'avoue que j'étois moi-même dans l'incertitude à cet égard, j'avois plusieurs fois considéré ces ossemens énormes & je les avois comparés avec

* Voyez le tome *XXII* de l'édition en trente-trois volumes.

le squelette d'éléphant que nous avons au Cabinet du Roi, que je savois être le squelette d'un éléphant presque adulte; & comme avant d'avoir fait l'histoire de ces animaux, je ne me persuadois pas qu'il pût exister des éléphants six ou sept fois plus gros que celui dont je voyois le squelette; que d'ailleurs les gros ossemens n'avoient pas les mêmes proportions que des os correspondans dans le squelette de l'éléphant, j'avois cru comme le vulgaire des Naturalistes, que ces grands ossemens avoient appartenu à un animal beaucoup plus grand, & dont l'espèce s'étoit perdue ou avoit été détruite. Mais il est certain, comme on l'a vu dans cette histoire, qu'il existe des éléphants qui ont jusqu'à quatorze pieds de hauteur, c'est-à-dire, des éléphants six ou sept fois plus gros (car les masses sont comme les cubes de la hauteur) que celui dont nous avons le squelette, & qui n'avoit que sept pieds & demi de hauteur; il est certain d'ailleurs, par les observations de M. Daubenton, que l'âge change la proportion des os, & que lorsque l'animal est

adulte ils grossissent considérablement quoiqu'ils aient cessé de grandir ; enfin il est encore certain , par le témoignage des Voyageurs , qu'il y a des défenses d'éléphans qui pèsent chacune plus de cent vingt livres (i). Tout cela réuni,

(i) M. Eden rend témoignage qu'il mesura plusieurs défenses d'éléphans auxquelles il trouva neuf pieds de longueur, que d'autres avoient l'épaisseur de la cuisse d'un homme, & que quelques-unes pesoient quatre-vingt-dix livres ; on prétend qu'il s'en trouve en Afrique qui pèsent jusqu'à cent vingt-cinq livres chacune. Les voyageurs Anglois rapportèrent aussi de Guinée la tête d'un éléphant que M. Eden vit chez M. le Chevalier Judde, elle étoit si grosse que les os seuls & le crâne, sans y comprendre les défenses, pesoient environ deux cents livres ; de sorte qu'au jugement de l'auteur elle en auroit dû peser cinq cents dans la totalité de ses parties. *Histoire générale des voyages, tome I, page 223.* — Lopes prit plaisir à peser plusieurs dents d'éléphant, dont chacune étoit d'environ deux cents livres. *Idem, tome V, page 79.* — La grandeur des éléphans peut être connue par leurs dents qu'on a ramassées, dont quelques-unes ont été trouvées du poids de deux cents livres. *Voyage de Drack, page 104.* — Au royaume de Lowango, j'achetai deux dents d'éléphant, qui étoient de la même bête, qui pesoient chacune cent vingt-six livres. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 319.* — Les dents des éléphans, au cap de Bonne-espérance, sont très-grosses, elles pèsent de soixante à cent vingt livres.

fait que nous ne doutons plus que ces défenses & ces ossemens ne soient en effet des défenses & des ossemens d'éléphant. M. Sloane l'avoit dit (k), mais ne l'avoit pas prouvé; M. Gmelin l'a dit encore plus affirmativement (l); & il nous

Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, page 12.

(k) Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1727, page 1 jusqu'à la page 4.

(l) La quantité prodigieuse d'os qu'on trouve par-ci par-là, sous terre dans la Sibérie, sont sur-tout une chose de tant d'importance, que je crois faire plaisir à bien des lecteurs de leur procurer l'avantage de trouver ici rassemblé tout ce qui manquoit jusqu'à présent à l'Histoire Naturelle de ces os. Pierre le Grand, s'est sur-tout rendu recommandable à ce sujet aux Naturalistes, & comme il cherchoit en tout à suivre la Nature dans ses routes les plus cachées, il ordonna entr'autres, en 1722, à tous ceux qui rencontreroient quelque part des cornes de Mammout, de s'attacher singulièrement à ramasser tous les autres os appartenans à cet animal, sans en excepter un seul, & de les envoyer à Pétersbourg. Ces ordres furent publiés dans toutes les villes de Sibérie; & entr'autres à Jakutzk, où d'abord après la publication, un Sluschewoi, appelé *Wasileï Otlafow*, s'engagea par écrit devant Michaële Petrowtsch Ismailow, Capitaine-lieutenant de la Garde & Woywode de l'endroit, à se transporter dans les cantons inférieurs de la Lena pour chercher des os de mammout, & il y fut dépêché

a donné sur cela des faits curieux, & la même année 23 Avril. L'année d'après, un autre s'adressa à la Chancellerie de Jakutzk, & lui représenta qu'il s'étoit transporté avec son fils, vers la mer, pour chercher des os de mammout, & que vis-à-vis Surjatoi-Noss, à environ deux cents verstes de ce lieu & de la mer, il avoit trouvé dans un terrain de tourbe, qui est le terrain ordinaire de ces districts, une tête de mammout à laquelle tenoit une corne, & auprès de laquelle il y avoit une autre corne du même animal, qui l'avoit peut-être perdue de son vivant; qu'à peu de distance de-là, ils avoient tiré de la terre une autre tête avec des cornes d'un animal qui leur étoit inconnu; que cette tête ressembloit assez à une tête de bœuf, mais qu'elle avoit les cornes au-dessus du nez, & que par rapport à un accident qui lui étoit arrivé à ses yeux, il avoit été obligé de laisser ces têtes sur les lieux; qu'ayant appris l'Ordonnance de Sa Majesté, il supplioit de détacher son fils avec lui vers Vst-anskoje, Simowie & vers la mer, le Woywode lui accorda sa demande, & les fit partir sur le champ. Un troisième Sluschiwoi de Jakutzk, représenta à la Chancellerie en 1724, qu'il avoit fait un voyage sur la rivière de Jelon, & qu'il avoit eu le bonheur de trouver sur cette rivière, dans un rivage escarpé, une tête de mammout fraîche, avec une corne & toutes les parties, qu'il l'avoit tirée de terre & laissée dans un endroit où il sauroit la retrouver, qu'il prioit qu'on le détachât avec deux hommes accoutumés à chercher de pareilles choses, le Woywode y consentit pareillement. Le Cosaque se mit bientôt après en route, il retrouva la tête & toutes ses parties, à l'exception des cornes; il n'y avoit plus que la moitié

que nous avons cru devoir rapporter

d'une corne qu'il apporta avec la tête à la Chancellerie de Jakutzk. Il apporta quelque temps après deux cornes de mammout, qu'il avoit trouvées aussi sur la rivière de Jelon.

Les Cosaques de Jakutzk furent charmés, sous prétexte d'aller chercher des cornes de mammout, de trouver moyen de faire de si beaux voyages. On leur accorderoit cinq ou six chevaux de poste, pendant qu'un seul auroit suffi, & ils pouvoient employer les autres pour le transport de leurs propres marchandises. Un pareil avantage devoit les beaucoup encourager. Un Cosaque de Jakutzk, appelé *Jwanselsku*, demanda à la Chancellerie qu'on l'envoyât dans les Simowies d'Alaseich & de Kowymisch, pour y chercher de ces sortes d'os & du vrai cristal; il avoit déjà vécu dans lesdits lieux, & y avoit amassé des choses remarquables, & envoyé réellement à Jakutzk quelques-uns de ces os. Rien ne parut plus important que cette expédition, & le Cosaque fut envoyé à sa destination le 21 d'Avril 1725.

Nasar-Koleschow, Commissaire d'Indigirsk, envoya en 1723 à Jakutzk & de-là à Irkurtzk, le squelette d'une tête extraordinaire, qui, à ce qu'on m'a dit, avoit deux arschines moins trois werschok de long, une arschine de haut, & qui étoit munie de deux cornes & d'une dent de mammout; ce squelette est arrivé le 14 Octobre 1723 à Irkurtzk, & j'en ai trouvé la relation dans la Chancellerie de cette ville. On m'a assuré aussi, que le même homme a fourni une corne de mammout après.

Tout ceci, tel que je l'ai ramassé des différentes

ici; mais M. Daubenton nous paroît être

relations, regarde pour la plus grande partie une même espèce d'os; savoir, 1.^o tous ceux qui se trouvent dans le Cabinet impérial de Pétersbourg; sous le nom d'os de mammout, auxquels tous ceux qui voudront les confronter avec les os d'éléphant, ne pourront disputer une parfaite ressemblance avec ces derniers.

2.^o On voit par les relations ci-dessus qu'on a trouvé dans la terre des têtes d'un animal tout-à-fait différent d'un éléphant, & qui, particulièrement par rapport à la figure des cornes, ressembloient à une tête de bœuf, plutôt qu'à celle d'un éléphant. D'ailleurs cet animal ne peut pas avoir été aussi gros qu'un éléphant, & j'en ai vu une tête à Jakutzk, qui avoit été envoyée d'Anadirskoi-Ostrog, & qui, selon ce qu'on m'a dit, étoit parfaitement semblable à celle que Portn-jagin avoit trouvée. J'en ai eu moi-même une d'Ilaïnskoi Ostrog, que j'ai envoyée au Cabinet Impérial à Pétersbourg. Enfin, j'ai appris que sur le rivage du Nischnaja-Tunguska, on trouve non-seulement par-ci par-là de pareilles têtes, mais encore d'autres os, qui certainement ne sont pas des os d'éléphants, tels que les omoplates, des os sacrés, des os innominés, des os des hanches & des os des jambes, qui vraisemblablement appartiennent à cette même espèce d'animaux, auxquels on doit attribuer lesdites têtes, & que sans contredit on ne doit pas exclure du genre des bœufs. J'ai vu des os de jambes & de hanches de cette espèce, dont je ne saurois rien dire de particulier, sinon qu'en comparaison de leur grosseur, ils m'ont paru extrêmement courts. Ainsi, on trouve en Sibérie deux sortes d'os en terre, dont anciennement on n'estimoit aucun que ceux qui ressemblent parfaitement

être le premier qui ait mis la chose hors de doute par des mesures précises,

parfaitement aux dents saillantes d'éléphants ; mais il semble que depuis l'Ordonnance impériale , on a commencé à les considérer tous en général , & que comme les premiers avoient déjà occasionné la fable de l'animal mammout , on'a rangé ces derniers dans la même classe : car quoiqu'on connoisse avec la moindre attention que ces derniers sont d'un animal tout-à-fait différent du premier , on n'a pas laissé de les confondre ensemble. C'est encore une erreur de croire avec Isbrand-Ides , & ceux qui suivent ses rêveries , qu'il n'y a que les montagnes qui s'étendent depuis la rivière de Ket vers le Nord-est , & par conséquent aussi les environs de Mangasca & de Jakutzk , qui soient remplis de ces os d'éléphant , il s'en trouve non-seulement dans toute la Sibérie & dans ses districts les plus méridionaux , comme dans les cantons supérieurs de l'Irtisch , du Toms & de la Lena , mais encore par-ci par-là , en Russie & même en bien des endroits en Allemagne , où ils sont connus sous le nom d'ivoire fossile , *ebur fossile* , & cçia avec beaucoup de raison ; car tout l'ivoire qu'on travaille en Allemagne , vient des dents d'éléphant que nous tirons des Indes , & l'ivoire fossile ressemble parfaitement à ces dents , sinon qu'il est pourri. Dans les climats un peu chauds , ces dents se sont amollies & changées en ivoire fossile ; mais dans ceux où la terre reste continuellement gelée , on trouve ces dents très-fraîches pour la plupart. De-là peut aisément dériver la fable qu'on a souvent trouvée ces os & autres enfanglantes ; cette fable a été gravement débitée par Isbrand.

des comparaisons exactes & des raisons

Ides, d'après lui par Muller *, qui ont été copiés par d'autres avec une assurance, comme s'il n'y avoit pas lieu d'en douter, & comme une fiction va ratemement seule, le sang qu'on prétend avoir trouvé à ces os, a enfanté une autre fiction de l'animal mammout, dont on a compté que dans la Sibérie il vivoit sous terre, qu'il y mourroit quelquefois & étoit enterré sous les décombres, & tout cela pour rendre raison du sang qu'on prétendoit trouver à ces os. Muller nous donne la description du mammout, cet animal, dit-il, a quatre ou cinq aunes de haut, & environ trois brasses de long, il est d'une couleur grisâtre, ayant la tête fort longue & le front très-large; des deux côtés, précisément au-dessous des yeux, il a des cornes qu'il peut mouvoir & croiser comme il veut. Il a la faculté de s'étendre considérablement en marchant, & de se retrécir en un petit volume; ses pattes ressemblent à celle d'un ours par leur grosseur. Isbrand-Ides est assez sincère pour avouer, que de tous ceux qu'il a questionnés sur cet animal, il n'a trouvé personne qui lui ait dit avoir vu un mammout vivant. Les têtes & les autres os qui s'accordent avec ceux des éléphants, ont été autrefois sans contredit des parties réelles de l'éléphant. Nous ne devons pas refuser toute croyance à cette quantité d'os d'éléphants, & je présume que les éléphants, pour éviter leur destruction, dans les grandes révolutions de la terre, se sont échappés de leur endroit natal, & se sont dispersés de toutes parts, tant qu'ils ont pu; leur sort a été différent,

* Mœurs & usages des Ostiaques, dans le *Recueil des voyages du Nord*, page 382.

fondées sur les grandes connoissances

les uns ont été bien loin , les autres ont pu , même après leur mort , avoir été transportés fort loin par quelque inondation : ceux au contraire qui étant encore en vie , se sont trop écartés vers le nord , doivent nécessairement y avoir payé le tribut de leur délicatesse ; d'autres encore sans avoir été si loin , ont pu se noyer dans une inondation ou périr de lassitude. La grosseur de ces os ne doit pas nous arrêter ; les dents saillantes ont jusqu'à quatre arschines de long & six pouces de diamètre ; M. de Strahlenberg dit , jusqu'à neuf , & les plus fortes pèsent jusqu'à six à sept puds. J'ai fait voir dans un autre endroit , qu'il y a des dents fraîches prises de l'éléphant , qui ont jusqu'à dix pieds de long , & qui pèsent cent , cent quarante-six , cent soixante & cent soixante-huit livres. Il y a des morceaux d'ivoire fossile qui ont une apparence jaunâtre ou qui jaunissent par la suite des temps , & d'autres qui sont bruns comme des noix de cocos ou plus clairs ; & enfin , d'autres qui sont d'un bleu noirâtre. Les dents qui n'ont pas été bien gelées dans la terre & ont resté pendant quelque temps exposées à l'effet de l'air , sont sujettes à devenir plus ou moins jaunes ou brunes , & elles prennent d'autres couleurs suivant l'espèce d'humidité qui y agit en se joignant à l'air : aussi , suivant ce que dit M. de Strahlenberg , on trouve quelquefois des morceaux d'un bleu-noir dans ces dents corrompues. Il seroit à souhaiter , pour le bien de l'Histoire Naturelle , qu'on connût , pour les autres os qu'on trouve en Sibérie , l'espèce d'animal auquel ils appartiennent , mais il n'y a guère lieu de l'espérer. *Relation d'un voyage à Kanuschatka*

qu'il s'est acquise dans la science de l'Anatomie comparée.

par M. Gmelin, imprimé en 1735 à Pétersbourg, en langue Russe. La traduction de cet article m'a d'abord été communiquée par M. de l'Isle, de l'Académie des Sciences; & ensuite par M. le Marquis de Montmirail, qui en a fait la traduction sur l'original Allemand, imprimé à Gottingue en 1752.





L'ÉLÉPHANT

B. Jr.



LE RHINOCÉROS (a).

APRÈS l'Éléphant, le Rhinocéros est le plus puissant des animaux quadrupèdes ; il a au moins douze pieds

(a) Rhinocéros, *Rhinoceros*, en Grec & en Latin. *Nota.* Quoique le nom de cet animal soit absolument Grec, il n'étoit cependant pas connu des anciens Grecs ; Aristote n'en fait aucune mention ; Strabon est le premier auteur Grec, & Pline le premier auteur Latin, qui en aient écrit ; apparemment le Rhinocéros ne s'étoit pas rencontré dans cette partie de l'Inde où Alexandre avoit pénétré, & où il avoit cependant trouvé des Éléphans en grand nombre ; car ce ne fut qu'environ trois cents ans après Alexandre que Pompée fit voir le premier cet animal à l'Europe.

Rhinocerote, en Italien ; *Abada*, par les Portugais, selon Linscor, *Navig. in Orient.* pars II. Francfordii, 1599, page 44 ; *Abada*, dans les Indes & à Java, selon Bontius, *Ind. Orient.* pag. 50 ; *Abada*, à Bengale & à Patane, selon le P. Philippe, *Lyon*, 1669, page 371, & selon les voyageurs Hollandois, *Amsterd.* 1702, tome I, page 417 ; *Chieng-tuenden*, en Perse, selon Pietro della Valle, *vol. IV*, page 245 ; *Elkerkedon*, en Perse, selon Chardin, ce qui veut dire *porte-corne*, *Amst.* 1711, tome III, page 45 ; *Arou-harisi*, selon Thévenot, *Relation de divers voyages.* Paris, 1696, page 20 de la description des animaux & des plantes des Indes, &c.

de longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; fix à sept pieds de hauteur & la circonférence du corps à peu près égale à sa longueur (b). Il approche donc de

Rhinoceros. Plin. *Hist. nat.* lib. VIII, cap. xx.

Rhinoceros. Natural History of the *Rhinoceros*, by D.^r Parsons, *Phil. Transf.* N.^o 470, an. 1743, page 523, où l'on voit aussi trois figures de cet animal, dont le mâle étoit à Londres en 1739, & la femelle en 1741.

Le *Rhinocéros*. Notes de M. Demours, traduction françoise des Transactions philosophiques, année 1743, où l'on voit une très-bonne figure de cet animal, gravée par les soins de M. Demours.

Rhinoceros a sis xépas, *Naricornis*, Catelani, *Abada*, *Noemba*, *Javenfibus*; *Elkerkedom*, *Perlis*; *Tuabba*, *Nabba*, Cap. *Bonx-spei*; *Nozorozec*, *Zebati*, *Polonis*; *Gomala*, *Indis*; *Nasehorn*, Klein, *quad.* pag. 26 & seq. *Notz.* M. Klein a rassemblé avec précision plusieurs faits sur l'histoire & la description de cet animal, & a donné les figures d'une double corne, *planche 11.*

The *Rhinoceros*. Gleanings of natural History, by *George Edwards*. London, 1758, pag. 24, pl. cotée au bas 221. La figure est très-bonne & a été faite d'après l'animal vivant en 1752, c'est le même *Rhinocéros* femelle que nous avons vu & fait dessiner à Paris, en 1749.

(b) J'ai par-devers moi le dessin d'un *Rhinocéros*, tiré par un Officier du *Shaftsbury*, vaisseau de la

l'éléphant pour le volume & par la masse ,
 Compagnie des Indes en 1737 ; ce dessin se rap-
 porte assez au mien. L'animal mourut sur la route
 en venant des Indes ici ; cet officier avoit écrit au
 bas du dessin ce qui suit : « Il avoit environ sept
 pieds de haut depuis la surface de la terre jusqu'au «
 dos , il étoit de la couleur d'un cochon , qui «
 commence à sécher après s'être vautré dans la «
 fange ; il a trois sabots de corne à chaque pied ; «
 les plis de la peau se renversent en arrière les uns «
 sur les autres : on trouve entre ces plis des in- «
 sectes qui s'y nichent , des bêtes à mille pieds , «
 des scorpions , des petits serpens , &c. il n'avoit «
 pas encore trois ans lorsqu'il a été dessiné : le «
 pénis étendu s'élargit au bout en forme de fleur- «
 de-lis. » J'ai donné d'après ce dessin la figure du
 pénis dans un coin de ma planche ; comme ce dessin
 m'est venu par le moyen de M. Tyson , Médecin ,
 je n'ai pas été à portée de consulter l'auteur même
 sur ces insectes maifaisans , qu'il dit se loger dans
 les plis de la peau du Rhinocéros , pour savoir s'il
 en avoit été témoin oculaire , ou s'il l'a dit sim-
 plement sur le rapport des Indiens. J'avoue que
 cela me paroît bien extraordinaire ; *Glanures d'Ed-
 wards* , pag. 25 & 26. *Nota*. Non-seulement ce
 dernier fait est douteux , mais celui de l'âge , com-
 paré à la grandeur de l'animal , nous paroît faux ;
 nous avons vu un Rhinocéros , qui avoit au moins
 huit ans , & qui n'avoit que cinq pieds de hauteur.
 M. Parsons en a vu un de deux ans qui n'étoit pas
 plus haut qu'une genisse , ce qu'on peut estimer quatre
 pieds ou environ ; comment se pourroit-il que celui
 qu'on vient de citer n'eût que trois ans , s'il avoit sept
 pieds de hauteur ?

& s'il paroît bien plus petit, c'est que ses jambes sont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant ; mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles & par l'intelligence ; n'ayant reçu de la Nature, que ce qu'elle accorde assez communément à tous les quadrupèdes, privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains & d'organes distincts pour le sens du toucher ; n'ayant au lieu de trompe qu'une lèvre mobile, dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse. Il n'est guère supérieur aux autres animaux, que par la force, la grandeur & l'arme offensive qu'il porte sur le nez, & qui n'appartient qu'à lui ; cette arme est une corne très-dure, solide dans toute sa longueur, & placée plus avantageusement que les cornes des animaux ruminans ; celles-ci ne munissent que les parties supérieures de la tête & du cou ; au lieu que la corne du rhinocéros défend toutes les parties antérieures du museau & préserve d'insulte le museau, la bouche & la face ; en sorte que le tigre attaque plus volontiers l'éléphant, dont il saisit la trompe, que le rhinocéros qu'il ne

peut coiffer sans risquer d'être éventré ; car le corps & les membres sont recouverts d'une enveloppe impénétrable, & cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chasseur ; sa peau est un cuir noirâtre de la même couleur, mais plus épais & plus dur que celui de l'éléphant ; il n'est pas sensible comme lui à la piqure des mouches ; il ne peut aussi ni froncer ni contracter sa peau ; elle est seulement plissée par de grosses rides au cou, aux épaules & à la croupe pour faciliter le mouvement de la tête & des jambes, qui sont massives & terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue à proportion que l'éléphant ; mais il a les yeux encore plus petits, & il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire supérieure avance sur l'inférieure, & la lèvre du dessus a du mouvement & peut s'allonger jusqu'à six ou sept pouces de longueur ; elle est terminée par un appendice pointu, qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes pour cueillir l'herbe & en faire des

poignées à peu près comme l'éléphant en fait avec sa trompe : cette lèvre musculuse & flexible est une espèce de main ou de trompe très-incomplète, mais qui ne laisse pas de saisir avec force & de palper avec adresse. Au lieu de ces longues dents d'ivoire qui forment des défenses de l'éléphant, le rhinocéros a sa puissante corne & deux fortes dents incisives à chaque mâchoire, ces dents incisives qui manquent à l'éléphant sont fort éloignées l'une de l'autre dans les mâchoires du rhinocéros ; elles sont placées une à une à chaque coin ou angle des mâchoires, desquelles l'inférieure est coupée carrément en devant, & il n'y a point d'autres dents incisives dans toute cette partie antérieure que recouvrent les lèvres ; mais indépendamment de ces quatre dents incisives placées en avant aux quatre coins des mâchoires, il a de plus vingt-quatre dents molaires, six de chaque côté des deux mâchoires. Ses oreilles se tiennent toujours droites, elles sont assez semblables pour la forme à celles du cochon, seulement elles sont moins grandes à proportion du corps :

ce sont les seules parties sur lesquelles il y ait du poil ou plutôt des soies; l'extrémité de la queue est, comme celle de l'éléphant, garnie d'un bouquet de grosses soies très-solides & très-dures.

M. Parsons, célèbre Médecin de Londres, auquel la République des Lettres est redevable de plusieurs découvertes en Histoire naturelle, & auquel je dois moi-même de la reconnoissance pour les marques d'estime & d'amitié dont il m'a souvent honoré, a publié en 1742, une histoire naturelle du rhinocéros, de laquelle je vais donner l'extrait d'autant plus volontiers, que tout ce qu'écrit M. Parsons, me paroît mériter plus d'attention & de confiance.

Quoique le rhinocéros ait été vu plusieurs fois dans les spectacles de Rome, depuis Pompée jusqu'à Héliogabale, quoiqu'il en soit venu plusieurs en Europe dans ces derniers siècles; & qu'enfin Bontius, Chatdin & Kolbe, l'aient dessiné aux Indes & en Afrique, il étoit cependant si mal représenté & si peu décrit, qu'il n'étoit connu que très-imparfaitement, & qu'à la vue de ceux

qui arrivèrent à Londres en 1739 & 1741, on reconnut aisément les erreurs ou les caprices de ceux qui avoient publié des figures de cet animal. Celle d'Albert-Durer, qui est la première, est une des moins conformes à la Nature, cette figure a cependant été copiée par la plupart des Naturalistes, & quelques-uns même l'ont encore surchargée de draperies postiches & d'ornemens étrangers. Celle de Bontius, est plus simple & plus vraie; mais elle pêche en ce que la partie inférieure des jambes y est mal représentée. Au contraire, celle de Chardin présente assez bien les plis de la peau & les pieds; mais au reste, elle ne ressemble point à l'animal. Celle de Camerarius n'est pas meilleure, non plus que celle qui a été faite d'après le rhinocéros, vu à Londres en 1685, & qui a été publiée par Carwitham en 1739. Celles enfin que l'on voit sur les anciens pavés de Prœnesle, & sur les médailles de Domitien sont extrêmement imparfaites; mais au moins elles n'ont pas les ornemens imaginaires de celle d'Albert Durer. M. Parsons a pris la

peine de dessiner lui-même (c) cet animal

(c) *Nota.* Un de nos savans Physiciens (M. Demours) a fait des remarques à ce sujet , que nous ne devons pas omettre. « La figure (dit-il) du Rhinoceros , que M. Parsons a ajoutée à son « Mémoire , & qu'il a dessinée lui-même d'après le « naturel , est si différente de celle qui fut gravée « à Paris en 1749 , d'après un rhinocéros , qu'on « voyoit alors à la foire Saint - Germain , qu'on « auroit de la peine à y reconnoître le même ani- « mal. Celui de M. Parsons est plus court & les « plis de la peau en sont en plus petit nombre , « moins marqués & quelques-uns placés un peu « différemment; la tête sur-tout ne ressemble pres- « qu'en rien à celle du rhinocéros de la foire Saint- « Germain. On ne sauroit cependant douter de l'e- « xactitude de M. Parsons , & qu'il faut chercher « dans l'âge & le sexe de ces deux animaux la raison « des différences sensibles qu'on aperçoit dans les « figures que l'on a données de l'un & de l'autre. « Celle de M. Parsons a été dessinée d'après un rhi- « nocéros mâle, qui n'avoit que deux ans ; celle que « j'ai cru devoir ajouter ici , l'a été d'après le tableau « du célèbre M. Oudry , le peintre des animaux , « & qui a si fort excellé en ce genre ; il a peint « de grandeur naturelle , & d'après le vivant , le « rhinocéros de la foire Saint - Germain , qui étoit « une femelle & qui avoit au moins huit ans ; je « dis au moins huit ans , car il est dit dans l'inscrip- « tion qu'on voit au bas de l'estampe de Charpentier , « qui a pour titre *véritable portrait d'un RHINOCÉROS* « *vivant que l'on voit à la foire Saint-Germain à Paris,* « que cet animal avoit trois ans quand il fut pris en « 1741 dans la province d'Assém , appartenante au «

en trois vues différentes, par-devant, par-derrière & de profil ; il a aussi dessiné les

» Mogol ; & huit lignes plus bas, il est dit qu'il
 » n'avoit qu'un mois quand quelques Indiens l'attrai-
 » rèrent avec des cordes, après en avoir tué la mère
 » à coups de flèches ; ainsi il avoit au moins huit
 » ans, & pouvoit en avoir dix ou onze. Cette diffé-
 » rence d'âge est une raison vraisemblable des diffé-
 » rences sensibles que l'on trouvera entre la figure
 » de M. Parsons & celle de M. Oudry, dont le
 » tableau fait par ordre du Roi, fut alors exposé au
 » salon de peinture. Je remarquerai seulement que
 » M. Oudry a donné à la défense de son rhino-
 » céros plus de longueur que n'en avoit la corne du
 » rhinocéros de la foire Saint - Germain, que j'ai
 » vu & examiné avec beaucoup d'attention, & que
 » cette partie est rendue plus fidèlement dans l'es-
 » tampe de Charpentier. Aussi est-ce d'après cette
 » estampe qu'on a dessiné la corne de cette figure,
 » qui pour tout le reste a été dessinée & réduite d'a-
 » près le tableau de M. Oudry. L'animal qu'elle
 » représente avoit été pesé, environ un an aupa-
 » ravant, à Stouquart dans le duché de Vittemberg,
 » & il pesoit alors cinq mille livres. Il mangeoit,
 » selon le rapport du capitaine Douwmont Wan-
 » der-Meer, qui l'avoit conduit en Europe, soixante
 » livres de foin & vingt livres de pain par jour. Il
 » étoit très-privé & d'une agilité surprenante, vu
 » l'énormité de sa masse & son air extrêmement
 » lourd. » Ces remarques sont judicieuses & pleines
 » de sens, comme tout ce qu'écrit M. Demours.
 Voyez la figure dans la traduction françoise des Tran-
 sactions philosophiques, année 1743.

parties extérieures de la génération du mâle , & les cornes simples & doubles , aussi-bien que la queue d'autres rhinocéros dont ces parties étoient conservées dans des Cabinets d'Histoire Naturelle.

Le rhinocéros qui arriva à Londres en 1739, avoit été envoyé de Bengale. Quoique très-jeune , puisqu'il n'avoit que deux ans, les frais de sa nourriture & de son voyage montoient à près de mille livtes sterling ; on le nourrissoit avec du tiz, du sucre & du foin : on lui donnoit par jour sept livres de tiz, mêlé avec trois livres de succe, qu'on lui partageoit en trois portions : on lui donnoit aussi beaucoup de foin & d'herbes verres , qu'il ptéféroit au foin ; sa boisson n'étoit que de l'eau dont il buvoit à la fois une grande quantité ; il étoit d'un naturel tranquille & se laissoit toucher sur toutes les patties de son cotps ; il ne devenoit méchant que quand on le ftappoit ou lorsqu'il avoit faim , & dans l'un & l'autre cas, on ne pouvoit l'appaiser qu'en lui donnant à manger. Lorsqu'il étoit en colère , il

fautoit en avant & s'élever brusquement à une grande hauteur, en poussant sa tête avec furie contre les murs, ce qu'il faisoit avec une prodigieuse vitesse, malgré son air lourd & sa masse pesante. J'ai été souvent témoin, dit M. Parsons, de ces mouvemens que produisoient l'impatience ou la colère, sur-tout les matins avant qu'on ne lui apportât son riz & son sucre; la vivacité & la promptitude des mouvemens de cet animal, m'ont fait juger, ajoute-t-il, qu'il est tout-à-fait indomprable, & qu'il atteindroit aisément à la course un homme qui l'auroit offensé.

Ce rhinocéros à l'âge de deux ans, n'étoit pas plus haut qu'une jeune vache qui n'a pas encore porté; mais il avoit le corps fort long & fort épais; sa tête étoit très-grosse à proportion du corps: en la prenant depuis les oreilles jusqu'à la corne du nez, elle formoit une courbe concave dont les deux extrémités, c'est-à-dire, le bout supérieur du museau & la partie près des oreilles sont fort relevées; la corne n'avoit encore qu'un pouce de hauteur, elle étoit noire, lisse

à son sommet , mais avec des rugosités à sa base & dirigée en arrière. Les narines sont situées fort bas & ne sont pas à un pouce de distance de l'ouverture de la gueule. La lèvre inférieure est assez semblable à celle du bœuf , & la lèvre supérieure ressemble plus à celle du cheval, avec cette différence & cet avantage , que le rhinocéros peut l'allonger , la diriger, la doubler en la tournant autour d'un bâton , & saisir par ce moyen les corps qu'il veut approcher de sa gueule. La langue de ce jeune rhinocéros étoit douce comme celle d'un veau (d). Ses yeux n'avoient nulle vivacité , ils ressemblent à ceux du cochon pour la forme , & sont situés très-bas , c'est-à-dire , plus près de l'ouverture des narines

(d) *Nota.* Que la plupart des Voyageurs & tous les Naturalistes , tant anciens que modernes , ont dit que la langue du rhinocéros étoit extrêmement rude , & que les papilles en étoient si *poignantes* qu'avec sa langue seule il écorchoit un homme & enlevait la chair jusqu'aux os. Ce fait , que l'on trouve par-tout , me paroît très-douteux & même mal imaginé , puisqu'il est évident que le rhinocéros ne mange point de chair , & qu'en général les animaux qui ont la langue rude sont ordinairement carnassiers.

que dans aucun autre animal. Les oreilles sont larges, minces à leur extrémité, & resserrées à leur origine par une espèce d'anneau ridé. Le cou est fort court, la peau forme sur cette partie deux gros plis qui l'environnent tout autour. Les épaules sont fort grosses & fort épaisses, la peau fait à leur jointure un autre pli qui descend sous les jambes de devant. Le corps de ce jeune rhinocéros étoit en tout très-épais & ressembloit très-bien à celui d'une vache prête à mettre bas. Il y a un autre pli entre le corps & la croupe, ce pli descend au-dessous des jambes de derrière ; & enfin, il y a encore un autre pli qui environne transversalement la partie inférieure de la croupe à quelque distance de la queue ; le ventre étoit gros & pendoit presque à terre, sur-tout à la partie moyenne ; les jambes sont rondes, épaisses, fortes, & toutes sont courbées en arrière à la jointure : cette jointure qui est recouverte par un pli très-remarquable quand l'animal est couché, disparoit lorsqu'il est debout. La queue est menue & courte relativement au volume du corps, celle

de ce rhinocéros n'avoit que seize ou dix-sept pouces de longueur ; elle s'élargit un peu à son extrémité où elle est garnie de quelques poils courts, gros & durs. La verge est d'une forme assez extraordinaire, elle est contenue dans un prépuce ou fourreau comme celle du cheval, & la première chose qui paroît au dehors dans le tems de l'érection, est un second prépuce de couleur de chair, duquel ensuite il sort un tuyau creux en forme d'entonnoir évasé & découpé (*e*), comme une fleur-de-lis, lequel tient lieu de gland & forme l'extrémité de la verge ; ce gland bizarre par sa forme est d'une couleur de chair plus pâle que le second prépuce ; dans la plus forte érection, la verge ne s'étendoit qu'à huit pouces hors du corps, on lui procuroit aisément cet état d'extension en frottant l'animal sur le ventre avec des bouchons de paille lorsqu'il étoit couché. La direction de ce membre n'étoit pas droite, mais courbe &

(*e*) Voyez la figure dans les *Transactions philosophiques*, n.º 470, pl. III, & dans les *Glanures* d'Edwards, pl. cottée au bas 221.

dirigée en arrière ; aussi pissoit-il en arrière & à plein canal à peu près comme une vache, d'où l'on peut inférer que dans l'acte de la copulation, le mâle ne couvre pas la femelle, mais qu'ils s'accouplent croupe à croupe ; elle a les parties extérieures de la génération faites & placées comme celles de la vache, & elle ressemble parfaitement au mâle pour la forme & la grosseur du corps. La peau est épaisse & impénétrable, en la prenant avec la main dans les plis, on croiroit toucher une planche de bois d'un demi-pouce d'épaisseur : lorsqu'elle est tannée, dit le D.^r Grew, elle est excessivement dure & plus épaisse que le cuir d'aucun autre animal terrestre ; elle est par-tout plus ou moins couverte d'incrûstations en forme de galles ou de tubérosités, qui sont assez petites sur le sommet du cou & du dos, & qui par degrés deviennent plus grosses en descendant sur les côtés ; les plus larges de toutes sont sur les épaules & sur la croupe, elles sont encore assez grosses sur les cuisses & les jambes, & il y en a tout autour & tout le long des jambes

jusqu'aux pieds; mais entre les plis, la peau est pénétrable & même délicate & aussi douce au roucher que de la soie, tandis que l'extérieur du pli est aussi rude que le reste; cette peau tendre qui se trouve dans l'intérieur du pli est d'une légère couleur de chair, & la peau du ventre est à peu près de même consistance & de même couleur. Au reste, on ne doit pas comparer ces tubérosités ou galles, dont nous venons de parler, à des écailles comme l'ont fait plusieurs Auteurs, ce sont de simples durillons de la peau, qui n'ont ni régularité dans la figure, ni symétrie dans leur position respective. La souplesse de la peau dans les plis donne au rhinocéros la facilité du mouvement de la tête, du cou & des membres; tout le corps à l'exception des jointures, est inflexible & comme cuirassé. M. Parsons dit en passant, qu'il a observé une qualité très-particulière dans cet animal, c'est d'écouter avec une espèce d'attention suivie tous les bruits qu'il entendoit; de sorte que, quoiqu'endormi ou fort occupé à manger ou à satisfaire d'autres

besoins pressans, il s'éveilloit à l'instant, levoit la tête & écoutoit avec la plus constante attention, jusqu'à ce que le bruit qu'il entendoit eût cessé.

Enfin, après avoir donné cette description exacte du rhinocéros, M. Parsons examine s'il existe ou non des rhinocéros à double corne sur le nez; & après avoir comparé les témoignages des Anciens & des Modernes, & les monumens de cette espèce qu'on trouve dans les collections d'Histoire naturelle, il conclut avec vraisemblance, que les rhinocéros d'Asie n'ont communément qu'une corne, & que ceux d'Afrique en ont ordinairement deux.

Il est très-certain qu'il existe des rhinocéros qui n'ont qu'une corne sur le nez, & d'autres qui en ont deux (*f*); mais

(*f*) Kolbe dit positivement, & comme s'il l'avoit vu, que la première corne du rhinocéros est placée sur le nez, & la seconde sur le front en droite ligne avec la première; que celle-ci qui est d'un gris-brun ne passe jamais deux pieds de longueur: que la seconde est jaune & qu'elle ne croît jamais au-dessus de six pouces. *Description du Cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, pages 17 & 18.* Cependant nous venons de citer des doubles cornes dont la

il n'est pas également certain que cette variété soit constante, toujours dépendante du climat de l'Afrique ou des Indes, & qu'en conséquence de cette seule différence on puisse établir deux espèces distinctes dans le genre de cet animal. Il paroît que les rhinocéros qui n'ont qu'une corne l'ont plus grosse & plus longue que ceux qui en ont deux; il y a des cornes simples de trois pieds & demi, & peut-être de plus de quatre pieds de longueur sur six & sept pouces de diamètre à la base, il y a aussi des cornes doubles (g), qui ont jusqu'à deux pieds de longueur; communément, ces cornes sont brunes ou de couleur olivâtre, cependant il s'en trouve de grises & même quelques-unes de blanches; elles n'ont qu'une légère concavité en forme

seconde différoit peu de la première qui avoit deux pieds, qui toutes deux étoient de la même couleur; & d'ailleurs il paroît certain qu'elles ne sont jamais à une aussi grande distance l'une de l'autre que le dit cet auteur, puisque les bases de ces deux cornes, conservées dans le cabinet de Hans Sloane, n'étoient pas éloignées de trois pouces.

(g) Voyez les *Transactions philosophiques*, n.º 470, pl. III, fig. 6 & 8.

de tasse sous leur base, par laquelle elles sont attachées à la peau du nez; tout le reste de la corne est solide & plus dur que la corne ordinaire: c'est avec cette arme, dit-on, que le rhinocéros attaque & blesse quelquefois mortellement les éléphants de la plus haute taille, dont les jambes élevées permettent au rhinocéros, qui les a bien plus courtes, de leur porter des coups de boutoir & de corne sous le ventre, où la peau est la plus sensible & la plus pénétrable: mais aussi lorsqu'il manque son premier coup, l'éléphant le terrasse & le tue.

La corne du rhinocéros est plus estimée des Indiens que l'ivoire de l'éléphant, non pas tant à cause de la matière dont cependant ils font plusieurs ouvrages au tour & au ciseau; mais à cause de sa substance même à laquelle ils accordent plusieurs qualités spécifiques & propriétés médicinales (g); les blanches, comme
les

(h) *Sunt in regno Bengalen rhinocerotus Lusitanis Abadas dicti, cujus animalis corium, dentes, caro, sanguis, unguæ & cæteræ ejus partes toto genere resistunt venenis; quâ de causâ in maximo pretio est apud Indos. Johan. Hugon Lintscotani navigatio in*
Orientem,

les plus rares, sont aussi celles qu'ils estiment & qu'ils recherchent le plus.

Oriente, Belgique scripta. Latine enunciata à Lonicerò. *Francfordii*, 1599, part. II.^a pag. 44. — Aux parties de Bengala, proche du Gange, les rhinocéros ou licornes, que l'on appelle vulgairement *Abades*, sont très-communes, & l'on en apporte à Goa quantité de cornes; elles ont environ deux palmes de circonférence du côté qu'elles sont attachées au front, & allant peu à peu & finissant en pointe; elles servent d'armes défensives à ces animaux. Elles sont d'une couleur obscure, & les tasses qu'on en fait pour boire, sont très-estimées, vu qu'elles ont naturellement la propriété de chasser dehors la malignité d'une liqueur qui seroit empoisonnée. *Voyage du P. Philippe*, page 371. — Toutes les parties du corps du rhinocéros sont médicinales: sa corne est sur-tout un puissant antidote contre toutes sortes de poisons, & les Siamois en font un grand trafic avec les nations voisines; il y en a qui sont quelquefois vendues plus de cent écus, celles qui sont d'un gris-clair & mouchetées de blanc, sont les plus estimées des Chinois. *Histoire naturelle de Siam*, par Nic. Gervaise. Paris, 1688, page 34. — Leurs cornes, leurs dents, leurs ongles, leur chair, leur peau, leur sang, leurs excréments même & leur eau, tout est estimé & recherché par les Indiens, qui y trouvent des remèdes pour diverses maladies. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande*, tome I, page 417. — Sa corne sort d'entre ses deux naseaux, elle est fort épaisse par le bas, & vers le haut elle devient aiguë, elle est d'un vert-brun, & non pas noir, ainsi que quelques-uns l'ont écrit; quand elle est plus grise ou qu'elle tire

Dans les présens que le roi de Siam envoya à Louis XIV, en 1686 (*i*), il y avoit six cornes de rhinocéros. Nous en avons au Cabinet du Roi, douze de différentes grandeurs, & une entr'autres qui, quoique tronquée, a trois pieds huit pouces & demi de longueur.

Le rhinocéros, sans être ni féroce, ni carnassier, ni même extrêmement farouche, est cependant intraitable (*k*); il est

sur le blanc, elle se vend plus cher; mais elle est toujours chère, car on l'estime aussi beaucoup aux Indes. *Idem*, tome VII, page 277.

(*i*) Parmi les présens que le Roi de Siam envoya en France, en 1686, il y eut six cornes de rhinocéros; elles sont extrêmement estimées dans tout l'Orient. Le chevalier Vernati a écrit de Batavia, en Angleterre, que les cornes, les dents, les ongles & le sang des rhinocéros sont des antidotes, & qu'ils ont le même usage dans la Pharmacopée des Indes, que la Thériaque dans celle de l'Europe. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande*, tome VII, page 484.

(*k*) *Nota*. Chardin dit (*tome III*, page 45), que les Abyssins apprivoisent les rhinocéros, qu'ils le élèvent au travail comme on fait les éléphants. Ce fait me paroît très-douteux, aucun autre Voyageur n'en fait mention, & il est sûr qu'à Bengale, à Siam & dans les autres parties de l'Inde méridionale, où le rhinocéros est peut-être plus commun qu'en Éthiopie,

à peu près en grand, ce que le cochon est en petit, brusque & brut, sans intelligence, sans sentiment & sans docilité : il faut même qu'il soit sujet à des accès de fureur, que rien ne peut calmer : car celui qu'Émanuel, roi de Portugal, envoya au Pape, en 1513, fit périr le bâtiment sur lequel on le transportoit (1), & celui que nous avons vu à Paris ces années dernières, s'est noyé de même en allant en Italie. Ces animaux sont aussi, comme le cochon, très-enclins à se vautrer dans la boue & à se rouler dans la fange : ils aiment les lieux humides & marécageux, & ils ne quittent guère les bords des rivières ; on en trouve en Asie & en Afrique, à Bengale (m), à Siam (n),

& où l'on est accoutumé à apprivoiser les éléphants ; il est regardé comme un animal indomptable & dont on ne peut faire aucun usage pour le service domestique.

(1) Transactions philosophiques, n.º 470.

(m) Voyage du P. Philippe, page 371. — Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome I, page 417.

(n) Histoire naturelle de Siam, par Gervaise, page 33.

à Laos (*o*), au Mogol (*p*), à Sumatra (*q*), à Java en Abissinie (*r*), en Éthiopie (*s*), au pays des Anzicos (*t*), & jusqu'au cap de Bonne - espérance (*u*); mais en général l'espèce en est moins nombreuse & moins répandue que celle de l'éléphant; il ne produit de même qu'un seul petit à la fois, & à des distances de temps assez considérables. Dans le premier mois, le jeune rhinocéros n'est guère plus gros qu'un chien de grande taille (*x*). Il n'a

(*o*) Journal de l'abbé de Choisy, page 339.

(*p*) Voyage de Tavernier, tome III, page 97.
— Voyage d'Edward Terri, page 15.

(*q*) Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, tome IX, page 339.

(*r*) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 277.

(*s*) Voyage de Chardin, tome III, page 45.
— Relation de Thévenot, page 10.

(*t*) Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, tome V, page 91.

(*u*) Voyage de François le Guat. Amst. 1708, tome II, page 145. — Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, pag. 15 & suiv.

(*x*) On en a vu un jeune qui n'étoit pas plus grand qu'un chien, il suivoit alors son maître par-tout, & il ne buvoit que du lait de buffle; mais il ne vécut pas plus de trois semaines. Les dents commençoient

point, en naissant, la corne sur le nez (*y*), quoiqu'on en voie déjà le rudiment dans le fœtus (*z*); à deux ans, cette corne n'a encore poussé que d'un pouce (*a*), & à six ans, elle a neuf à dix pouces (*b*); & comme l'on connoît de ces cornes qui ont près de quatre pieds de longueur (*c*), il paroît qu'elles croissent au moins jusqu'au moyen âge & peut-être pendant toute la vie de l'animal, qui doit être d'une assez longue durée, puisque le

à lui fortir. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 483.*

(*y*) On voyoit dans le bout du nez de ces deux jeunes rhinocéros la marque de la corne qui devoit leur pousser, parce que, comme ils étoient tout jeunes, ils n'en avoient pas encore; à cet âge-là néanmoins ils étoient aussi gros & aussi grands qu'un de nos bœufs; mais ils sont fort bas des jambes, particulièrement de celles de devant qui sont plus courtes que celles de derrière. *Voyage de Pietro della Valle, tome IV, page 245.*

(*z*) Voyez au tome XXII de l'édition en trente-un volumes dans la description du Cabinet, celle d'un fœtus de rhinocéros.

(*a*) *Transactions philosophiques, n.º 470.*

(*b*) Voyez *idem, ibid.*

(*c*) Voyez la description de la partie du Cabinet qui a rapport au rhinocéros, dans le tome XXII de l'édition en trente-un volumes.

rhinocéros, décrit par M. Parsons, n'avoit, à deux ans, qu'environ la moitié de sa hauteur; d'où l'on peut inférer que cet animal doit vivre, comme l'homme, soixante-dix ou quatre-vingts ans.

Sans pouvoir devenir utile comme l'éléphant, le rhinocéros est aussi nuisible par la consommation, & sur-tout par le prodigieux dégât qu'il fait dans les campagnes; il n'est bon que par sa dépouille; sa chair est excellente au goût des Indiens & des Nègres (*d*); Kolbe dit en avoir souvent mangé & avec beaucoup de plaisir. Sa peau fait le cuir le meilleur & le plus dur qu'il y ait au monde (*e*), & non-seulement sa corne, mais toutes les autres parties de son corps

(*d*) On mange de la chair du rhinocéros, & ces peuples la trouvent excellente; ils tirent même quelque utilité de son sang qu'ils ramassent avec soin, pour en faire un remède propre à la guérison des maux de poitrine. *Hist. nat. de Siam, par Gervaise, page 35.*

(*e*) Sa peau est d'un beau gris tirant sur le noir, comme celle des éléphants, mais plus rude & plus épaisse; je n'ai point vu d'animal qui en ait une semblable. . . . Cette peau est couverte par-tout, horsmis au cou & à la tête de petits nœuds ou durillons fort semblables à ceux des écailles de tortues, &c. *Voyage de Chardin, tome III, page 45.*

& même son sang (*f*), son urine & les excréments sont estimés comme des antidotes contre le poison, ou comme des remèdes à plusieurs maladies. Ces antidotes ou remèdes, tirés des différentes parties du rhinocéros, ont le même usage dans la pharmacopée des Indes, que la Thériaque dans celle de l'Europe (*g*). Il y a toute apparence que la plupart de ces vertus sont imaginaires : mais combien n'y a-t-il pas de choses bien plus recherchées qui n'ont de valeur que dans l'opinion ?

Le rhinocéros se nourrit d'herbes grossières, de chardons, d'arbrisseaux épineux, & il préfère ces alimens agrestes à la douce pâture des plus belles prairies (*h*);

(*f*) Voyage de Mandello, tome II, page 350.

(*g*) Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 484.

(*h*) Cet animal ne se nourrit pas d'herbes, il lui préfère les buissons, le genêt & les chardons; mais, entre toutes les plantes, il n'en est point qu'il aime autant qu'un arbruste qui ressemble beaucoup au génévrier, mais qui ne sent pas aussi bon, & dont les piquans ne sont pas, à beaucoup près, aussi pointus; les Européens du Cap appellent cette plante l'*arbrisseau du Rhinocéros*; les campagnes couvertes de bruyères

il aime beaucoup les cannes de sucre, & mange aussi de toutes sortes de grains; n'ayant nul goût pour la chair, il n'inquiète pas les petits animaux; il ne craint pas les grands, vit en paix avec tous & même avec le tigre, qui souvent l'accompagne sans oser l'attaquer. Je ne fais donc si les combats de l'éléphant & du rhinocéros ont un fondement réel; ils doivent au moins être rares, puisqu'il n'y a nul motif de guerre, ni de part ni d'autre, & que d'ailleurs on n'a pas remarqué qu'il y eût aucune espèce d'antipathie entre ces animaux; on en a vu même en captivité (i), vivre tranquillement & sans s'offenser ni en fournissent une grande quantité; on en voit aussi beaucoup sur les montagnes du Tigre & sur la rivière du banc des Moules. Les habitans de ces lieux le coupent & l'amassent pour le brûler. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, page 17.*

(i) La relation Hollandoise, qui a pour titre *l'Ambassade de la Chine*, fait une description de cet animal tout-à-fait fautive, sur-tout en ce qu'elle porte que c'est un des principaux ennemis de l'éléphant; car ce Rhinocéros-ci étoit dans une même écurie avec deux éléphans, & je les ai vu diverses fois l'un auprès de l'autre dans la place Royale sans se marquer la moindre antipathie. Un Ambassadeur d'Ethiopie avoit amené cet animal en présent. *Voyage de Chardin, tome III, page 45.*

s'irriter l'un contre l'autre. Pline est, je crois, le premier qui ait parlé de ces combats du rhinocéros & de l'éléphant; il paroît qu'on les a forcés à se battre dans les spectacles de Rome (k), & c'est probablement de-là que l'on a pris l'idée, que quand ils sont en liberté & dans leur état naturel, ils se battoient de même; mais encore une fois, toute action sans motif n'est pas naturelle, c'est un effet sans cause, qui ne doit point arriver ou qui n'arrive que par hasard.

Les rhinocéros ne se rassemblent pas en troupes, ni ne marchent en nombre comme les éléphants, ils sont plus solitaires, plus sauvages & peut-être plus difficiles à chasser & à vaincre. Ils n'attaquent pas les hommes (l), à moins qu'ils

(k) Les Romains ont pris plaisir à faire combattre le rhinocéros & l'éléphant pour quelque spectacle de grandeur. *Singularités de la France antarctique*, par André Thzvet, page 41.

(l) Les rhinocéros n'attaquent pas ordinairement, & ils ne se mettent en fureur que quand ils sont attaqués, mais alors ils sont de la dernière férocité; ils grognent comme les pourceaux, ils renversent les arbres & tout ce qui se présente devant eux. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande*, tome VII, page 278.

ne soient provoqués; mais alors ils prennent de la fureur & sont très-redoutables; l'acier de Damas, les sabres du Japon n'entament pas leur peau (*m*); les javelots & les lances ne peuvent la percer, elle résiste même aux balles du mousquet; celles de plomb s'aplatissent sur ce cuir, & les lingots de fer ne le pénètrent pas en entier; les seuls endroits absolument

(*m*) Sa peau est épaisse, dure & inégale. . . . impénétrable même aux sabres du Japon; on en fait des cottes d'armes, des boucliers, &c. *Voyage de la Compagnie des Indes de Hollande, tome VII, page 483.*

— Le rhinocéros attaque assez rarement les hommes, à moins qu'ils ne le provoquent, ou que l'homme n'ait un habit rouge; dans ces deux cas, il se met en fureur & renverse tout ce qui s'oppose à lui. Lorsqu'il attaque un homme, il le saisit par le milieu du corps & le fait voler par-dessus sa tête, avec une telle force qu'il est tué par la violence de sa chute. . . . Si on le voit venir, il n'est pas difficile de l'éviter, quelque furieux qu'il soit; il est fort vite, il est vrai, mais il ne se tourne qu'avec beaucoup de peine: d'ailleurs il ne voit, comme je l'ai déjà dit, que devant lui, ainsi on n'a qu'à le laisser approcher à cinq ou dix pas de distance, & alors se mettre un peu à côté; il ne vous voit plus & ne peut que très-difficilement vous retrouver. Je l'ai expérimenté moi-même; il m'est arrivé plus d'une fois de le voir venir à moi avec toute sa furie. *Description du Cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, page 17.*

pénétrables dans ce corps cuirassé, sont le ventre, les yeux & le tour des oreilles⁽ⁿ⁾; aussi les chasseurs, au lieu d'attaquer cet animal de face & debout, le suivent de loin par ses traces, & attendent, pour l'approcher, les heures où il se repose & s'endort. Nous avons au Cabinet du Roi un fœtus de rhinocéros, qui nous a été envoyé de l'île de Java, & qui a été tiré hors du corps de la mère; il est dit, dans le Mémoire qui accompagnoit cet envoi, que vingt-huit chasseurs s'étant rassemblés pour attaquer ce rhinocéros, ils l'avoient d'abord suivi de loin pendant quelques jours, faisant de temps

(n) On le tue difficilement, & on ne l'attaque jamais sans péril d'en être déchiré. Ceux qui s'adonnent à cette chasse ont pourtant trouvé les moyens de se garantir de sa fureur, car comme cet animal aime les lieux marécageux, ils l'observent quand il s'y retire, & se cachant dans les buissons au-dessous du vent, ils attendent qu'il soit couché, soit pour s'endormir ou pour se vautrer, afin de le tirer près des oreilles, qui est le seul endroit où il peut être blessé à mort. Ils se mettent au-dessous du vent, parce que le rhinocéros a cela de propre, qu'il découvre tout par l'odorat; de sorte que, quoiqu'il ait des yeux, il ne s'en sert néanmoins jamais que l'odorat n'ait été frappé par l'objet qui se présente à la vue. *Histoire naturelle de Siam, par Gervaise, page 35.*

en temps marcher un ou deux hommes en avant , pour reconnoître la position de l'animal ; que par ce moyen ils le surprirent endormi , s'en approchèrent en silence & de si près , qu'ils lui lâchèrent tous ensemble leurs vingt-huit coups de fusil dans les parties inférieures du bas-ventre.

On a vu , par la description de M. Parsons , que cet animal a l'oreille bonne & même très-attentive , on assure aussi qu'il a l'odorat excellent ; mais on prétend qu'il n'a pas l'œil bon (o) , & qu'il

(o) Voyez la note précédente. — Le Rhinocéros a les yeux fort petits & ne voit absolument que devant lui : lorsqu'il marche & qu'il poursuit sa proie , il va toujours en droite ligne , forçant , renversant , perçant tout ce qu'il rencontre ; il n'y a ni buissons , ni arbres , ni ronces épaisses , ni grosses pierres qui puissent l'obliger à se détourner ; avec la corne qu'il a sur le nez , il déracine les arbres , il enlève les pierres qui s'opposent à son passage , & les jette derrière lui fort haut à une grande distance & avec un fort grand bruit ; en un mot , il abat tous les corps sur lesquels elle peut avoir quelque prise. Lorsqu'il ne rencontre rien , & qu'il est en colère , baissant la tête , il fait des sillons sur la terre , & il en jette avec fureur une grande quantité par-dessus sa tête. Il grogne comme le cochon ; son cri ne s'entend pas de fort loin lorsqu'il est tranquille , mais s'il marche



LE RHINOCÉROS

B. dr.



ne voit, pour ainsi dire, que devant lui. La petitesse extrême de ses yeux, leur position basse, oblique & enfoncée; le peu de brillant & de mouvement qu'on y remarque, semblent confirmer ce fait. Sa voix est assez sourde lorsqu'il est tranquille, elle ressemble en gros au grognement du cochon; & lorsqu'il est en colère, son cri devient aigu & se fait entendre de fort loin. Quoiqu'il ne vive que de végétaux, il ne rumine pas; ainsi, il est probable que, comme l'éléphant, il n'a qu'un estomac & des boyaux très-amples, & qui suppléent à l'office de la panse; sa consommation, quoique considérable, n'approche pas de celle de l'éléphant, & il paroît par la continuité & l'épaisseur non interrompue de sa peau, qu'il perd aussi beaucoup moins que lui par la transpiration.

après sa proie, on peut l'entendre à une grande distance. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, trois volumes in-12. Amsterdam, 1741.*

F I N du quatrième volume.



